

**Christian Face  
III**

**VOILÀ !**

## - I - Ecce Homo.

« *VOILÀ tout l'homme* » (Ecc. XII-13)<sup>1</sup>.

Au départ, il y a ce qu'on appelle : « L'homme ordinaire », c'est-à-dire presque tout le monde.

Puis : « *VOILÀ<sup>2</sup> ! Tu vois l'infinité sous tes yeux mêmes* » (TA 21).

\*\*\*\*\*

*« Les paroles tracées sur ce rouleau, si je vous dis qu'elles sont du Bouddha, vous les considérerez comme sacrées et vous voilà rempli de vénération et de crainte.*

*Si je vous dis qu'elles sont de Boddhidharma ou d'un grand patriarche, vous voilà rempli d'admiration et de respect.*

*Si je vous dis qu'elles viennent d'un moine inconnu, vous ne savez plus ce qu'il faut penser et vous voilà rempli de doute.*

*Si je vous dis qu'elles viennent du moine des cuisines, vous éclatez de rire pensant que je viens de vous jouer un tour.*

*Ainsi ce qui compte pour vous, ce n'est pas la vérité que portent ces paroles, mais seulement l'importance qu'il convient de leur accorder suivant la notoriété de celui à qui on les attribue.*

*Ainsi vous ne vous en tenez qu'à l'enveloppe et à l'apparence des choses et à cause de cela vous ne percevez pas en vous l'homme vrai.*

*Vous avez obstrué vos yeux avec de la boue et ensuite vous venez vous plaindre d'être aveugles !*

*Votre cas est désespéré » (PvT).*

---

<sup>1</sup> Les références correspondant aux abréviations sont données à la fin de l'ouvrage ; par exemple, TA 21 signifie : Taisha Abelar, Le passage des sorciers, chapitre 21.

<sup>2</sup> En français dans le texte.

\*\*\*\*\*

Malheureusement, ou heureusement, il y a la souffrance morale ; ce que les alchimistes appelaient *le feu secret* : « *Prends la terre et mets en elle de l'esprit, pour un quart de son poids, et puis mets-la dans le vase que nous appelons "retendorium", et place-le sur ton fourneau. Continue à feu lent jusqu'à ce que l'esprit soit congelé totalement dans la terre. Grâce à un feu lent l'esprit montera et descendra jusqu'à ce qu'il soit fixé* » (OP I-14, BP). Lorsque la souffrance morale est trop légère, l'être humain apprend à l'appivoiser, grâce à ce qu'on peut appeler : « compromis » et à la prise régulière d'un baume apaisant du genre : café, tabac, alcool, médicaments ou drogues, et il ne fait aucun effort pour la faire disparaître. Il y a aussi les rares optimistes authentiques qui mettent naturellement l'accent sur les aspects agréables de l'existence avec la conviction qu'ils valent la peine de supporter les multiples tourments de la condition humaine ; ceux-là n'ont pas besoin de changer quoi que ce soit. Lorsque la souffrance est trop intense, elle engloutit l'individu qui peut aller jusqu'à basculer vers la dépression, le désespoir, la folie, la résignation passive voire le suicide. Enfin, lorsqu'elle est réglée sur le fil du rasoir, la personne peut déployer des trésors d'efforts et d'imagination pour en sortir : « *La maladie est le plus écouté des médecins. À la bonté, au savoir on ne fait que promettre. On obéit à la souffrance* » (Proust). « *Tout brûle. L'œil brûle, les choses visibles brûlent. Les oreilles et les sons qu'elles perçoivent brûlent ; le nez, la langue, le corps et l'esprit brûlent* » (SeF). « *Vivre dans le monde, c'est vivre dans une maison en feu, toute existence corporelle implique la douleur - qui peut être en paix ?* » (Bodhidharma). « *Tous les jours de l'homme ne sont que douleur, et son partage n'est que chagrin ; même la nuit son cœur ne repose pas* » (Ecc. II-23).

C'est ainsi que, parmi ceux qui ont la chance d'avoir le bon réglage, certains vont augmenter la liste peu fournie des *chercheurs de vérité* : « *Que tu en aies assez de toi-même, c'est ce qu'il faut !* » (NA 110). « *Ce qui vous a poussé à venir ici, c'est que la vie, telle que vous la connaissez, vous déplaît, la vie de votre corps et de votre mental* » (JS 99). Enfin, parmi ces derniers, ceux qui sont censés avoir trouvé la solution sont quelquefois appelés « Sages », « Illuminés », « Avatars », « Réalisés », ou encore « Éveillés ». Certains Éveillés, qui sont parvenus à la notoriété, délivrent des messages qui sont parfois à la source de religions ; malheureusement, leurs successeurs fixent ce message dans une interprétation rigide et construisent un ensemble de dogmes et de pratiques pour s'approprier le pouvoir sur les fidèles : « *Il n'y a jamais eu de maîtres qui aurait dit : Élevez-moi au ciel puis construisez moi une église. Tous ont dit : Oubliez-moi dès que*

*j'aurai quitté ce monde. Si vous voulez m'honorer, oubliez-moi. Mais personne n'a tenu compte de cela. L'on a élaboré des religions. Jésus n'a jamais dit à ses disciples de fonder une religion. Il a dit : Laissez les morts enterrer les morts (Mt. VIII-22) » (KR II). « Autrefois un homme a découvert une vérité par lui-même. Après des siècles les sbires de son école le montrent en exemple, ils enseignent que c'est son chemin qu'il faut suivre. Ce que cet homme avait découvert, c'était sa propre vérité. Celui qui cherche la vérité d'un autre, aussi authentique soit-elle, s'aliène lui-même. Le voilà singeant des statues. Commencer à regarder avec ses propres yeux, voilà la difficulté » (NRT). « Supposons que Bouddha ait eu douze disciples qui comprennent son enseignement. Ces douze vont avoir douze cents disciples et ces douze cents disciples vont avoir douze mille disciples. Et chacun d'entre eux va atteindre son niveau d'incompétence » (RB). C'est le principe de Peter : « Chaque employé s'élève et demeure à son niveau d'incompétence. Aussi, avec le temps, tout poste sera occupé par un employé incapable d'en assumer la responsabilité » (PP I).*

Quelques-uns de ces messages affirment qu'il n'existe rien de tel qu'un être humain éveillé (M 09/12/80), ce qui est un paradoxe compte tenu du fait que la valeur de cette affirmation tient de ce que celui qui la délivre est censé être l'un de ces Éveillés qu'il prétend inexistant : « Nous parlons d'Éveillé pour répondre aux nécessités de la communication » (M 09/12/80). « La source de l'Éveil est un manque d'Éveil, mais une fois Éveillé, il n'y a pas d'Éveil » (SM). L'Éveillé est aussi un « être silencieux » : « Lorsque l'homme se tait, Dieu parle ». « Si tu te tais et gardes le silence, Dieu parle sans arrêt » (AS V-330). « Il faut être silencieux pour entendre la parole divine » (CJ 4-36). « Le silence est notre état naturel, notre véritable nature originelle. C'est l'arrière-plan de toute chose, de tout ce qui apparaît et disparaît dans la conscience ; il est dans l'intemporel » (IS). « Le Père - c'est-à-dire la Racine du Tout, l'Ineffable, c'est dans la Monade qu'il est, existant en lui-même dans le silence, et le silence c'est d'être en repos » (EV). « Il se maintient dans le silence, qu'il est lui-même » (TT).

À côté de ça, les Écritures sacrées sont connues pour être l'œuvre d'hommes inspirés, que ce soit ou non par Dieu, et elles contiennent souvent une profondeur d'esprit largement exploitable par tout chercheur de vérité. C'est ainsi qu'il faut se montrer prêt à réfléchir sur Dieu, Jésus, Zoroastre, Mani, Moïse, Bouddha, Krishna, Shiva ou autre, sans tenir compte de la charge émotionnelle que ces noms évoquent chez l'homme ordinaire, car il ne faut pas se laisser aller à une dévotion excessive pour de simples mots. Ce qui compte, c'est de les considérer comme des paraboles, ou des cartes routières, destinées à montrer le chemin sans être le chemin elles-mêmes : « Les enseignements des textes sacrés sont comme un doigt indiquant la Lune. Si on ne voit pas encore la Lune, le doigt indiquant est utile. Mais, après l'avoir vue, le doigt est inutile » (SeS). « En tant qu'être vivant, vous êtes coincé dans une position intenable et pénible et vous cherchez un moyen d'en sortir. On vous offre plusieurs plans de votre

*prison, dont aucun n'est entièrement fidèle. Mais ils n'auront tous, pour vous, quelque valeur que si vous êtes parfaitement consciencieux. C'est le sérieux qui apporte la libération, pas la théorie. Limitez vos sujets d'intérêts et vos activités aux stricts besoins de vous-même et de ceux qui dépendent de vous. Vouez toute votre énergie et tout votre temps à briser le mur que vous avez construit autour de vous* » (JS 30, 81). Le problème avec tous ces mots est le sens qu'on leur donne ; par exemple : Jésus est-il le Fils unique de Dieu comme disent les Catholiques, un prophète parmi d'autres comme disent les Musulmans, un Éveillé particulier, ou bien un mythe entièrement fabriqué par ses auteurs. Il est probable que les évangiles soient une compilation de la vie de plusieurs personnages historiques comme : le Maître de Justice, Judas ben Gamala, Jésus ben Panthera, voire Apollonius de Tyane plus quelques autres personnages mythiques dont Horus, etc. Cette histoire aurait ensuite été mise en forme par des inspirés connaissant, par exemple, l'hermétisme ; ceci explique les nombreuses contradictions géographiques, chronologiques, et entre les textes eux-mêmes. Il est reconnu que les hermétistes d'une certaine époque qui voulaient donner du poids à leurs paroles écrivaient pour ce faire sous le nom d'Hermès Trimégiste lui-même ; pourquoi leurs successeurs n'auraient-ils pas changé ce nom pour celui de Jésus ? Tout ça n'est donc finalement qu'une affaire de foi et n'a pas grande importance ; on continuera ainsi de le citer comme s'il était un Éveillé ayant réellement vécu, ce qui semble attesté par l'authenticité de certaines reliques, quand bien même elles restent controversées. Le mot « Dieu » est aussi un mot très fort, à la fois pour ceux qui y croient et pour ceux qui n'y croient pas car, encore faut-il savoir exactement à quoi l'on ne croit pas : « *On passe son temps à se demander si Dieu existe, comme si même c'était une question* » (L 08/01/69). La position de l'agnostique est ainsi plus raisonnable que celle de l'athée ; quant au croyant, il n'est pas sûr que deux d'entre eux, même de confession commune, croient au même Dieu tant c'est loin d'être une notion facile : « *Nous savons assez combien il est difficile de saisir quel en est le sens pour la plupart de nos contemporains* » (L 01/02/56). « *Les gens disent qu'ils savent qui est Dieu, mais ils ne le savent pas* » (JC 1). « *Qu'est Dieu pour vous ? Un son, un mot sur un bout de papier, une idée dans le mental ?* » (JS 39). Voici, à titre d'exemples, quelques conceptions de Dieu relevées dans une revue mensuelle actuelle (DS), en les associant aux prénoms de leurs auteurs : une force ultime (Karl), un nuage doté de grands yeux (Alexandra), une présence, une chaleur sans visage (Hélène), un esprit plutôt qu'une personne physique (Cheick), Jésus-Christ dans la plus pure tradition (Laurence). Quant aux athées, ils croient bon de faire de l'humour : une belle fille (Alex), un vieux monsieur barbu (Christophe), un papy rondouillard et barbu (Kirsten), une femme noire (Adrien), le Père Noël (Ruben). D'après un sondage publié dans une autre revue (SRD), 71% des Européens croient en Dieu ; mais, en quoi croient-ils : au vieillard barbu, à un esprit vengeur, à une force surnaturelle, à une forme de vie éthérée ? Parmi ces 71%, combien accepteraient-ils l'idée que le principe qui est conscient en eux,

leur propre présence vivante, pourrait bien être ce Dieu auquel ils croient : « *Lorsque Mon Idée qui est au Dedans resplendira enfin clairement à travers son manteau de chair, elle te fera M'adorer et Me glorifier beaucoup plus que tu n'adores maintenant ce Dieu conçu par ton esprit et par ton intellect humains* » (VI XI-5).

Selon Lacan : « *L'Autre, l'Autre comme lieu de la vérité, est la seule place, quoi qu'irréductible, que nous pouvons donner au terme de l'être divin, de Dieu pour l'appeler par son nom. Dieu est proprement le lieu où, si vous m'en permettez le jeu, se produit le "dieu" - le "dieur" - le "dire". Pour un rien, le dire ça fait Dieu. Que le symbolique soit le support de ce qui a été fait Dieu, c'est hors de doute. Dieu ne se manifeste que des écritures qui sont dites saintes* » (L 16/01, 13/03/73). Ça signifie que, pour Lacan, il n'y a de Dieu que parce qu'on peut le dire. Mais il n'y a pas que Dieu à posséder cette étonnante propriété, il y a aussi d'une façon plus générale : l'« être ». Lorsqu'on regarde quelqu'un d'autre, on imagine qu'il a lui aussi un être ; c'est à cet être qu'on s'adresse quand on lui dit « tu » : « *Certaines langues réservent le vocable Tu (Thou), qui est le signifiant<sup>1</sup> de l'Autre dans la parole, à l'appel de Dieu* » (Ltp) ; et c'est à partir de cet être qu'il s'exprime quand il dit « je ». Mais l'être qu'un individu attribue à un autre lui est parfaitement inconnu ; il ne peut pas le percevoir directement. Tout ce qu'il en sait tient à ce qu'il l'extrapole de ce que ses sens lui renvoient du mouvement et du discours de son vis-à-vis auquel il attribue un être semblable à l'idée qu'il se fait du sien propre. Cet être de l'autre n'est finalement pour lui qu'un signifiant, ce qui veut dire qu'il ne sait rien de plus sur cet être que ce que son vocabulaire personnel lui permet d'en dire : « *Il n'y a de sujet que d'un dire* » (L 04/12/68). Il s'identifie alors à ce qui n'est déjà plus l'être mais simple *sujet* du langage : « *L'âme vivante est née d'une éclosion. Par un souffle sonore, elle est entrée dans le cœur. Elle a pris la forme subtile de la pensée, et la forme grossière de la syllabe, du ton et de la lettre* » (Ud. VII-17). « *Le langage est cause du sujet qui n'est qu'effet de langage, un fait du langage, le serf du langage* » (Lpi, Lpo, Lii, L 12/04/67). « *Toutes les impressions que vous recueillez par les cinq sens, tout ce que vous voyez, entendez, goûtez, etc. toutes ces impressions se trouvent dans la force de vie elle-même. Elles sont finalement rassemblées dans la force de vie, sous forme de mots : le langage du mental. Ce que vous n'avez jamais entendu, vous ne pourrez pas le dire. Tout ce qui arrive par l'intermédiaire des organes des cinq sens, tout ce qui est connu est "photographié" et accumulé dans la force de vie. Le langage de la force de vie est le mental* » (NU 11).

Il conçoit désormais l'autre comme un alter ego, un second sujet du langage<sup>2</sup>. Mais de cela, toute la connaissance qu'il peut en avoir n'étant exprimée que par des mots, il ne peut pas en dire grand chose de plus que ce par quoi il le

<sup>1</sup> Lorsqu'on considère un mot, ce qu'on appelle le *signifiant* est le mot en tant qu'objet : l'ensemble ordonné de ses lettres, le son de sa prononciation. Le sens du mot est sa *signification*, et la chose elle-même désignée par le mot est le *signifié*.

<sup>2</sup> Il y a effectivement identité entre le sujet du langage et l'ego : « *Notre ego prend racine dans notre centre du langage* » (Jill Bolte Taylor, Voyage au-delà de mon cerveau, 3).

désigne : « *L'être, terme simple, impossible à définir* » (Vt). Lorsqu'il dit « Je », il croit savoir de quoi il parle, ne voyant pas que ce mot devient en quelque sorte son nom secret : « Je suis le "je" dont je parle ». L'homme est sûr « d'être », c'est bien la seule chose qu'on ne peut pas lui contester ; mais cet être lui échappe : « *Le sujet de l'énonciation ne se confond absolument pas avec celui qui dit à l'occasion de lui-même "je", comme sujet de l'énoncé. "Je", ça veut dire celui qui est en train de parler actuellement au moment où je dis "je". Cela veut simplement dire "moi qui parle". Le "je" tel qu'il apparaît dans un énoncé quelconque n'est que ce que l'on appelle un "schifter"* » (LM). Le sujet de l'énonciation est l'être nu, le sujet de l'énoncé est celui auquel l'individu s'identifie et qu'on a appelé *sujet du langage*, qui est aussi *ego*. Alors comment un tel homme serait-il capable de trouver une réponse satisfaisante à la question de l'Être suprême quand il lui est impossible de répondre à une question plus simple comme : « L'être que je crois exister à l'intérieur de cette autre personne, est-il ou non le même que le mien ? Y en a-t-il deux, ou bien un unique qui nous anime tous les deux ? »

C'est là qu'il faut faire confiance aux Éveillés notoires : « *Vous êtes le Soi, lui seul est* » (Jo V). « *"Je" suis celui qui EST* » (Ex. III-14). « *Voyez le présent où Moi seul : "Je suis", et il n'y a pas d'autre Être que Moi* » (AdDe. XXXII-39). « *Dieu de tout, tout est à toi et tout est en toi, et toi-même tu existes par toi, et il n'y a pas d'autre que toi, tu existes seul pour les siècles des siècles. Amen. Et vous savez que vous existez en lui seul* » (My). « *Tout est Lui et tout autre "être" n'est pas* » (NA 72). « *Quels que soient mes efforts conscients pour être un ego, et pour m'identifier à un corps, cela ne peut en aucun cas contrecarrer le fait premier et évident que je suis "Dieu" dans sa totalité. Je suis le tout, quelle que soit mon image de moi-même, quelle que soit l'idée que je me fais de moi, homme, animal, corps ou autre* » (FH II). Si l'on en croit leurs paroles, la réponse est catégorique : l'être que j'imagine exister dans toute autre personne est le même que le mien ; un être unique anime à lui seul toutes les créatures vivantes de l'Univers : « *Il ne peut y avoir rien qui ne soit une manifestation ou l'expression de quelque phase de Moi, Qui SUIS non seulement le constructeur de toutes les formes, mais encore leur Habitant en chacune d'elles, au fond de chaque chose créée J'habite. J'habite dans le cœur de l'animal, dans le cœur de la fleur, dans le cœur de la pierre. Dans le cœur de chaque chose JE vis, JE Me meus, et J'ai Mon Être, et du cœur de chaque chose JE fais sortir cette phase de Moi que Je désire exprimer, et qui se manifeste dans le monde matériel comme une fleur, une pierre, un animal ou un être humain* » (VI III-19). Ainsi, s'il existe un Être suprême, il est animé par le même être que tout le monde. Concrètement, ça veut dire que : l'Esprit de Dieu habite le corps de l'homme (1 Co. III-16, VI-19). Ça veut aussi dire que, l'homme ne connaissant pas son être réel, par là même il ne peut pas connaître l'Être suprême, vu que c'est le même. En conclusion, lorsque l'homme dit qu'il croit ou ne croit pas à l'Être suprême, d'une part il ne sait pas de quoi il parle et d'autre part ça revient à dire qu'il croit ou ne croit pas à son

être réel, celui-là même qui l'anime personnellement, son principe conscient, sa présence vivante.

C'est pour ça que le chercheur de vérité doit apprendre à oublier tout ce qu'il croit savoir de Dieu ou de l'être pour la bonne raison que, n'ayant jamais rencontré personne qui sache de quoi il s'agit vraiment, toutes les notions qu'il en a ne peuvent être qu'erronées. Les seules personnes ayant la connaissance juste de ces mots sont les Éveillés car ils ont dû l'acquérir au cours de leur processus de transformation. Mais comme les mots sont impropres à exprimer l'inexprimable, ce qu'un Éveillé peut en dire dépend du vocabulaire qu'il a lui-même acquis quand il était chercheur de vérité. Il faut donc conserver le contexte dans lequel il les a prononcés et s'efforcer de comprendre les définitions des termes qu'il utilise ; ce qui veut dire : « assimiler son vocabulaire », « incorporer le signifiant », et qui dans l'Apocalypse de Jean est appelé : « *manger le livre* » (Ap. X-10).

Le but est donc de constater qu'on identifie le centre de son être au *sujet du langage*, car c'est de là que vient le problème : « *Le sujet parce qu'il est déterminé par le signifiant, ça ne va pas* » (LIT). Par exemple lorsqu'on dit : « Je suis quelqu'un de plutôt tolérant », de qui parle-t-on ? Que signifie « être tolérant » ? Cela ne veut-il pas dire que lorsque l'on est confronté à un individu qui se conduit d'une façon que l'on considère comme inconvenante, on le laisse agir sans lui faire de remontrance, voire sans lui en vouloir ? N'est-ce pas là une pure création du langage ? Qu'une attitude donnée soit ou non convenable est un fait purement culturel. Ensuite, l'accepter avec plus ou moins de tolérance est une réaction intellectuelle, une autre manifestation du langage. Enfin, avoir un caractère tolérant n'est pas autre chose que le résultat d'une programmation psychologique qui évolue depuis l'enfance, à l'image de l'écriture d'un logiciel dont les instructions de base seraient les connexions entre les différents neurones concernés : « *La programmation de l'organisme n'a rien à voir avec l'illumination* » (RBE). Au lieu de dire : « Je suis tolérant », ne vaudrait-il pas mieux dire : « Le fait d'interpréter l'attitude de certains individus comme inconvenante ne déclenche pas de stimulation excessive de mon système nerveux » ?

Cela change-t-il quelque chose au sentiment d'existence, le « Je suis » ou à son origine le « Je », que le système nerveux soit plus ou moins excité par l'interprétation que l'individu fait de son environnement ? Il est évident que non. En conclusion, ce n'est pas le « Je » qui est tolérant, ni même le « Je suis », mais le sujet du langage qui s'attribue à tort la qualité : « être tolérant ». C'est ainsi que l'individu se constitue comme une succession de couches d'identifications qui sont transformées en une image de soi au centre de laquelle trône le sujet du langage en tant qu'identification suprême, qui se prend pour un corps et un mental : « *Tout ce que vous êtes, et jusqu'à ce que vous êtes en tant que sentant et non seulement en tant que pensant, tombe sous le coup des conséquences du*

*discours. Si l'ego est dit narcissique, c'est bien parce que, à un certain niveau, il y a quelque chose qui supporte le corps comme image » (L 11/05/76, L 20/11/68).*

Or la réalité est différente ; le « Je » n'est rien d'autre qu'une partie du *réel*, tandis que le sujet du langage n'est qu'une fonction naturelle au même titre que la respiration : « *L'ego est seulement une fonction et s'identifier à lui est un manque de claire vision* » (CM XVI). Il faut donc que ça s'arrête et c'est ce à quoi aspire le chercheur de vérité : « *Ne plus voir les choses depuis un centre est le premier pas vers une liberté permanente* » (CM III).

\*\*\*\*\*

On se trouve donc au départ avec un « homme ordinaire », premier terme d'une trinité, qui, en empruntant un certain chemin spirituel, devient un « chercheur de vérité », second terme de cette trinité, ce qui va le conduire à passer un nombre indéfini d'épreuves parfois appelées : initiation, dans le but de se transformer en « Éveillé », dernier terme de notre trinité dont chaque stade place l'existence dans l'un des trois mondes : enfer, purgatoire, paradis. Castaneda en appelle autrement les trois termes : homme-guerrier-sorcier, mais les noms importent peu : « *Les guerriers passent des années dans un état où ils ne sont ni des hommes ni des sorciers* » (CFs 5). L'œuvre de Castaneda, et par suite celle de ses associées, comme Taisha Abelar ou Florinda Donner Grau, est considérée par certains comme une mystification mais le fait est qu'il a développé une mythologie d'une richesse étonnante. Il a peut-être puisé dans des sources authentiques qu'il aurait mêlées à d'autres traditions, réalisant ainsi un syncrétisme digne d'intérêt ; il s'est de toute façon nourri du nectar des poètes et des prophètes en s'abreuvant directement, comme il le dirait lui-même : dans l'esprit. À ce titre, et même dans le pire des cas, il ne s'agirait pas d'une *mystification*, mais tout au plus d'une *mythification* : « *La poésie ne ment pas. Carlos Castaneda, ou la vérité du mensonge* » (CB). Et s'il est vrai qu'il y a quelques contradictions dans ses écrits, on ne peut les rejeter pour autant, au risque de devoir se débarrasser du même coup des Évangiles qui en contiennent eux-mêmes plus d'une ; jusqu'à la logique mathématique qui est auto-contradictoire dans des phrases du genre : « L'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes n'est pas un ensemble ! » Mais pourtant : « *La logique mathématique est tout à fait essentielle à votre existence dans le réel, que vous le sachiez ou que vous ne le sachiez pas* » (L 20/11/68). Et si on accepte qu'il y ait des contradictions en mathématiques, on est bien obligé

d'accepter les autres, du moins jusqu'à un certain point que les écrits de Castaneda ne dépassent pas si on les considère comme des paraboles.

Pour prendre un exemple, il semble évident, malgré ce qu'il en dit, que personne, du moins pour le moment, n'ouvrira une fissure dans l'espace-temps afin d'y pénétrer avec son corps physique dans le but de détourner l'attention du grand consommateur de l'Univers et de rejoindre une autre réalité dans laquelle il pourra vivre éternellement. Si c'était possible, il y a fort à parier que Castaneda aurait fait ça lui-même, au lieu de mourir d'une terrible maladie. Il est par contre possible de « décrocher » du temps chronologique c'est-à-dire savoir, à partir de son silence intérieur, que le passé et le futur n'ont pas d'existence ailleurs que dans le langage ; et il est tout aussi réalisable de se désolidariser de l'espace, c'est-à-dire avoir une perception globale analogue à celle des souvenirs où l'on revit les scènes comme si l'on en était à l'extérieur. On sera ainsi sorti de l'espace temps usuel, même si prétendre qu'on y a *ouvert une brèche* semble être une métaphore un peu exagérée.

N'est-il cependant pas remarquable que lorsque nous nous souvenons du passé, nous le revoyons de l'extérieur de notre corps que nous pouvons ainsi percevoir intégralement comme un élément de la scène ? Pourtant lorsque les événements se sont réellement déroulés, nous étions uniquement centrés dans un regard ; il est donc impossible que nous puissions avoir un souvenir de nos oreilles, notre bouche, etc. Ils sont malgré ça stockés dans notre mémoire comme partie intégrante de la scène réellement vécue ; c'est même un signe de bonne santé psychique. Pire, certains éléments de nos souvenirs peuvent être de purs fantasmes simplement dus à l'influence d'un tiers : « *En reconstituant un souvenir, les insinuations de nos semblables l'emportent sur la scène que nous sommes sûrs d'avoir "vue de nos propres yeux"* » (PL2, 7). En outre, s'il est effectivement impossible de voir ses propres yeux sans l'assistance d'un miroir, il n'en reste pas moins qu'il existe une sorte de sixième sens qu'on pourrait par exemple appeler : désolidarisation du centre de perception ; un genre de « décrochage » de l'espace. Les témoignages de personnes qui ont vécu des expériences dans lesquelles elles se sont senties « *en unité avec l'Univers* » correspondent, d'une certaine façon, à ce type de « décrochage ». Tout se passe comme si notre centre de conscience se trouvait légèrement *derrière* et un peu au-dessus de notre propre tête : « *Votre être véritable ne se localise nulle part. Mais vous localiser derrière vous libère du processus mental dont le siège principal est le front. Quand vous vous situez derrière, vous percevez la pulsation de l'énergie, mais elle ne se formule pas. Je pense que cette sensation d'être situé derrière est très voisine du mouvement que nous effectuons quand nous voulons avoir un bon aperçu de quelque chose : nous faisons quelques pas en arrière pour le sentir et le voir plus globalement* » (TL XVII). Curieusement, les scientifiques ont remarqué que le sentiment d'unité avec l'Univers serait lié à la mise en veille d'une zone neuronale située à l'arrière et en haut du crâne : « *Le*

*cortex préfrontal médian (situé à l'arrière du crâne) assemblerait les perceptions et les souvenirs de soi et les combinerait en un sentiment permanent d'être soi-même* » (PIS 01/06 : CZ). « *Concrètement, ces recherches ont mis en évidence une zone corticale bien précise située dans la partie arrière haute du crâne : le cortex pariétal supérieur. Et pour cause : le fameux sentiment de fusion mystique d'avec le monde apparaît d'autant plus manifeste que l'activité de cette zone est ralentie* » (SV 08/05 : N.R.). En période d'activité, les aires du langage étant excitées quasiment sans interruption, l'individu place le centre de son être dans le sujet du langage, qu'il a plutôt tendance à situer au niveau du front. Lorsque cette activité se calme profondément, comme lors d'une méditation ou d'un endormissement, ce centre aurait tendance à reculer jusque dans le cortex pariétal supérieur. Lorsque l'activité serait interrompue depuis assez longtemps, le cerveau passerait en ondes alpha et le centre serait comme *expulsé* à l'extérieur par suite de la mise en veille de ce cortex pariétal, donnant l'impression que le centre de conscience prendrait du recul par rapport à la perception, parfois jusqu'à totale fusion avec l'environnement : « *En analysant par TEP l'activation cérébrale de huit moines tibétains bouddhistes immergés, via une technique de respiration spécifique, dans un état de méditation connu pour déboucher sur cette sensation de symbiose, le neurobiologiste Andrew Newberg a découvert sur son écran un étrange phénomène : plus la méditation semblait profonde, plus la zone du cortex pariétal supérieur du cerveau... s'assombrissait. Signe d'une chute de l'irrigation sanguine, donc d'une baisse d'activité. Or, cette zone permet à l'individu de distinguer son corps de l'environnement* » (SV 08/05 : N.R.).

La conscience effectue alors en direct le même genre de correction qu'elle utilise habituellement pour reconstituer un souvenir ; on a ainsi l'impression qu'elle remplit intégralement le volume que l'on est effectivement en train de percevoir et qu'elle n'est plus limitée à notre corps : « *Ma Conscience remplit tout l'espace. En réalité elle EST elle-même ce que l'homme appelle l'espace* » (VI V-31). « *Il n'y a aucun espace réel. C'est une construction purement verbale qu'on a épelée en trois dimensions, selon les lois, qu'on appelle ça, de la géométrie, lesquelles sont celles du ballon ou de la boule, imaginé kinesthétiquement, c'est-à-dire oral-analement* » (L 10/02/76). « *D'audacieux physiciens l'affirment aujourd'hui : ce que nous prenons pour la réalité n'est en fait que l'information que nous avons sur elle. La physique n'est peut-être pas là pour nous parler de la réalité matérielle ; le monde qu'elle décrit n'est peut-être qu'une gigantesque hallucination. Aleixei Grinbaum affiche une position encore plus radicale : selon lui, la physique ne doit plus du tout se préoccuper de la réalité, de ce qui se cache derrière l'écran. Y a-t-il même un sens à parler d'un arrière de l'écran si nul ne pourra jamais le voir... sans écran* » (SV 10/05 : HP). Il est évidemment nécessaire, pour que ce décrochage soit possible, que l'individu se trouve en état de silence mental total : pas une seule pensée ne doit venir troubler l'esprit pendant la durée du phénomène. Par ailleurs, s'il est vrai que de nos jours l'être

humain place le centre de sa pensée, donc son identification au sujet du langage, dans la tête, — ce qui est sans doute une conséquence de la possibilité d'observer le cerveau en action lorsque certaines aires sont activées, conjuguée au fait que quatre de nos sens sont centralisés dans la tête, dont la vue qui joue là un rôle prépondérant —, il n'en reste pas moins que ce ne fût pas toujours le cas : « *L'âme est un pneuma inné, continûment répandu à travers tout le corps. La région de l'âme où toutes les autres se concentrent, nous la plaçons, nous, dans le cœur* » (ChM). « *Pour les Sémites par exemple, le cœur est l'organe de l'intelligence même* » (L 08/05/63). « *D'après le chef indien pueblo Ochwian Bianco, les Blancs étaient fous, parce qu'ils prétendaient penser avec la tête, et il n'y a que les fous pour penser ainsi. Cette affirmation du chef me surprit beaucoup et je lui demandai de me dire avec quoi il pensait, lui. Il me répondit qu'il pensait avec le cœur* » (Se). « *Mais où se trouve donc la pensée ? On peut répondre : dans notre tête, dans notre esprit. Aucune de ces localisations n'indiquera le lieu réel de la pensée. Par exemple, quand vous me dites : "C'est assurément dans la tête que se trouve la pensée", vous vous la représentez alors comme une activité* » (WCb). N'est-ce pas ce que l'on fait quand on assimile l'activité du cerveau, observée en direct lors de certains stimuli, au siège de la pensée ? Quand on utilise la pensée exprimée en mots, il est normal que les aires du langage soient activées : « *L'usine à produire les pensées se trouve dans le cerveau* » (TL XV). Mais on saisit parfois en un éclair une situation comme par exemple lors d'un test simple du genre : Vous êtes face à un trou circulaire avec trois pièces — une triangulaire, une carrée et une cylindrique —, dont une seule s'emboîte dans le trou. Vous saisissez instantanément la solution du problème. Pourtant, la seule aire du cerveau stimulée à ce moment là est celle de la vue. Avez-vous pour autant pensé avec l'aire de la vue ? Si la réponse était oui, ça voudrait dire qu'on pense avec l'aire motrice de la main quand on ouvre une porte ; et si on admet que ce n'est pas le cas, il est alors clair qu'on ne pense pas plus avec l'aire du langage lorsqu'on saisit le sens d'un problème simple. On peut ainsi être amené à imaginer qu'il existerait une fonction particulière qui se manifesterait sous forme de connaissance instantanée et qui ne serait pas localisée dans le cerveau. Ce serait, d'une certaine façon, le point de contact entre notre être et notre pensée, sans qu'on sache vraiment où ça pourrait se situer.

Ainsi, la conjonction des deux « décrochages », temps et espace, constituerait une sorte de fissure de l'espace-temps dans lequel la conscience serait aspirée, provoquant l'expérience de l'illumination, l'Éveil spirituel. Ensuite, lorsque cet Éveil atteindrait un degré suffisant de maturité, l'individu ne serait plus ce qu'il croyait être auparavant, simple sujet du langage, « ego », mais la Conscience Impersonnelle qui seule subsiste lorsque l'illusion d'être un individu s'efface. Il devient par suite évident que la mort physique du corps, si elle marque en même temps la disparition du sujet du langage, ne saurait en aucun cas entraîner la Conscience Impersonnelle avec elle car, ce qui est hors du temps n'étant jamais

né, ne peut donc pas non plus avoir de fin ; c'est une impossibilité sémantique : « *Il n'y a pas de début ; le début n'existe que dans les pensées. Il existe d'autres syntaxes ; pour l'une d'elles rien ne commence, rien ne finit* » (CV 12, CD). « *Dans chaque naissance, dans chaque vieillesse et dans chaque mort, il y a appropriation : un "Je" artificiel qui s'approprie ces expériences. Cela veut dire que, s'il n'y a pas d'appropriation, il n'y aura ni répétition, ni reproduction, ni renaissance* » (MW VIII). Cette expérience particulière, racontée par Castaneda : « *La fissure est là, elle s'ouvre et se ferme comme une porte qui bat au vent. L'homme solitaire devra ainsi réfléchir et attendre le moment où son corps sera prêt pour entreprendre ce voyage* » (CH 11), posséderait donc une réalité symbolique presque identique à son récit. En ce sens, on pourrait dire qu'il a été « inspiré » par la divinité elle-même. Nous n'hésiterons donc pas à puiser dans la richesse de cette mythologie le vocabulaire dont nous aurons besoin ; que Castaneda ait été ou non conscient de la vérité de sa mythologie n'a pas d'importance car l'esprit souffle où il veut. Le but consiste donc à ce que le chercheur de vérité, appelé ici *guerrier*, découvre les règles du jeu et les mette en pratique dans sa propre existence : « *C'est un jeu, mais un jeu merveilleux ; le seul qui en vaille la peine* » (FD 7).

De nombreux Éveillés notoires affirment par ailleurs qu'il n'existe pas de méthode déterminée et que le chemin est différent pour chaque individu, voire qu'il n'existe pas de chemin, ce qui rend obsolète le terme d'*initiation* : « *La "voie", qui n'est pas, à strictement parler, un chemin conduisant d'un point à un autre, c'est d'être réceptif, d'être ouvert à la vérité, au "je suis"* » (CM IV). « *Théoriquement toutes les voies sont bonnes. En pratique, à un moment donné, vous n'avancez que sur une seule voie. Mais ce que vous cherchez est si proche de vous qu'il n'y a pas même la place d'un chemin* » (JS 43, 44). « *Il n'y a jamais eu de méthode spirituelle. Le fondement de la méthode, c'est son absence* » (Hp 5, 16). Il n'existe en effet rien qu'un homme ordinaire puisse faire de sa propre volonté pour réussir à coup sûr à se transformer en Éveillé, à l'instar des paroles de Jésus : « *À l'homme c'est impossible, mais à Dieu tout est possible* » (Mt. XIX-26). « *Une tasse ne connaîtra jamais l'illumination ; ce n'est qu'une forme, une manifestation. Et le moi est pareil à une forme. Je suis comparable à une tasse et tout aussi impuissant dans l'Éveil que nous tous ici* » (KR I).

Il y a malgré tout certaines constantes dans les chemins suivis par tous les Éveillés notoires ; on peut les déduire de scènes comme la crucifixion de Jésus, Bouddha prêt à mourir sous son arbre, Bodhidharma face à son mur, etc. Chacun d'entre eux est finalement parvenu à un point où il ne pouvait plus poursuivre sa recherche et n'avait plus d'autre alternative que l'abandon suprême, jusqu'à être prêt à sacrifier sa propre vie ; c'est un symbolisme lié à celui du sacrifice d'Abraham qui doit lui aussi offrir à Dieu ce qu'il a de plus cher au monde. Bref on peut donner à posteriori un schéma plus ou moins général du chemin

emprunté par la plupart des Éveillés : D'abord une très longue période d'aspiration et de recherche sérieuse : « *Une pratique assidue et un effort constant sont nécessaires pour obtenir une véritable croissance spirituelle* » (Mâ 13), pendant laquelle ont lieu différentes expériences irrationnelles. Cette période se termine par la confrontation avec sa propre mort et la vision de son ego en train de fonctionner. C'est à ce moment là que le chercheur de vérité renonce à sa recherche et à ses questions, ce qui marque le début d'une période de laisser-faire presque total ; ça peut durer plusieurs années, pas forcément faciles si, comme U.-G., elles se passent dans la peau d'un clochard.

Mais attention ! Il ne faut pas s'imaginer qu'il soit possible de reproduire le chemin suivi par un autre qui aurait abouti : « *Mieux vaut suivre son propre chemin, même imparfait, que celui d'autrui, même bien appliqué* » (AdBG III-35). Par exemple, sous prétexte que Bodhidharma a réussi en restant assis face à un mur, il ne faut pas croire qu'il suffit de s'asseoir face à un mur pour réussir, quel que soit le temps passé devant ce mur. Le maître Zen Dôgen, et quelques autres après lui, ont défendu la méthode de la position assise zazen ; combien de chercheurs de vérité sont-ils parvenus à l'Éveil en pratiquant cette posture ? Sans doute pas plus que ceux qui ne la pratiquent pas. Tout au plus peut-on acquérir la patience et un repos momentané : « *Les chercheurs qui s'assoient pour méditer sont comme des vers à soie produisant un fil qui les attache* » (Pao-tchih). De la même façon, toujours dans le Zen, les moines étaient invités à réfléchir à la solution de koans ; par exemple : « *Deux mains claquent, quel bruit fait une seule main ?* » (Hakuin W). Siue-teou répond : « *Une seule paume ne peut claquer à tort* ». Tout disciple qui donnerait la même réponse serait dans l'erreur ; il est impossible de réussir en reprenant des méthodes ou des phrases passées car on ne sort alors pas du langage. Plus tard Kusen ajoute : « *C'est quand il n'y a ni soi, ni les autres. C'est quand le corps de l'Univers s'exprime de lui même, qu'existe le son d'une seule main, l'unique main, l'unique Univers, l'unique corps. Pas la peine d'exprimer le son. Et en même temps, on peut y exprimer tous les sons* ». Lequel des deux a donné la meilleure réponse ? Les époques sont différentes, le premier est plus direct ; le second fait appel à l'intellect de l'auditeur. Seul un chercheur de vérité proche du but, ayant l'esprit aiguisé dans la discipline du koan, peut assimiler la réponse du premier. La seconde exprime mieux la vérité sur le plan conceptuel mais elle vient se noyer dans l'ensemble de tous les écrits des Éveillés que nous possédons actuellement. Pour un chercheur de vérité c'est un lieu commun d'entendre dire que l'esprit qui anime tous les êtres est unique : « *Aucun "autre" n'existe, ni vous-même, ni autrui* » (PoJ 21/01/88). « *L'Autre, au sens où nous l'introduisons pourvu de ce A majuscule, prend la valeur notoire, non pas d'être l'Autre entre tous, ni non plus d'être le seul, mais seulement de ceci qu'il pourrait n'y en pas avoir, et qu'à sa place, il n'y ait qu'un ensemble vide* » (L 11/06/69). Un maître Zen aurait pu répondre : « *C'est l'esprit qui claque* », ce qui aurait déplu à Wumen ; Nisargadatta Maharaj dirait que le son est déjà contenu dans la main et que c'est sa réunion avec la

seconde qui le fait se manifester, poursuivant en affirmant que la graine du « Je suis » contient pareillement tout ce vaste Univers à l'état potentiel : « *Le "je suis" est comme un pépin de baie. Dans ce pépin, toute la forêt des arbres à baie est déjà à l'état latent. De la même façon, le "je suis" est la graine de la manifestation dans laquelle l'action se produit. Tout comme une minuscule graine contient l'arbre tout entier, ainsi le "je suis" contient toute la création* » (M 19 et 25/08/79). Tony Parsons répondrait par une autre question : « Qui entend le bruit ? » Il ne s'agit donc pas de juger si une des réponses serait la « meilleure » ; il y a les réponses justes, dont les spontanées et les réchauffées, et les autres. On ne peut donc pas reproduire les actes ou les paroles même d'un grand maître du passé en s'imaginant que cela sera suffisant pour réussir ; il faut les réactualiser, les ingérer, ce qui, comme on l'a dit, est appelé dans l'Apocalypse : « *Manger le livre* » (Ap. X-10). On sera ainsi amené à créer son propre chemin au fur et à mesure de la progression. On peut aussi comparer ce processus à une psychanalyse réussie ; le patient suit une telle analyse pour mettre fin à des symptômes qui lui empoisonnent l'existence et qui sont la façon qu'ont choisi certains *non-dits* de son psychisme pour s'exprimer au grand jour : « *Dans ses symptômes mêmes gît une parole bâillonnée* » (RSI). Pour ce faire il parle sans tabous à un psychanalyste dont il suppose qu'il possède la solution de son problème. Si tout se passe bien ça doit le pousser à révéler de temps en temps une partie de son malaise en le formulant clairement, ce qu'on appelle une *parole vraie*. À chaque parole vraie les symptômes qui servaient à exprimer ce qu'il vient de dire sont censés disparaître et l'analyste peut mettre fin à la séance pour *marquer le coup* : « *Ainsi c'est une ponctuation heureuse qui donne son sens au discours du sujet. C'est pourquoi la suspension de la séance y joue le rôle d'une scansion qui a toute la valeur d'une intervention pour précipiter les moments concluants* » (LFp). Malheureusement, ce n'est pas en parlant qu'on peut faire sauter le verrou du fruit de la connaissance du bien et du mal. La frontière franchie à ce moment là remettrait en cause l'intégration elle-même des bases du langage ; pour cette raison on l'a appelé *mur du langage* : « *Au-delà de ce mur, il n'y a rien qui ne soit pour nous ténèbres extérieures* » (LFp III). C'est pour ça que *manger le livre* veut dire aussi : *épuiser les mots*. Toute cette affaire doit finir par : « *Père, je remets mon esprit entre tes mains* » (Luc XXIII-46). Autrement dit : « C'est bon, je me tais enfin ». Car si c'est bien « grâce » au langage qu'aura lieu la libération, ce n'est pas le langage qui libère : « *Si quelqu'un entend littéralement les mots, il sera perdu. S'il tente d'expliquer avec les mots, il n'atteindra pas l'illumination dans cette vie* » (Rep 38).

Enfin, la transformation s'achève. Selon les personnes, elle peut être soudaine et brutale : « *Le changement dont je parle n'arrive pas graduellement, il se fait tout à coup* » (CI 9). « *Dans l'auto-réalisation, il n'y a pas de paliers. Ce n'est pas quelque chose de graduel. Il ne peut y avoir de progrès que dans la préparation. La réalisation est soudaine. Le fruit mûrit doucement, mais il tombe*

*soudainement et sans retour* » (JS 69). Elle peut aussi ressembler à un accouchement difficile, ou encore passer complètement inaperçue ; dans ce dernier cas, on se réveille un matin et on prend d'un coup conscience que c'est déjà là depuis un certain temps. Le fait que la voie soit graduelle ou abrupte a été la cause du choix de Houei-neng comme sixième patriarche zen ; Hong-jen, le cinquième patriarche, devait se choisir un successeur et tout le monde pensait que ce serait Chen-sieou, le plus érudit des moines. Ce dernier écrivit une stance sur un mur du monastère pour forcer la décision du maître : « *Le corps est l'arbre de l'Éveil ; l'esprit est comme un miroir brillant. Appliquez-vous à le nettoyer sans cesse, afin qu'il n'y soit plus une seule poussière* ». Houei-neng l'entendit récitée et la trouva erronée ; il demanda qu'on en écrive une autre à côté qui selon lui était plus juste : « *Il n'y a pas d'arbre de l'Éveil, ni de support pour un miroir brillant. Comme intrinsèquement rien n'existe ; où la poussière pourrait-elle se déposer ?* » (SuE). Tout est là ; la voie graduelle est censée conduire à l'Éveil par la purification du mental mais c'est une impasse ; comme le dit Houei-neng, le mental n'est que le sujet du langage, tel un miroir qui reflète le réel dans le symbolique : « *Mais ce qui est plus grand, en son Royaume, est un miroir, dans lequel on voit tout le Monde* » (NL). « *Votre méprise a pour cause la parole, ce qui se prononce en fait de mots et de concepts. À quoi bon tout ce que vous avez pensé ? Toutes ces pensées ont été la cause de votre méprise* » (PR 61, 62, 66, 69). L'esprit d'Éveil est ainsi la seule réalité et il est présent dès le départ. C'est le mental qui croit le contraire ; c'est donc l'illusion qui se croit réelle. Lorsqu'on en prend subitement conscience, tout est achevé. Le maître Zen Chen-houei précise : « *On peut s'Éveiller subitement, puis se cultiver graduellement : "Il en est comme d'une mère qui met subitement son enfant au monde, lui donne le sein et le nourrit peu à peu"* » (Sh VIII). Mais cet aspect graduel ne concerne pas le chercheur de vérité, seulement l'Éveillé qui vient de s'installer définitivement dans l'Éveil et va devoir vivre dans cet Éveil une croissance comparable à celle de tout être vivant : naissance, enfance, adolescence, maturité. À part ça, il est vrai que la détermination, constante dans la durée, du chercheur de vérité, est essentielle dans l'affaire et qu'il faut donc s'efforcer de nettoyer le miroir. Mais cela ne fait que créer les conditions favorables à l'Éveil, ce n'en est pas la cause car il ne peut y avoir de cause à un principe qui transcende toutes les relations de cause à effet. Il est en outre parfois possible que l'illusion disparaisse sans que le chercheur de vérité, devenu dès lors un Éveillé, ne s'en aperçoive tout de suite. Il peut même ne jamais s'en apercevoir, à l'instar d'un animal : un chien sait-il qu'il est un chien ? C'est l'une des raisons pour lesquelles, telle la transmission de la robe de Hong-jen à Houei-neng, la reconnaissance du nouvel Éveillé par un Éveillé notoire peut avoir une certaine importance : « *Chez certaines personnes la réalisation vient imperceptiblement et ils demandent en quelque sorte à être convaincus. Ils ont changé mais ils ne le remarquent pas. De tels cas, non spectaculaires sont souvent les plus dignes de confiance* » (JS 61).

Bien qu'il soit impossible à l'homme de réaliser l'Éveil en utilisant sa volonté, elle est pourtant un élément essentiel de l'affaire ; ça semble paradoxal, mais c'est dans ce paradoxe que se loge le miracle de la transformation. L'un de ceux qui ont réalisé ce passage, U.-G., dit que ça lui est arrivé fortuitement, tout comme la foudre frappe par hasard (DM II) ; mais quand on y regarde de plus près, il a lui aussi suivi un chemin à peu près identique à celui des autres. En outre, de même que la foudre frappe le plus souvent l'arbre le plus haut, de même l'Éveil touche ceux qui réunissent les bonnes conditions. Il fût un temps dans notre civilisation où ceux qui s'intéressaient à cette transformation étaient les alchimistes ; le chemin était alors appelé Grand-Œuvre, transmutation de l'homme-plomb en homme-or : *« Tu es la matière même du Grand-Œuvre. Il est une alchimie transcendante, c'est l'alchimie de toi-même. La transmutation doit s'opérer en ton âme. Tu dois désormais te former un corps mystique, qui se substituera en tous tes actes à ton corps visible. Et c'est là la Voie. Bacon a dit : "Il faut que le corps devienne esprit et que l'esprit devienne corps". C'est la solution de l'Œuvre. Pour la réaliser, ton propre corps, embrasé par le feu philosophique, corrodé par l'eau ardente des contritions, doit atteindre un tel degré de pureté qu'il s'immatérialise vraiment. Corporéfie ensuite ton esprit, c'est-à-dire projette un regard scrutateur sur cette impalpable substance de toi ; dont tu n'as peut-être jamais songé à connaître la mystérieuse nature. Te voilà devenu l'Aigle dont le regard fixe le Soleil »* (GG I, IV, XXII).

C'est par ailleurs dans le mythe de Lucifer qu'on peut trouver ce qui a rendu cette transformation nécessaire ; il dit en effet : *« Je serai semblable au Très-Haut et j'élèverai mon trône au-dessus des cieux. Je ne servirai pas : Non serviam »* (Is. XIV-14, Jé. II-20, IM). Il y a de nombreux moments semblables dans l'existence de tout individu quand bien même il refuserait de se l'avouer : *« Je suis un être humain autonome dont les opinions sont l'absolue vérité. Je suis le prototype de la perfection et lorsque je parle des défauts et des bassesses de l'humanité : "les gens sont sales, les gens sont des moutons, les gens écoutent de la merde commerciale, ils la lisent, ils la regardent à la télévision ou au cinéma, ils la mangent..."*, je ne me compte pas dans le lot car je trône largement au-dessus du niveau moyen de cette sorte d'humanité. Je ne suis en outre au service de personne d'autre que de moi-même et, parce que je le veux bien : de ma famille, de mon club de sport, de ma patrie, etc. » C'est ainsi que l'homme ordinaire est une incarnation de Lucifer. Il ne s'agit pas de possession démoniaque et il n'y a pas besoin d'un exorciste qui serait malheureusement, lui aussi, une incarnation de Lucifer, il s'agit seulement de symbolisme. L'alchimiste Fulcanelli disait : *« Le diable est la pierre dans son premier état »* (FMc) ; la pierre représentant l'être humain, son premier état, serait donc ce qu'on appelle ici : l'homme ordinaire. Ceci est sans doute à l'origine du fait que l'apôtre Simon a vu son prénom changé pour : Pierre (Mt. XVI-18), alors que le mot *Pierre*

lui-même n'était pas du tout un prénom à l'époque : « *Le nom commun "cephas" n'est alors pas plus un prénom en araméen que "petra" son équivalent grec. On a déjà quelque peine à admettre que Jésus ait donné à un homme un nom d'objet, fût-il symbolique ; on en a encore plus à admettre que de surcroît il lui ait remis les clefs du royaume des cieux (Mt. XVI-18, 19), quand on a en mémoire le fait que les mithraïstes adoraient la pierre, "petra", dont leur dieu était censément issu et que, chez les Égyptiens, le gardien des clefs du ciel est "Pet-Râ" » (MHD 42). Ici aussi la pierre initiale, sous son aspect de Lucifer déchu, a malgré tout en main la clé, sa volonté de changer de condition, qui l'amènera au ciel où elle donnera naissance au dieu intérieur : le Christ-« Pierre Philosophale ».*

Ça signifie donc que la grande majorité des hommes et des femmes vivant sur Terre sont des incarnations de Lucifer : « *À cause de ces douze voleurs démoniaques : les cinq sens et leurs cinq objets ainsi que l'esprit et la pensée, on tombe en enfer ou on devient trépassé famélique ou une bête. On ne tombe pas en enfer à cause d'un démon qui fait pression du dehors » (SeM). Et ceux qui s'imaginent qu'il faut se prêter à des rituels sataniques pour l'invoquer ne sont que de pauvres fous un peu plus abîmés que les autres. Il était déjà écrit dans le livre des Proverbes : « *Celui qui croit faire le mal est fou* » (Pr. XXIV-8). Il y a des modes consistant à porter des vêtements longs et noirs, des maquillages blafards, etc. pour laisser croire que l'on affiche des attributs sataniques. Ce sont les films d'horreurs qui ont laissé penser que cette apparence était en rapport avec le démon car c'est ainsi que sont en général vêtus les vampires cinématographiques. On associe ensuite ces tenues à l'aspect positif de ces êtres imaginaires : marginalité, force physique, pouvoir magnétique, immortalité, etc. Il y a sans doute, et heureusement, une majorité de gens qui savent faire la part des choses et suivent cette mode par simple goût esthétique ; chacun est libre et il n'y a aucune raison de juger que telle ou telle façon de se vêtir soit meilleure ou pire qu'une autre. Malheureusement, il y a aussi quelques personnes fragiles qui s'identifient à ces histoires ; c'est la même chose avec les films qui mettent en scène des crimes sophistiqués, le danger tient au fait qu'il risque toujours de se trouver un déséquilibré pour idolâtrer le criminel au point de tenter de reproduire ses méfaits dans le monde réel.*

Pourtant Lucifer est partout ; c'est lui qui vit dans l'esprit de presque tous les humains : « *Notre sensation d'être au centre de tout, et le besoin de toujours avoir le dernier mot s'imposent constamment. Nous nous sentons importants* » (AT). Et contrairement à ce que l'on pourrait penser, il n'est pas foncièrement mauvais ; il essaie seulement de trouver le bonheur et il peut devenir très agressif à l'encontre de ce qu'il croit constituer un obstacle à son désir. Le seul problème est qu'il s'y prend mal. Il croit être l'auteur de ses actes et de ses pensées à l'intérieur de toutes les personnalités humaines. Pour son malheur, il confond le bonheur et le plaisir : « *S'imaginer que de petites choses —*

*nourriture, sexe, pouvoir, renommée — vous rendront heureux, c'est se décevoir soi-même* » (JS 46). Lorsqu'il réussit l'espace d'un instant à atteindre cette plénitude à laquelle il aspirait, il l'attribue à l'activité qui l'a momentanément placé dans cet état. Il ne se rend donc pas compte d'un fait essentiel qui pourrait lui permettre d'obtenir la rédemption finale : cette plénitude n'est pas liée à l'activité pratiquée mais au silence forcé qui l'accompagne, dû au fait que toutes ses facultés mentales étaient absorbées par l'attention qu'exigeait cette activité. Il croit qu'il a réellement éprouvé lui-même ce bonheur quand il n'était que la conséquence de l'absence d'un « lui-même » au cours de sa pratique. Ce bonheur a ensuite disparu instantanément lorsqu'il a été à nouveau capable de dire : « j'ai vécu ceci ». C'est ce phénomène qui se produit lorsqu'on est pris dans l'ambiance d'un concert, ou dans des sports extrêmes comme le parachutisme ou le saut à l'élastique : « *Si vous skiez et que vous pensez : "Je suis un skieur", vous tomberez dans un ravin* » (TL XXVI). « *Le meurtre, comme l'absorption de drogues ou d'alcool mènent à une situation de non-moi. Nombre d'autres situations extrêmes ont cette fonction là : le saut à l'élastique, la varappe, la course à pied. Le coureur cycliste est lui aussi confronté à cela, à la fin d'une course s'il veut gagner. Les situations extrêmes ont la même fonction que la méditation : rendre possible l'oubli de soi. Tout effort vise à cette dissolution* » (KR VI). Ça ne veut pas dire non plus, sous prétexte qu'il ne peut pas procurer le vrai bonheur, qu'il faudrait rejeter le plaisir : « *Pour celui qui est incarné, qui connaît les conditions du sensible, celui qui connaît les femmes, qui s'accouple avec les femmes, celui qui connaît le masque du plaisir féminin, le cri du plaisir féminin, en vérité il sait que le plaisir et la douleur cuisent dans le même pot, ont une même racine, une même face, celui qui connaît le plaisir avec une femme, il a reconnu son désir, il a accepté son désir, il connaît la nature humaine, il n'a pas peur de la nature humaine, il est humain. Ceux qui n'ont pas reconnu la vérité du désir, ils crachent sur la beauté naturelle du monde manifesté et sa loi, les voilà inventant à chaque instant un monde-écran pour se séparer de ce qui est, se prémunir contre des fantômes nés de la peur instillée en eux par des parents inaccomplis. Les voilà se cachant les yeux, se voilant la face, s'habillant de vieux sacs, et professant, s'appuyant sur les écrits de vieux sbires malfaisants, qu'il est offense à Dieu de ne pas porter de chapeau ou de sandales, qu'il est impur de se raser le poil de la face, ou bien de ne pas se raser le bas-ventre, de s'accoupler sans conditions restrictives, de manger de la viande avant la nuit. Pour ce qui est de ceux qui disent que le monde est tel ou tel, ils disent le monde tel qu'il n'est pas, et ce faisant créent une distorsion, une disjonction entre eux et le monde dont ils souffrent secrètement, mais dont ils ne peuvent se séparer, car elle leur sert à se cacher leurs peurs les plus profondes. C'est de cette frustration que naît la fureur intégriste* » (SeN).

Il est normal que le principe conscient prenne en charge notre fonctionnement de façon naturelle et instantanée : « *Juste avant que la volonté n'ordonne au*

*cerveau de faire un geste, le cerveau a en fait initié celui-ci... à notre insu ! Lorsque nous éprouvons la volonté de faire un geste, quel qu'il soit, nous ne faisons que vouloir ce que certaines zones de notre cerveau viennent de décider à notre insu ! »* (SV 10/05 : NR). C'est ensuite que l'ego s'attribue ces actions et crée l'illusion d'une personnalité agissant dans le temps et ayant une histoire : *« L'histoire est le plus grand des fantasmes, si l'on peut s'exprimer ainsi. Derrière l'histoire des faits auxquels s'intéressent les historiens, il y a le mythe »* (L 16/03/76).

Il est en outre inutile de vouloir s'habiller d'une façon particulière, de pratiquer des invocations, de s'imaginer faire le mal ou autre, pour trouver Lucifer. Il suffit de mener une existence normale et de se regarder soi-même dans un miroir. L'étincelle que l'on voit au fond de son propre regard est Dieu ; mais celui qu'on imagine être, le sujet qui se prend pour l'observateur de cette étincelle, est Lucifer.

Après ça, suite à la révolte de Lucifer, qui était quand même la créature la plus parfaite de la création (Ez. XXVIII-12, 13, DP XIX-46), Saint Michel est intervenu en poussant son célèbre cri : *« Qui est comme Dieu ? Quis ut Deus ? »* Ce cri est dès lors devenu son patronyme car en hébreu « qui est comme Dieu » se dit מִיכָאֵל (*Mi-ka-El*) : *« Michel signifie "Qui est comme Dieu ?" Quand, en effet, se produit en ce monde quelque merveilleux prodige, un archange y est envoyé qui révèle son nom de sa propre bouche ; car personne ne peut faire ce que Dieu peut faire. Ainsi, quand il entendit que Lucifer avait dit : "J'établirai mon trône du côté de l'Aquilon, et je serai semblable au Très-Haut" (Is. XIV-13), ce grand archange, stupéfait d'étonnement devant la folie de Lucifer, dit : "Qui est comme Dieu ?" Et c'est de là qu'il prit ce nom de Michel qui peut se décliner "Michael elis", ou rester sous la forme indéclinable Michel »* (HPI). L'Aquilon est le nom du vent du Nord pour les Romains, le Borée des Grecs qui a pour frère Héosphoros, l'étoile du matin parfois aussi appelée Phosphoros et dont le nom latin est justement *Lucifer*. Borée passe dans certains mythes pour le roi de l'air, ce qui évoque aussi Satan qui est lui-même : *« Le prince de la puissance de l'air »* (Ép. II-2). Cette citation d'Isaïe reprise et complétée par Hugues de Pise aurait ainsi tendance à relier le Lucifer chrétien avec le Lucifer des mythologies grecques et romaines, ce dont il y avait déjà un précédent dans le second épître de Pierre : *« Nous tenons pour d'autant plus certaine la parole prophétique, à laquelle vous faites bien de prêter attention, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour vienne à paraître et que Lucifer se lève dans vos cœurs »* (2 Pi. I-19, Vulgate). L'étoile du matin Lucifer a pour rôle d'annoncer le retour de la lumière sur Terre, tout comme l'étoile des Mages révélait la naissance de l'enfant Jésus et comme l'incarnation de Lucifer déchu peut se transformer en celle de l'Éveillé : *« Ne pouvons-nous penser que cette invocation au Soleil qui, suivant la mythologie, recevait le nom de Phébus et dont le lever est immuablement précédé de l'étoile du matin ou "Lucifer", se*

*rapporte également au tout petit Jésus couché dans sa caverne, après que sa nativité eut été annoncée par l'étoile miraculeuse ? » (ECA). À tel point que le nom Lucifer servait à désigner le Christ dans les premiers siècles de l'Église : « La liturgie romaine du matin de Pâques se réfère au même symbolisme quand le diacre qui chante l'Exultet appelle le Christ "ille Lucifer qui nescit occasum", "cet Astre du matin qui ne connaît pas de coucher" » (PN).*

On pourrait ainsi penser que le principe désigné par Lucifer a quelque chose à voir avec la nature humaine du Christ, dans le sens où tous les humains sont des fils de Dieu : « *Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu* » (Ro. VIII-14), mais qu'ils ont malgré tout chuté par orgueil, à l'instar du Lucifer mythique. Comme il est écrit dans la Vulgate : « *C'est de mon sein qu'avant que Lucifer existât je vous ai engendré* » (Ps. CIX-3) ; ce qui est à mettre en rapport avec la phrase de Jésus : « *Avant qu'Abraham fût, je suis* » (Jn. VIII-58). « *Avant Abraham... Ah, ça je le sais ! Avant que le monde ne fût, vous existiez et lorsque le monde ne sera plus, vous demeurerez. Avant le mental - je suis. "Je suis" précède la "connaissance je suis"* » (M 02/01/81, JS 95, 100, M 03/10/79). En allant plus loin, on peut considérer Lucifer comme le mental lorsqu'il est passé à de bonnes dispositions, lorsqu'il est devenu un chercheur de vérité sincère et sérieux, tandis que le nom Satan serait réservé à l'homme ordinaire, l'homme de la chute. Au départ il était Lucifer l'ange de lumière, puis il a chuté et est devenu Satan ; mais il redevient le Lucifer lumineux lorsqu'il s'engage sur la voie, celui qui annonce le lever prochain du Soleil et devient finalement le Christ ressuscité, le Christ solaire, quand il parvient au terme de cette voie. On est ainsi en présence d'une trinité Satan-Lucifer-Christ qui n'est pas aussi absurde qu'on pourrait le penser ; le premier terme est la figure du second après sa chute tandis que les deux derniers sont censés être frères voire jumeaux dans certaines traditions : « *Lactance au III<sup>e</sup> siècle enseigne que Dieu a créé deux esprits semblables à lui-même et que l'un d'eux passa du bien au mal de son propre gré. Ce qui signifie que Satan serait le fils de Dieu, et doit être rapproché de la conception que dénonce Épiphane chez les Ébionites ; celle des deux fils de Dieu, dont l'un serait le Christ, et l'autre le diable. Psellos considère le Père et ses deux fils comme étant les trois Principes* » (PD).

Toujours est-il que la conséquence de ce cri de Saint Michel a été la chute de Lucifer qui s'est retrouvé prince des enfers. Et en même temps, ce n'est pas pour rien que Jésus l'appelle : « *prince de ce monde* » (Jn. XII-31), car l'enfer se trouve effectivement sur notre Terre qui est peuplée presque exclusivement d'incarnations de Lucifer déchu, à savoir les hommes ordinaires : « *Il est tout à fait clair et manifeste que cet enfer, on n'a jamais pu l'imaginer en dehors de ce qui nous arrive tous les jours. Je veux dire, en enfer nous y sommes déjà* » (L 29/01/69). « *Lorsqu'on voit des caractères, en tout lieu on voit des démons* » (Bo 35). « *Le monde entier est rempli de créatures démoniaques* » (JB Houei-k'o).

Habituellement les êtres humains passent leur temps à projeter des images mentales sur ce qu'ils voient, au point de le déformer plus ou moins, parfois de façon impressionnante. Par exemple, une jeune fille et sa mère croisent un homme d'un âge intermédiaire entre les deux ; la mère dit : « Regarde comme il est beau ! » Ce à quoi la jeune fille répond : « Oh non, il est moche ! » Les deux femmes voient deux images différentes du même homme ; tout le monde fait ça. La question qu'on peut se poser est donc la suivante : Est-il possible de voir le monde tel qu'il est vraiment sans lui surimposer aucune image ? La réponse est positive car c'est de cette façon qu'un Éveillé le voit. En conséquence de quoi lorsque les images disparaissent d'un coup, sans doute accidentellement, le cerveau est désarçonné et cherche à interpréter ce qu'il voit en fonction de ses références passées. Comme les corps humains sont en réalité des animaux, c'est comme ça qu'on doit les voir. Mais c'est aussi une terreur pour l'homme que d'accepter son héritage animal ; c'est ce qui explique qu'il exorcise cette frayeur dans les films d'horreur où les monstres sont souvent des êtres hybrides mi-humains, mi-animaux. C'est donc dans ce folklore que le cerveau déboussolé va chercher des références. Prenons l'exemple d'un artiste médiéval qui aurait mangé du pain à l'ergot de seigle, dont on sait qu'il a été responsable de crises de folies collectives à cette époque. Notre homme va commencer par se voir dans un miroir avec une tête de diable à cause de la drogue contenue dans le pain qui empêche son cerveau de projeter les images habituelles, laissant ainsi place au monde à l'état brut. Après avoir pris le temps de digérer un peu sa vision, son tempérament d'artiste va l'aider à placer le phénomène uniquement dans le domaine de la perception afin d'éviter la peur et la panique ; il va alors sortir se promener dans la rue pour profiter du spectacle et ça en vaut vraiment la peine ! Les jeunes filles sûres de leur beauté et à la démarche hautaine lui apparaissent maintenant comme des gnomes aux nez et aux oreilles démesurées ; il est même obligé de se maîtriser pour ne pas se faire remarquer par des rires incongrus. Et c'est là qu'il va puiser son inspiration pour sculpter tous ces démons et toutes ces gargouilles qu'on peut voir aujourd'hui sur les porches des églises et des cathédrales. Les représentations usuelles des démons ne sont ainsi que le résultat du contraste qui existe entre les images projetées par le mental et la réalité visuelle elle-même, au point qu'il peut devenir impossible de reconnaître même un proche : « *Cet humble ne comprît pas, en raison de son état d'esprit, ce que disait ce vieillard — que Dieu l'ait en sa miséricorde ! — il ne sut même pas qu'il parlait à son père* » (NA 48). C'est la pitoyable vérité que les humains ont des corps de démons habités par l'esprit de Lucifer déchu en personne, de façon purement symbolique bien entendu. L'Éveillé voit les gens tels qu'ils sont mais le réglage est revenu à la normale. Ce n'est ni un monde sur lequel on projette du beau et du laid à outrance, ni un monde démoniaque. C'est en quelque sorte un juste milieu entre les deux ; les êtres humains sont de beaux animaux, et les plus beaux d'entre eux sont ceux qui expriment le mieux la bonne santé, l'assurance de posséder d'excellents gènes. Il est malgré cela normal qu'il ait quand même

des goûts physiques engendrés par la façon dont son mental a été programmé auparavant, mais il est parfaitement conscient de leur subjectivité ; il a par exemple été démontré grâce à l'imagerie informatique que la symétrie du visage en était un facteur déterminant. Par ailleurs, dans les sociétés où la nourriture est abondante, la beauté est associée à la minceur tandis que dans les sociétés où elle manque, la beauté réside dans les rondeurs. Dans les deux cas elle est associée à la caractéristique qui favorise le plus la longévité, et surtout la bonne transmission du patrimoine génétique : un signe de bonne santé. Des études ont prouvé que les humains étaient moins attirés par une personne effectivement malade, même quand les symptômes de cette maladie n'étaient pas visibles ; une sorte d'instinct.

Dans un récit allemand moyenâgeux, le poète Wolfram rapporte une histoire intéressante dans laquelle Lucifer aurait perdu une pierre précieuse tombée de sa couronne sur Terre, lors de sa bataille contre Michel : « *Entends donc l'histoire de la somptueuse couronne ; elle était faite selon le désir de soixante mille anges qui voulaient jeter Dieu du royaume des Cieux. Regarde, Lucifer, c'est ainsi qu'elle fut tienne. Saint Michel vit la colère de Dieu à cause d'une telle arrogance ostentatoire ; à grand fracas, son épée lui arracha la couronne de la tête. Voyez, une pierre s'en échappa qui revint après, sur la Terre, à Perceval* » (Wk). Wolfram von Eschenbach, dont on suppose qu'il s'agit du même, écrit ailleurs : « *Il était un objet qui s'appelait le Graal. Une troupe d'anges l'avait déposé sur Terre. Il y avait des anges qui n'avaient pas pris parti quand commença la lutte de Lucifer et de la Trinité. Tous ces anges, nobles et bons, Dieu les a contraints à descendre sur Terre pour garder cette pierre. Voilà ce qu'est le Graal* » (WEP). Il ne reste plus qu'à relier les deux histoires pour établir que le Graal provient d'une pierre que Lucifer portait sur la tête (KSW 143). Cette légende acquiert ensuite une certaine crédibilité, voire légitimité, dès lors qu'un alchimiste de la trempe de Fulcanelli lui donne son agrément à travers une préface de son disciple Canseliet (Fdp). On peut aussi la mettre en rapport avec les inscriptions des pyramides : « *Pharaon apparaît en tant qu'"uraeus" qui est au front de Seth, Pharaon est l'"uraeus" qui sort de Seth et se meut de manière incessante* » (CJ 25-19). Il faut savoir que Seth est le dieu égyptien le plus proche de Satan, il se pourrait même que le nom de Satan provienne directement de celui de Seth. Le sens est en tout cas le même : Sur le front de Seth se trouve l'*uraeus*, tête de cobra protectrice comme on en voit sur le devant de certaines couronnes égyptiennes, représentant Pharaon qui descend sur Terre en tant que Fils de Dieu pour y exercer la justice ; de même sur le front de Lucifer se trouve l'Émeraude dans laquelle sera taillé le Graal qui contiendra le sang du Christ. On peut aussi penser que cet *uraeus* tombé sur Terre du front de Lucifer pourrait être le serpent de la Genèse, rejoignant par là les mythes gnostiques du serpent Ophion ou Ophis, initiateur de l'homme. Sans compter que jusqu'à preuve du

contraire, le vrai réceptacle du sang du Christ est le corps de Jésus lui-même ; l'analogie semble ainsi établie entre Ophion et Christos.

Le tableau n'est donc pas complètement noir car selon ce mythe, c'est de l'enfer que proviendrait le germe du paradis, à savoir le Graal ; l'homme a perdu la lumière à cause de la parole mais il la retrouvera pourtant grâce à la parole. On ira même jusqu'à dire que c'est lorsqu'il perçoit ce germe que l'homme ordinaire devient un chercheur de vérité ; il sort ainsi de l'enfer pour pénétrer dans le purgatoire. Mais attention, celui qui vit en enfer a été baigné dans les eaux du fleuve Léthé ; il est entré en « léthargie » comme il est dit d'Adam dans la Genèse avant qu'Ève ne soit tirée de sa côte (Ge. II-21, 22). Ainsi, l'homme ordinaire vit comme s'il était sous l'effet d'un tranquillisant lui permettant de supporter l'existence en enfer. Seulement voilà, celui qui entre au purgatoire est sorti de cette léthargie ; autrement dit, il est entré dans un chemin de souffrance. La souffrance n'est pas réellement plus intense qu'elle ne l'était auparavant, la différence tient en ce qu'elle est maintenant clairement identifiée, à savoir le feu secret, le moteur qui va pousser l'individu à dépasser ses limites : « *Il en est comme de cuire des aliments, il faut les garder un certain temps au feu avant qu'ils ne soient prêts* » (JS 94). Il ne peut plus revenir en arrière, il porte désormais lui-même sa croix.

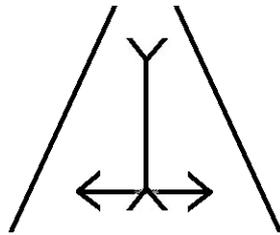
\*\*\*\*\*

Un des premiers principes que doit apprendre le chercheur de vérité consiste à accepter l'idée qu'il faut savoir mettre de côté ses convictions personnelles, d'autant plus qu'elles semblent inébranlables car toute forme d'opinion opiniâtre est contraire au silence : « *La plupart des doctrines métaphysiques s'acheminent vers les questions dogmatiques et elles provoquent des arguments et des contre arguments. Puisque ces arguments sont basés sur des faits au-delà de l'expérience, il n'y a pas moyen de prouver ou de réfuter tel argument plutôt que tel autre. Ainsi, lorsque quelqu'un présente une opinion spéculative, il n'a aucune preuve objective et sa spéculation devient simplement une opinion parmi d'autres opinions, ce qui provoque un conflit d'opinions entre divers individus ou divers groupes sociaux. En effet, l'intolérance est aussi un des résultats inévitables de la forte adhésion à l'une ou l'autre opinion. L'attitude de Bouddha pour être "sans parti pris", est qu'il ne veut pas qu'une opinion quelconque devienne un obstacle pour le progrès intérieur de l'individu. De ce point de vue, ce ne sont pas les opinions elles-mêmes qui sont en cause, mais plutôt l'attachement de l'individu à telle ou telle opinion. Or l'attachement*

à toute opinion était dénoncé et une des nécessités principales de la voie de la libération était de s'abstenir d'opinion. Il faut préciser qu'à ce niveau profond, il n'y a pas de différence entre les bonnes et les mauvaises opinions. Par exemple, dans le domaine ordinaire, avoir une opinion telle que "J'ai un soi" (ego individuel) est un point de vue incorrect alors que nier cela constitue un point de vue correct. Cependant, au plus haut niveau doctrinal, en tant qu'opinions, les deux sont également des adhésions incorrectes. Renoncer à une opinion ne signifie pas nécessairement assimiler une autre opinion antagoniste. Lorsqu'on renonce à une opinion par le moyen de la compréhension, l'opinion en question disparaît et demeure alors seulement la connaissance. Le Bouddha a montré en outre que l'assertion de Dighanakha : "Je refuse l'ensemble des opinions", manquait d'exactitude car, tout en affirmant qu'il avait renoncé à toute opinion, il soutenait pourtant l'idée suivante : "Je suis quelqu'un qui dit : Je refuse l'ensemble des opinions" et il était attaché à sa position. Ainsi le Bouddha voulait lui montrer que le concept "Je suis" demeurait au centre non seulement de l'accueil mais aussi du refus. En effet, chez un homme ordinaire, le refus constitue lui aussi, d'une certaine façon, une adhésion à une autre opinion. Car chaque fois qu'il refuse une chose, il en embrasse une autre. Ainsi, pour le Bouddha, lorsqu'un homme ordinaire dit : "Je ne crois à rien" cela ne signifie pas nécessairement qu'il ne croit à rien, puisqu'il croit au moins qu'il ne croit à rien. Désormais cette "non-croyance" constitue sa croyance dont la partie importante est son "Je". Il se bat alors pour préserver sa non-croyance ! » (MW I). Même le fait de croire que l'on est né, que l'on a vécu ceci ou cela, que l'on a encore à vivre ceci ou cela, jusqu'à l'issue finale dans la mort n'est considéré ici que comme une intime conviction : « Nous acceptons, nous tenons pour acquit, un nombre fantastique d'idées ; par exemple la croyance que nous sommes nés. Ce n'est qu'une information de seconde main. Il n'y a pas de preuve que vous êtes né » (TL XXIV). « Vous imaginez être né à un certain endroit, à une certaine heure, que vous avez un père et une mère, un corps et un nom. Voilà votre péché et votre fléau. Prendre l'apparence pour la réalité, c'est un péché mortel et la cause de toutes les calamités. C'est une folie de penser que vous êtes né et que vous mourrez, que vous êtes un corps jouissant d'un mental et autres absurdités. Si vous voulez atteindre la réalité, il faut vous libérer de toute référence, de toute culture, de tout système de penser et de sentir. Il faut même rejeter l'idée que : "Je suis un homme, je suis une femme, ou même, je suis un humain" » (JS 14, 40, 66). La position à adopter consisterait donc en ceci que toute espèce d'opinion, de croyance, ou de conviction personnelle ne se fonde que sur deux modes possibles d'acquisition :

1 - L'EXPÉRIENCE PERSONNELLE : Par exemple, on pense que si on lâche un objet d'une certaine hauteur il tombera sur le sol car c'est toujours ce qui s'est produit jusqu'ici. Il faut pourtant être capable d'accepter le fait que dans ce monde tout est possible ; et si statistiquement il y a toutes les chances que l'objet

tombe bien sur le sol, il n'est pas complètement impossible qu'un jour il en soit autrement. Sans compter que la plupart des évènements sont sujets à interprétation ; une interprétation vraie à un moment donné peut se révéler fautive par la suite. Par exemple, vous regardez un dessin contenant une illusion d'optique : vous voyez deux segments de droite dont l'un paraît plus court que l'autre ; c'est seulement après les avoir mesurés avec une règle graduée que vous devez admettre qu'ils ont la même longueur bien que vos yeux continuent à vous montrer que l'un est plus court que l'autre. Vous êtes donc en présence de deux interprétations contradictoires et devez choisir la plus vraisemblable. Mais, au bout du compte, comment sait-on que la règle graduée est plus sûre que la simple perception visuelle ? Face à l'évidence, on admet volontiers que les sens peuvent être trompeurs ; mais pourquoi n'admet-on pas aussi facilement que l'intellect puisse être encore plus trompeur ?



Le trait horizontal et le vertical ont même longueur

2- LA FOI DANS LES PAROLES D'UN AUTRE : « *Même pour examiner la véracité d'un fait, on ne doit pas accepter ou considérer sérieusement les opinions, les énoncés ou les conseils des autres, mais on doit se fonder uniquement sur sa propre méthode, idée et découvrir la vérité en soi-même et par soi-même. On ne doit pas accepter une opinion, un énoncé ou un conseil de quelqu'un sur son autorité, mais on doit les écouter, en étudier les conséquences à la lumière de sa propre intelligence et de ses propres expériences en vue de vérifier s'ils sont corrects ou non. Tout ce que l'on entend ou ce que l'on apprend doit faire l'objet d'une réflexion approfondie et soignée ; une opinion correcte ne peut découler que d'une réflexion correcte* » (MW IX). Par exemple on peut croire que ce qui est écrit dans l'Évangile est vrai sans aucune possibilité de contestation. Semble-t-il tellement impossible que même le plus digne de confiance des êtres humains puisse quelquefois se tromper aussi inspiré soit-il, serait-ce par Dieu lui-même ? De la même façon, celui qui prétend que Dieu lui a parlé, qui est-il pour décider qu'il a effectivement reçu des paroles de Dieu et non pas de quelqu'un d'autre, voire d'un fantôme ? Quelle autorité un simple être humain peut-il posséder qui lui permettrait de distinguer et reconnaître qu'une manifestation vient bien de Dieu ? N'est-ce pas là faire preuve d'une trop grande présomption ? Il existe d'ailleurs une autre possibilité, peut-être fautive, mais qui offre au moins l'avantage d'être une alternative ; selon Kyle Griffith les messages divins pourraient être des tromperies dont les auteurs profiteraient pour acquérir du pouvoir dans le monde astral : « *Un "Théocrate" c'est un humain décédé qui*

*choisit d'exercer le pouvoir sur autrui. Au lieu de suivre la voie de la réincarnation, le "Théocrate" consomme les âmes et donc les énergies d'autres êtres humains. Les Théocrates communiquent avec les vivants par télépathie. Aux yeux des croyants, ils peuvent se faire passer pour Dieu ou pour des anges gardiens, des Saints, ou même des démons... selon les attentes des âmes qu'ils veulent séduire* » (Top).

Il faut ainsi remettre en question même les Écritures sacrées qui ne peuvent pas contenir la vérité absolue car elle ne peut pas se laisser enfermer dans des mots : « *Le langage ne développe pas le fait. Le mot ne coïncide pas avec le mouvement vif* » (Wm). Ce qu'on appelle ici *vérité absolue* tient davantage de la réalité des choses que de toute tentative de posséder une vérité qui ne tiendrait que du langage : « *La parole s'ordonne dans la dimension de la vérité, en tant que la vérité est autre chose que la réalité. La parole introduit une dimension différente dans la réalité, qui est celle de la vérité* » (LSf). C'est aussi ce qu'affirme saint Paul lorsqu'il dit : « *La lettre tue* » (2 Co. III-6). « *Dans ce processus de connaissance, rien n'est figé, rien n'est dogmatique. Le livre de Dieu n'est pas un écrit rédigé une fois pour toutes et présenté comme une vérité définitive et absolue, mais une faculté de perception, la connaissance intuitive, liée à la lumière et à l'intelligence, "l'union des cœurs", qui repose sur une sensibilité au divin* » (CJ 35-40). On se trouve une nouvelle fois en présence du problème de l'interprétation, et d'une façon beaucoup plus radicale que dans le mode précédent. Par exemple, lorsque Jésus dit à Pierre : « *Arrière Satan !* » (Mt. XVI-23), veut-il dire au pied de la lettre que Pierre est Satan à ce moment là, où utilise-t-il une simple image : Pierre se serait seulement conduit comme le ferait Satan sans l'être véritablement pour autant ? En outre, savez-vous vraiment ce qu'est Satan ou faites-vous une nouvelle fois confiance aux paroles de quelqu'un d'autre ? Connaissez-vous un moyen de savoir par vous-même ce qu'est Satan ? Et dans le cas contraire, comment celui à qui vous avez fait confiance a-t-il fait pour connaître Satan ? Répète-t-il lui aussi les paroles d'un autre ? Finalement, le premier n'a-t-il pas inventé toute l'histoire ? On peut toujours se dire qu'il a été inspiré ; alors pourquoi n'y a-t-il plus aucun inspiré de cette trempe de nos jours ? Certains extrémistes se croient inspirés par Dieu et voient Satan dans la civilisation américaine, en échange de quoi quelques dirigeants américains pensent à leur tour que ces extrémistes sont les représentants de forces démoniaques : *l'axe du mal*. Et des gens leurs font confiance ! Le problème vient donc du fait que certains, qu'on dit inspirés, le seraient vraiment et d'autres non ; qui décide de ça ? Ces différentes croyances ne font-elles pas finalement que diviser l'humanité en clans ennemis : un homme qui parle au nom de Dieu contre un autre qui, lui aussi, parle au nom de Dieu ; c'est-à-dire tout le contraire du silence !

Les opinions les plus puissantes sont les convictions religieuses. Quelqu'un qui a une conviction religieuse est totalement sous l'emprise du langage ; certains sont

capables de torturer des individus pour être agréables à Dieu, voire pour sauver l'âme de leur victime : « Dieu est amour et comme tu ne veux pas le croire, je vais t'arracher la langue ; tu obtiendras ainsi la Rédemption ». Tout est possible dans ce domaine ; si quelqu'un réussissait à se faire reconnaître comme prophète inspiré et qu'il dise que Dieu a commandé aux hommes de boire du sirop de fraise tous les 18 du mois, il se trouverait des gens pour assassiner ceux qui refuseraient de boire du sirop de fraise ce jour là. En outre, dans l'affaire, plus l'acte religieux est ancien plus on y croit. S'il y a mille ou deux mille ans, un prophète a réussi à transformer du boudin en saucisse de Strasbourg alors c'est vrai, même si personne n'y arrive plus de nos jours. Il lui suffit ensuite d'ajouter que Dieu a interdit le port des charentaises et ceux qui en portent sont considérés dès lors comme des impies. Le peuple qui a fait des dires de ce prophète sa religion va finir par organiser un système de dogmes en interprétant les paroles saintes : les charentaises sont interdites mais il faut entrer en tongs dans les lieux de culte. Pour appartenir à ce mouvement religieux, l'aspirant doit passer par l'épreuve purificatrice : laisser pousser son favori du côté gauche et sa moustache du côté droit, raser tout le reste y compris les sourcils. Comme le prophète est mort noyé dans sa baignoire, on se recueille dans les lieux de culte devant les baignoires sacrées car il a donné sa vie pour sauver les hommes et les poissons ; il est donc interdit de manger du poisson. Enfin, tous les autres peuples sont dans l'erreur et pour sauver la planète de ces impies, il faudra tous les décimer.

Ce qui est terrible dans cette affaire, c'est que cet exemple paraît absurde, même à ceux qui ont des comportements du même genre. Lorsqu'on pousse dans ses retranchements un pratiquant d'une religion, en ce qui concerne sa position vis à vis des autres religions, la conclusion est toujours la même : sa religion est la seule à connaître la vérité ; les autres sont gentilles et bien intentionnées mais elles ont tort : « *Je sais avec quelle arrogance les Occidentaux, imbus de la Bible, proclament l'incomparable supériorité de "notre" religion, "beaucoup plus profonde et plus vraie que les autres" »* (VD 4). « *La formule "hors de l'Église point de salut", qui avait encore cours dans mon enfance, m'a toujours profondément choqué. Comment serait-il possible que Dieu Amour ne se révèle et ne sauve qu'une toute petite portion de l'humanité, celle des baptisés ? C'est tellement absurde ! »* (APM 25). Dans le même ordre d'idées, on a pu entendre un prêcheur contemporain dire : « *L'Islam est la Haq (vérité) alors que tout le reste est Batil (faux) »* (PL2). Mettez donc ensemble dix personnes pratiquant des religions différentes et vous avez dix personnes qui ont raison, pensant chacune que les autres ont tort : « *"J'ai raison, il a tort..." Ce genre de pensées encombrant votre esprit »* (R 26/12/97). Tant qu'aucun d'entre eux ne cherche à sauver l'âme des autres ni à vouloir défendre Dieu contre l'hérésie, il n'y a pas de problème et on reste à peu près entre gens civilisés : « *Un homme qui sait ce qui est bon pour les autres est un homme dangereux »* (JS 24). « *Chaque armée fondamentaliste tient ses armes prêtes »* (PL2). La question importante est la

suivante : Qu'est-ce qui vous permet de croire que les autres sont des imbéciles et vous la seule personne intelligente ? Comment avez-vous su que vos croyances étaient l'unique vérité ? On vous a raconté une histoire sainte, on vous a présenté des Écritures inspirées par Dieu et on vous a expliqué ce qui était la vérité ; on est ainsi à nouveau en présence d'une chaîne de transmission remontant à l'homme qui s'est prétendu inspiré par Dieu. En général, ses disciples racontent les miracles auxquels ils ont assistés afin de servir de preuve supplémentaire. Si Gérard Majax avait vécu à une époque reculée et qu'il avait eu un peu d'ambition, il aurait été adoré comme un prophète et aurait pu ensuite raconter tout ce qu'il voulait jusqu'aux pires absurdités ; comme disait un de nos célèbres hommes politiques (Jacques Chirac) : « *Plus c'est gros et mieux ça passe* ». Pour le prouver, il peut transformer devant tout le monde un foulard en colombe en affirmant que c'est le Saint-Esprit qui est sorti de ses mains : « *"Je fais partie d'une certaine lignée de méditants, je suis associé à une Église, à une organisation, à cause de ma foi et de mon engagement religieux, il faut que je sois un bon garçon, ou une bonne fille, une personne honnête, bonne, quelqu'un qui va à l'église. Je dois me conformer aux normes de l'Église, à ses règles et à ses règlements. Si je ne remplis pas mes obligations, je serai damné, réduit à un corps ratatiné". C'est le problème du matérialisme spirituel. Il y a la menace de la solennité et de la mort — mort dans le sens de fin de tout processus créateur. Cette attitude correspond au sentiment de limitation, de rigidité ; il n'y a plus du tout de place pour bouger* » (CT). Pour aller plus loin : « *Certains Maîtres ont dit : Celui qui dit "Nullus Deus nisi Deus" (Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu) alors qu'il continue à exister en son égoïsme, est un idolâtre* » (NA 75). Les trois grandes religions monothéistes affirment qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu (De. VI-4) ; combien parmi leurs membres sont-ils certains d'être débarrassés de toute forme d'égoïsme ? Autrement dit, si l'on en croit ce texte soufi : tous sont idolâtres. Nous serons un peu plus nuancés que cet auteur et nous contenterons de dire qu'ils sont seulement dans l'illusion ; ils ne deviennent idolâtres que s'ils s'imaginent savoir de quoi ils parlent en prononçant cette phrase : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu » ; voire s'ils sont prêts à user de violence pour la défendre, par exemple contre quelqu'un qui la comprendrait différemment. C'est ainsi que : « *L'idolâtrie est plus cachée qu'une fourmi sur le Rocher dans la nuit des ténèbres* » (NA 75).

Il ne s'agit pas de s'imaginer que tout ce qui est raconté dans les Écritures soit faux, mais seulement de ne pas les prendre au pied d'une lettre qui tue (2 Co. III-6) : « *Ceux qui ne connaissent que les écritures ne connaissent rien. Vous pouvez connaître tous les mots justes, citer les écritures, être brillant dans la discussion et n'être cependant qu'un sac d'os* » (JS 16, 98). Saint Paul a dit lui-même, en parlant de l'Ancien Testament : « *Ces choses sont allégoriques* » (Ga. IV-24). Ça signifie qu'il s'est permis d'affirmer que sa religion personnelle était capable d'interpréter les Écritures saintes d'une autre bien mieux que ses propres

pratiquants. Plus tard Maïmonide a dit la même chose que lui à l'intérieur même du Judaïsme (MGE II-47), mais saint Paul était déjà mort depuis longtemps. Il n'est cependant pas à blâmer car tous les vrais croyants se conduisent ainsi : ils ont raison et les autres ont tort, bien que leurs textes saints contiennent de grandes vérités qu'ils n'ont pas su comprendre ; les pauvres ! Il est évident qu'il est impossible à une telle personne de devenir un Éveillé car elle est comme le riche de l'Évangile, elle ne peut absolument pas se débarrasser de ses opinions religieuses afin d'atteindre la véritable humilité. Angelus Silesius a écrit à ce propos : « *Lâcher Dieu même est un "lâcher prise" que peu d'hommes saisissent* » (AS II-92) ; en notant que son ouvrage a été validé par les autorités religieuses de son temps. Autrement dit, dès qu'on a la moindre opinion en ce qui concerne Dieu et sa volonté, on ne fait au contraire que s'éloigner de Dieu, aux dires même de ce prêtre fameux : « *Dieu ne punit pas le pécheur. Le péché est à lui-même opprobre, angoisse, douleur, martyre, mort. Comme la vertu est à elle-même récompense. Dieu n'a que faire des jeûnes, des prières, des veilles. Cela profite plutôt à toi, à ta sanctification éventuelle. Pour Dieu, tu n'as rien à faire, sinon te reposer. Fais-le ! Quant au reste, Il le fera Lui-même. Imagines-tu, pauvre de toi, que le cri de ta bouche soit le chant de louange qui convienne à la Déité silencieuse ? Ce que tu affirmes de Dieu est plus contre-vérité que vérité, car tu ne L'as soupesé que selon les critères du créé. Tais-toi, très cher, tais-toi : si tu peux te taire tout à fait pour moi, Dieu te comblera de plus de bienfaits que tu n'en désires* » (AS V-55, V-64, IV-197, I-239, V-124, II-8). Comme le disait déjà Salomon, Dieu est bien au-dessus de tout ce que les hommes croient devoir et pouvoir faire pour lui : « *Mais quoi ! Dieu habiterait-il véritablement sur la Terre ? Voici, les Cieux et les Cieux des Cieux ne peuvent te contenir : combien moins cette maison que je t'ai bâtie !* » (2 Ch. VI-18). À l'opposé, certains humains qui s'imaginent parler au nom de Dieu peuvent finalement se révéler n'être que des assassins : « *La poliomyélite ne sera pas éradiquée en 2005, au grand dam de l'organisation mondiale de la santé. Pis, la maladie est de retour dans des pays qui s'en croyaient définitivement à l'abri. Le virus viendrait du Nigeria, où des religieux extrémistes incitent à refuser la vaccination des enfants* » (SV 07/05 : C.T.). Une même vérité peut en outre être énoncée de différentes manières ; sinon c'est comme si ceux qui disent « *chicken* » décidaient qu'ils détiennent l'absolue vérité et que ceux qui disent « *poulet* » ont forcément tort !

On peut appeler Dieu par de nombreux autres noms moins porteurs d'affectivité ; par exemple : le Soi, la Conscience Impersonnelle, l'Absolu, etc. « *On peut nommer le Dieu Très-Haut de tous les noms ; comme on peut par ailleurs ne Lui en attribuer aucun. Plus tu connaîtras Dieu, et plus tu conviendras que tu peux moins donner un nom à ce qu'Il est* » (AS V-196, V-41). C'est pour cette raison qu'on préfère l'appellation « Conscience Impersonnelle », car elle est plus neutre ; elle n'a en outre pas besoin qu'on l'adore ni qu'on pratique quoi que ce

soit de particulier pour lui être agréable : « *Tant que l'amour ne sera pas dépouillé de son vêtement "AMOUR", et la mémoration de Dieu de son vêtement "ALLAH", le cœur ne participera pas aux rayons de leurs deux lumières* » (NA 69). Le parfait peut-il être rendu plus parfait ? L'amour peut-il être rendu meilleur ? Le bonheur peut-il être rendu plus heureux ? La totalité, le grand Tout, a-t-il besoin qu'on lui ajoute des croyants ? Il est lui-même à la fois le croyant et l'incroyant ; qui se prétend meilleur que lui ? C'est dans l'humble et le silencieux que la Conscience Impersonnelle se « voit » le mieux elle-même, comme dans un miroir. Qui encombre son esprit d'opinions sur Dieu et sa volonté va donc à l'encontre du dessein primordial, il est comme un aveugle qui veut conduire un aveugle (Mt. XV-14).

Sans oublier que presque toutes les guerres passées et à venir sont des guerres de religion. Les Juifs ont créé l'un des premiers monothéismes. Les Chrétiens sont arrivés et l'ont sorti de son côté chauvin mais en échange de l'esprit missionnaire ; est-ce mieux ? En outre, l'un des problèmes qui ont poussé Mahomet à rejeter le Christianisme concerne le dogme selon lequel le fils de Dieu serait Jésus personnellement, c'est-à-dire son caractère d'être humain. Certaines personnes ont été jusqu'à dire qu'il est et sera à jamais l'unique Fils de Dieu ; il est pourtant écrit : « *Vous êtes des dieux* » (Jn. X-34). « *Il est le premier d'entre plusieurs frères* » (Ro. VIII-29). En outre, certains n'hésitent pas à franchir un cap en affirmant que l'homme Jésus serait carrément Dieu lui-même : « *Dieu est unique. Loin de sa gloire qu'il ait eu un fils. Ceux qui disent que Dieu c'est le Messie, fils de Marie, sont des infidèles* » (Coran IV-169, V-19). Selon les Écritures, Dieu a placé son Esprit dans l'homme pour l'animer : « *Il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant* » (Ge. II-7). Depuis le début, l'homme est donc le réceptacle de l'Esprit divin : « *l'Esprit de Dieu habite en vous. Votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous* » (1 Co. III-16, 1 Co. VI-19). Il n'y a pas dans l'homme un autre esprit à côté de celui de Dieu qui ne serait pas Dieu : « *Aucun autre sauf Lui* » (De. IV-35, Chouraqui). Un authentique Catholique, du grec *Καθολικός* (*Katholikos*) qui signifie *Universel*, doit donc se conduire comme son nom l'indique et accepter qu'un être humain, quand bien même il s'agirait de Jésus, n'est pas Dieu mais que tous les êtres humains SONT des *incarnations* de Dieu. Ce n'est pas la personne humaine, la *persona*, untel ou untel, Jésus ou Marcel, qui est Dieu mais la Conscience Impersonnelle.

Le mot latin *persona*, d'origine étrusque, désignait dans l'antiquité un masque porté par un acteur de théâtre : « *Ce à quoi nous avons toujours affaire chaque fois que nous voyons entrer en jeu la fonction si essentielle de la "persona", qui est tout le temps au premier plan dans l'économie de la présence humaine, à savoir que, s'il y a besoin de persona, c'est que, derrière peut-être, toute forme se dérobe et s'évanouit* » (L 19/04/61). « *La personne n'est en réalité que "persona", masque* » (QS).

Il est par ailleurs effectivement vrai que le Fils, à condition de ne pas le prendre pour un individu particulier, est unique, au même titre que la conscience

humaine n'est pas autre chose que la Conscience Impersonnelle, qui est tout aussi unique. Et s'il est impossible de s'en apercevoir, c'est parce que les sens ne le permettent pas. La mémoire ne fait qu'enregistrer ce que les sens transmettent au cerveau et l'intelligence ne fait que manipuler les données présentes dans la mémoire pour en tirer une image cohérente du monde. Comme il est impossible de percevoir l'être avec les sens, il n'est donc pas envisageable de construire un savoir intellectuel qui permettrait de fixer par écrit une quelconque connaissance sur lui. En conséquence, comment ceux qui veulent imposer si fort leur interprétation dogmatique des Écritures savent-ils qu'ils ont raison ? La génération qui est au pouvoir impose son dogme à la suivante et ainsi de suite. Ne nous plaignons pas, il fût un temps où le fait d'être en désaccord avec le dogme se terminait sur le bûcher. Encore une fois, c'est Lucifer qui dit : « Moi, j'ai raison ! » L'Éveillé sait quant à lui que toute opinion n'a qu'une valeur relative qui peut changer si les conditions changent : « *Si tu veux connaître la vérité, arrête seulement de chérir des opinions* » (ST 20). « *Voyant la misère qui réside dans les points de vue et les opinions, je n'en adopte aucune et trouve ainsi la paix intérieure et la liberté. Celui qui est libre ne s'accroche à aucun point de vue et ne se querelle pas pour une idée. Ceux qui s'accrochent à des points de vue et des opinions ne font qu'errer à travers le monde en ennuyant les gens* » (SN). « *Un afflux d'opinions fausses, et les conflits qui les dressent les unes contre les autres, privent l'âme de la santé et la rendent malade* » (Cic IV-6, 10). « *Celui dont la pensée est ainsi libérée n'est d'accord avec personne et n'est en dispute avec personne. Il utilise les mots pour l'usage courant dans le monde, sans toutefois s'attacher à ces mots* » (DSu). Par contre, en ce qui concerne la Conscience Impersonnelle, l'Éveillé se contente d'en dire ce qu'il voit directement en lui-même pour tenter de la décrire imparfaitement avec ses mots personnels : « *Chaque "Jnâni" (Éveillé) suggérera sa propre voie de réalisation parce que c'est celle qu'il connaît le plus intimement* » (JS 74) ; c'est aussi ce qu'on appelle : son « parfum » (Re). Ce n'est pas une connaissance apprise quelque part mais une information de première main : « *L'Atman (le Soi) est par nature immaculé et immortel ; il est la certitude suprême* » (Av. III). C'est d'ailleurs cette « suprême certitude » qui a fait de l'Éveillé ce qu'il est. Par contre, même lorsqu'il est infiniment proche de son but final, le chercheur de vérité n'est pas habité par cette certitude. Il lui arrive cependant dans cette période délicate de se comparer à un Éveillé, par exemple lorsqu'il assiste à des entretiens ; il peut même s'amuser de constater qu'il aurait été la plupart du temps capable de donner à peu près les mêmes réponses aux questions posées par l'assemblée et ce d'autant mieux qu'il est proche du but final. Il peut même être parfois capable d'arrêter à volonté ses propres pensées, se sentant alors mentalement silencieux. Mais malgré cela, s'il est honnête avec lui-même, il se rend compte qu'il n'a pas résolu son problème et qu'en conséquence, il ne possède pas cette certitude d'avoir atteint l'Éveil bien qu'il connaisse l'état sans pensées et qu'il maîtrise le vocabulaire d'un Éveillé. À la question : « Pourquoi

ne se sent-on pas tout à fait dans l'état que vous décrivez alors même qu'on s'est arrêté de penser ? » Jean Klein répond : « *Parce que vous le faites avec une intention ; dès que les pensées redémarrent, elles sont à nouveau directement connectées à cette intention* » (JK). « *Cesser de penser volontairement pour un laps de temps donné dérive d'une conceptualisation de l'ego et le renforce* » (CM XII). « *L'acte de se taire ne libère pas le sujet du langage, même si l'essence du Sujet dans cet acte culmine* » (L 67). Un Éveillé ne se pose même pas la question de savoir s'il est ou non dans le bon état, il est foncièrement habité par cette « *suprême certitude* » : « *Lorsqu'on atteint réellement l'Éveil, on ne pense pas du tout qu'on est Éveillé ou qu'on a fait ses preuves* » (SeT). La pensée de l'Éveil n'est qu'une pensée, ce n'est pas l'Éveil. Il est très difficile de parvenir au point où l'on peut arrêter à volonté ses pensées car on est confronté à la pensée : « *arrêter de penser* » (SeM). Mais si ça peut effectivement être une étape intéressante sur la voie de l'Éveil, ça n'en est pas le but ultime : « *Même si des pensées sont soulevées à cause des choses avec aspect, si vous comprenez qu'elles sont sans racine et sans pensée, bien que des pensées subsistent, elles ne sont rien* » (SeM). « *Les bonnes et les mauvaises pensées apparaissent et disparaissent, alors pourquoi s'en faire ?* » (R 12/06/98). La question de la pensée ou non-pensée est parfaitement résolue dans le dialogue de Zen suivant : « *Un moine demanda : "Les pensées des Patriarches du Zen et les pensées doctrinales, sont-elles mêmes ou différentes ? Un Maître du Zen lui répondit : Lorsque le Soleil se lève à l'Est, tout le monde est noble ; lorsque la Lune descend à l'horizon à l'Ouest, les Bouddhas et les Patriarches s'égarerent* ». Takusui posa ce problème à un moine qui se croyait Éveillé : « *Quel est le sens de cette phrase ? Ne faites pas de geste, ne criez pas non plus à haute voix : Dites ! Dites !* » (SeT). Le moine aurait en effet pu tenter de s'en sortir en éludant la question par un geste brusque ou un cri dénué de sens mais en réalité il n'a pas réussi à saisir la subtilité du problème : « *Aucune phrase des sūtras ne peut être comprise si on n'a pas atteint l'Éveil* » (SeT). Simplement : Le Soleil est l'esprit d'Éveil silencieux ; tout individu qui se trouve spontanément dans ce silence est le Bouddha : « *Soyez complètement à l'unisson du moment de silence où il n'y a personne qui ait à Éveillé, rien qui ait à devenir silencieux, car il y a seulement le silence* » (TL XVI). La Lune est le mental ; un Bouddha ou un Patriarche qui pense ne vaut pas mieux qu'un homme ordinaire car la nature même de la pensée est dualiste. En conclusion, un Éveillé pense comme tout le monde et lorsqu'il le fait, il est soumis aux lois mondaines ; il peut en conséquence être l'objet de toutes les passions humaines, ce qu'on appelle *son caractère, son tempérament* : « *Le corps-esprit du sage continue de réagir aux événements extérieurs en fonction de ses caractéristiques naturelles. Pour pouvoir fonctionner, il faut qu'il y ait une identification avec le corps-esprit, même chez le sage. C'est pourquoi le sage réagit quand on l'appelle par son nom* » (RB). Mais ces pensées ne sont pas son centre, il n'est pas identifié au sujet du langage ; lorsqu'elles cessent, inévitablement, il est à nouveau dans sa pleine nature silencieuse :

*« Bien que possédant un intellect, il est comme n'en ayant pas et bien qu'ayant de l'égoïsme, en vérité il n'en a point » (Ast. XVIII-95). « La personnalité disparaît avec la réalisation. L'identité demeure, mais l'identité n'est pas la personnalité, elle est inhérente à la réalité » (JS 13).*

## - II - L'existence.

Avant même de naître, le futur individu est un projet ou un accident dans l'existence d'un homme et d'une femme ; il est le résultat de fantasmes et de projections diverses. Au cours d'un entretien à l'Abbaye de Royaumont, une dame avait demandé à Jean Klein pourquoi elle était venue au monde. Il a répondu avec humour : « *Parce qu'un soir, votre père a mangé un bifteck et qu'il s'est jeté sur votre mère* ». La dame a dit alors, en proie à une indignation manifeste : « *Mais non, c'était un pur acte d'amour !* » Alors, qu'est-ce qui pousse les êtres humains à s'accoupler : l'amour, la recherche du plaisir, ou les impératifs de la nature ? La réponse tient en ceci que plus les mots interviennent dans l'affaire, plus l'acte sexuel dérape : « *Le signifiant n'est pas fait pour les rapports sexuels. Dès lors que l'être humain est parlant, fichu, c'en est fini de ce parfait, harmonieux, de la copulation* » (L 17/12/69). Le fait est que si la nature n'avait pas imposé aux différentes espèces le besoin impérieux de se reproduire, l'humanité aurait sans doute disparu ; avec probablement toutes les autres formes de vie. Le fait de surajouter à cet impératif naturel des mots comme : amour, réalisation du couple, famille, etc... ne peut donc que compliquer l'affaire.

D'une façon ou d'une autre, l'organisme du fœtus est tellement lié à celui de sa mère qu'il est impossible que les hormones qui se déversent dans le sang de celle-ci n'aient aucune action sur son développement. Autrement dit, il croît en étant perpétuellement en interaction avec les émotions de sa mère ; si elle est trop stressée il s'en ressentira. Sans compter l'influence des habitudes alimentaires ou des vices : tabac, café, alcool, médicaments ou autre, de cette dernière. Bref, en plus de la programmation génétique, son cerveau se forme en fonction de la personnalité de ses parents et il a déjà une ébauche de caractère à la naissance ; il n'y a donc pas deux enfants qui réagiront de la même façon aux stimulations de leur existence naissante, dans le monde extérieur.

Le phénomène se poursuit avec encore plus d'ampleur lorsqu'il n'est plus à l'abri du ventre maternel. Tel enfant se verra taper sur les doigts quand il touchera des objets interdits, tel autre n'aura pas de réponse après des heures de pleurs dans son lit parce qu'il doit apprendre à ne pas déranger, et nous n'avons pas assez d'imagination pour citer tout ce que peuvent subir sans rien y comprendre ces pauvres petits êtres qui ne peuvent pas encore dire ce qu'ils en pensent. Par ailleurs, lorsque ses parents s'adressent à lui ou parlent entre eux, ils véhiculent

tous les non-dits qui les traumatisent : « *une parole bâillonnée* » (RSI), toutes les névroses dont ils souffrent ; car si le langage peut guérir une névrose pendant une analyse c'est bien parce que c'est là qu'elle se situe. La personnalité humaine qui va inévitablement se former chez l'enfant est en quelque sorte, de par sa nature même, une maladie mentale : « *La psychose paranoïaque et la personnalité n'ont comme telles pas de rapport, pour la simple raison que c'est la même chose. En tant qu'un sujet noue à trois l'imaginaire, le symbolique et le réel, il n'est supporté que de leur continuité. L'imaginaire, le symbolique et le réel sont une seule et même consistance, et c'est en cela que consiste la psychose paranoïaque* » (L 16/12/75). Ces névroses vont donc se transmettre à l'enfant quand il apprendra à parler ; et il en est de même des psychoses, il suffit de lire des ouvrages d'exemples d'analyse pour s'apercevoir que lorsqu'on décèle une psychose chez une femme, sa mère en est bien souvent atteinte elle aussi (Lpp). On n'imagine pas à quel point le fait d'associer les mots « caca » et « sale » avec les parties génitales et l'anus peut servir la cause de l'image d'impureté associée à l'acte sexuel au point que certains adeptes religieux, qui ne savent pas bien lire leurs Écritures, en ont fait le péché originel quand il est écrit que le péché originel est la consommation du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Autrement dit, croire que l'acte sexuel est lié au mal est l'un des fruits de cet arbre, comme chaque fois que l'on affirme que telle ou telle chose est bonne ou mauvaise. Par exemple, pratiquer la sexualité pour le plaisir serait mauvais tandis que ça devient bon si c'est pour procréer. Ce point de vue peut être appuyé par l'histoire biblique d'Onan d'où a été tiré, en 1712 seulement, le mot « *onanisme* » : « *Er, premier-né de Juda, était méchant aux yeux de l'Éternel ; et l'Éternel le fit mourir. Alors Juda dit à Onan : Va vers la femme de ton frère, prends-la, comme beau-frère, et suscite une postérité à ton frère. Onan, sachant que cette postérité ne serait pas à lui, se souillait à terre lorsqu'il allait vers la femme de son frère, afin de ne pas donner de postérité à son frère. Ce qu'il faisait déplut à l'Éternel, qui le fit aussi mourir* » (Ge. XXXVIII-7, 10). Si on analyse bien ce passage, d'une part ce n'est pas la jouissance solitaire qui a causé le problème mais le refus de jouer le rôle du reproducteur ; d'autre part, puisque la punition est la mort aussi bien pour Onan que pour Er, être méchant est un péché de même gravité que le refus de perpétuer les gènes de la famille. Donc, si l'on condamne à tort la jouissance gratuite, il ne faut pas oublier de condamner en même temps, cette fois avec raison, la méchanceté. Mais, si tous les méchants mourraient, la Terre serait vidée de ses habitants ; en n'oubliant pas, au passage, que la privation de jouissance engendre la plupart du temps un tempérament agressif et, donc, de la méchanceté. Dans ce sens, la privation de jouissance pourrait donc aussi devenir cause de péché mortel ; on ne sait plus quoi penser ! Sans compter que, si on lit la suite de l'histoire, Tamar, la femme non honorée, utilise un subterfuge pour avoir deux jumeaux de son beau-père et, là, Dieu ne la punit pas. Autrement dit, il est infiniment plus grave de ne pas honorer la veuve de son frère que d'avoir des enfants avec sa belle-fille ! Curieuse morale qui,

heureusement, n'a plus cours de nos jours. Cette histoire prend tout son sens si on l'analyse à la lueur de la transmission génétique ; le fin mot de l'histoire consiste à ce que les gènes de Juda se perpétuent, les rendant ainsi immortels, en s'enrichissant de ceux de Thamar. Puisque ça n'a pas été possible avec Er, qui est mort ; puisque Onan a refusé et qu'ensuite, il est mort à son tour ; puisque Juda préfère ne pas risquer de perdre les gènes qu'il a transmis à son dernier fils ; il est bien obligé de s'en remettre à la dernière alternative : les transmettre lui-même. Malheureusement, il est face à un inceste du deuxième type, d'où la nécessité d'une mise en scène complexe. Il y a de nombreux autres tabous sexuels dans la Bible ; on peut les prendre au pied de la lettre et devenir une victime des mots, ou bien les comprendre du point de vue de la transmission génétique, et tout devient fluide et clair. Il y a deux lois : la première consiste à perpétuer l'immortalité de ses gènes ; la seconde à empêcher que des gènes étrangers viennent prendre leur place, d'où l'interdit de l'adultère. Ce sont des lois naturelles, et on n'en citera que deux exemples parmi une multitude :

— Un loup qui a fécondé une femelle reste deux heures ininterrompues en sa compagnie et, ensuite, il peut à nouveau vaquer à ses occupations. Curieusement, c'est exactement le temps nécessaire à ce qu'il ne soit plus possible que la femelle soit fécondée par un autre mâle !

— Lorsqu'un lion prend la place d'un mâle dominant, sa première action consiste à tuer tous les petits de son prédécesseur afin que les femelles du clan redeviennent immédiatement fécondes pour porter ses propres petits.

Comme le dit un scientifique, Thierry Souccar : « *La majorité des chercheurs pensent que la vie a vu spontanément le jour il y a quatre milliards d'années, sous la forme d'ARN, une forme cousine de l'ADN. Ce gène nu n'a eu depuis les origines qu'un comportement : se reproduire à l'infini, coloniser l'espace, devenir immortel. Les gènes sont immortels parce qu'ils sont transmis à l'identique depuis des millions d'années par les espèces qu'ils habitent. Cette survie dépend de celle du corps qu'ils ont contribué à construire. Nous sommes des véhicules au service de l'immortalité des gènes, programmés pour nous reproduire. L'évolution a favorisé les organismes qui ont axé leurs ressources sur un développement rapide, pour arriver le plus tôt possible à maturité sexuelle et accomplir la tâche pour laquelle ils ont été créés : la reproduction et la dissémination de leur ADN. Nous vieillissons parce que l'oxygène nous inflige des dégâts et que nos outils de maintenance se révèlent incapables de préserver les structures et les fonctions normales de nos cellules et de nos tissus. Les outils de maintenance sont à leur maximum d'efficacité jusqu'à l'âge de la maturité sexuelle, parce que les gènes que nous abritons prennent soin de leur véhicule tant qu'il ne s'est pas reproduit. Puis, la protection et les réparations deviennent de plus en plus aléatoires. Tout se passe comme si les gènes se désintéressaient alors de notre destin de véhicule, alors que nous, nous luttons pour survivre.*

*L'évolution aurait pu trouver des moyens de nous protéger contre les dégâts de l'oxygène (les fameux radicaux libres) en nous dotant de mitochondries performantes, d'enzymes antioxydantes, de systèmes de réparation sophistiqués. Elle aurait pu nous équiper systématiquement de deux organes : deux cœurs, deux cerveaux. L'un aurait été réparé pendant que l'autre était actif. Mais nos ressources étant limitées, les gènes préfèrent que nous les utilisions pour nous engraisser, croître, parvenir au plus tôt à maturité sexuelle, afin d'accomplir la tâche pour laquelle nous sommes programmés : nous reproduire et disséminer leur ADN. Car, contrairement à nous, les gènes sont immortels. L'ADN est transmis à l'identique d'une génération à l'autre, et certaines séquences de notre ADN sont la parfaite reproduction de celles qui équipaient les gènes de nos ancêtres il y a plusieurs millions d'années. Si l'on accepte cette vision de l'immortalité des gènes, alors, il faut bien admettre que nous sommes des "taxis" destinés à les aider à accomplir leur long voyage. Des taxis certes sophistiqués, mais des taxis tout de même, de la même manière qu'une poule n'est qu'un moyen pour un œuf de faire un autre œuf. La stratégie de l'ADN consiste à favoriser le développement le plus rapide possible de ses taxis, pour qu'ils se reproduisent avant d'être trop abîmés. Cette stratégie est porteuse d'un vieillissement accéléré. Dans toutes les espèces, les individus qui se nourrissent trop parviennent à maturité sexuelle plus tôt et meurent plus jeunes. À l'inverse, la restriction calorique (sans malnutrition) retarde l'âge de la puberté et augmente l'espérance de vie dans quarante espèces animales, notamment en diminuant le niveau des radicaux libres, et le taux de sucre sanguin ».*

Par ailleurs, il n'est pas écrit dans la Bible que l'acte sexuel est mauvais, il y est seulement écrit que ce qui a causé la chute consiste à croire, entre autre, que l'acte sexuel puisse être mauvais. Il y a pire : tel individu prône que le sexe est bon, alors il fonde un mouvement de libération du sexe et, au nom de cette libération, il faut libérer les enfants. S'il est vrai que les enfants devraient être libérés des tabous sexuels, il est tout aussi vrai que si c'est un adulte prisonnier de ces tabous qui le fait, cela peut parfois se terminer en un grave traumatisme, voire en pédophilie. Il est donc tout aussi mauvais pour l'enfant d'avoir pour parent quelqu'un qui écrit à une chaîne de télévision qu'il est scandaleux de montrer des choses dépravautes aux enfants comme ils le font, — en 1960 c'était le genou d'une speakerine, en 2005 c'est un peu plus mais le moteur est le même —, que des parents qui veulent libérer leur enfant des tabous sexuels dont ils sont eux-mêmes des victimes incurables. Et si quelqu'un pense être suffisamment libéré pour pouvoir le faire, il y a 99% de chances pour qu'il se mente à lui-même afin de servir ses perversions car, pour être vraiment libre des tabous sexuels, il faut être libre du langage dans son intégralité, par exemple en ayant eu des parents qui le sont. Et on ne peut pas être libéré du langage tant qu'on ne perçoit pas clairement à quel point on le confond avec le réel. Pour en citer un exemple : deux amis participent à des jeux télévisés différents mais

partent par le même train pour se rendre dans les studios. Le premier, après un long parcours sans faute, a gagné le lot maximal : dix mille euros. Le second a joué au jeu des boîtes ; à un moment donné il ne reste plus que deux boîtes, l'une avec dix mille euros, l'autre avec cinq cent mille, et on lui en propose deux cent mille s'il arrête le jeu à ce moment là. Il refuse dans l'espoir de gagner les cinq cent mille mais, malheureusement, il ouvre la mauvaise boîte et ne gagne que dix mille euros. Ils sont à nouveau assis l'un à côté de l'autre dans le train qui les ramène chez eux. Si on supprime le langage, ils sont dans le même état : ils sont arrivés avec rien et repartent avec la même somme d'argent, un très beau cadeau. Mais voilà, il y a le langage qui fait que l'un est heureux et fier de lui tandis que l'autre est malheureux et très en colère contre lui-même, revivant de façon obsessionnelle le scénario du jeu. Et l'enfant qui ne sait pas encore parler baigne dans ce monde là jusqu'à ce qu'il l'assimile dans les moindres recoins de sa personnalité : c'est ça le péché originel !

Voici un autre exemple intéressant : l'histoire du capitaine Bravado. C'était un marin du temps où les marchandises étaient uniquement charriées par bateau. Un jour qu'il transportait une cargaison précieuse, la vigie aperçut un navire pirate à l'horizon. Le capitaine Bravado dit alors à son second : « Amène-moi ma chemise rouge ! » Lorsque les pirates tentèrent l'abordage, le capitaine Bravado se battit comme un diable, transcendant le courage de ses hommes et, ainsi, les pirates furent vaincus. Le second demanda alors au capitaine Bravado : « Mais pourquoi vouliez-vous porter votre chemise rouge ? » Ce à quoi son chef répondit : « Grâce à elle, si j'avais été blessé, les hommes n'auraient pas vu le sang couler et auraient poursuivi le combat avec le même courage ! » Ce qui ne manqua pas d'impressionner le second. Deux jours plus tard, la vigie aperçut cette fois dix navires pirates à l'horizon. Lorsqu'il l'apprit, le capitaine Bravado dit à son second : « Apporte-moi donc mon pantalon marron ! »

À quoi tient donc le ressort comique de cette histoire, sinon au fait que les humains ont honte de leurs excréments. Une personne qui n'aurait pas été conditionnée à penser que ses déchets personnels sont une matière vile, trouverait-elle que cette histoire est drôle ?

Le dernier point qu'on peut soulever ici concerne l'apparition chez l'être humain de ce qu'on peut appeler : son âme individuelle, c'est un point très chatouilleux chez les militants anti-avortement. À quel moment le fœtus a-t-il une âme ? D'abord il faudrait savoir ce qu'est une âme ; est-ce la conscience individuelle, ou la Conscience avec un grand « C » ? On peut raisonnablement affirmer qu'on a une conscience individuelle lorsqu'on peut s'attribuer un passé, flou à ses origines, dans lequel on se souvient avoir été conscient de la même façon qu'on l'est dans le présent ; on règle le problème des amnésiques en leur attribuant une conscience individuelle par analogie avec les humains de même âge ayant toute leur mémoire, mais le flou des origines est plus embêtant. Nos plus anciens souvenirs remontent la plupart du temps à un âge où l'on savait déjà parler car,

notre système d'intégration du monde ayant radicalement changé à ce moment là, on n'a plus accès aux souvenirs plus anciens. C'est la raison pour laquelle s'y situe la barrière derrière laquelle est dissimulée la source des principales névroses. On pourrait appeler cette barrière : « mur du langage » ; d'un côté il y a l'être parlant, et de l'autre : l'être nu, celui de la Genèse : « *Les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent, ils connurent qu'ils étaient nus* » (Ge. III-7). On alloue donc un sujet du langage aux bébés ne sachant pas encore parler par anthropocentrisme, tandis qu'on le refuse aux chimpanzés du même âge pour la même raison, quand leurs performances sont pourtant supérieures à celles de leurs homologues humains. Si de nombreuses personnes attribuent bien une conscience, une sorte d'âme, aux animaux, tout le monde s'accorde sur le fait que les humains ont un petit quelque chose en plus. Mais de quoi s'agit-il, pour que certains Catholiques extrémistes soient capables de violenter un médecin qui pratique l'avortement alors que, dans le même temps, ils ont un profond respect pour le boucher ? Ce n'est pas que nous ayons quelque chose contre les bouchers ; tout le monde ne peut pas être végétarien ! En outre, une personne qui refuse de tuer tout animal ne devrait pas non plus porter ni chaussures, ni ceinture, ni sac, ni portefeuille, ni aucun objet en cuir ; elle ne devrait pas non plus combattre les moustiques, ni les guêpes, par exemple si une colonie s'installe dans sa maison. Elle ne devrait pas non plus faire le ménage dans les endroits où il y a des toiles d'araignée, ni cueillir les plantes qui servent d'abri ou de nourriture à d'autres animaux. Bref, c'est impossible : « *Votre existence en tant que personne dépend de la violence faite à autrui. Votre corps même est un champ de bataille, jonché de morts et de mourants. L'existence implique la violence. Quand un boucher atteint la compréhension ultime il poursuit sa vocation d'abattre les animaux, parce qu'il sait qu'il s'agit d'une des fonctions du corps et qu'il n'est pas plus le corps que l'intellect* » (JS 99 ; NM 04/02/80). Il est question de ça aussi dans les Écritures : « *Lève-toi, Pierre, tue et mange* » (Ac. X-13). Castaneda rapporte une aventure qui illustre le même sujet : « *Il m'ordonna d'un ton sec de traquer un lapin, de l'attraper, de le tuer, de le dépouiller et de le rôtir avant le crépuscule. Je ne peux pas le tuer avouai-je. Il hurla que le lapin devait mourir. Il précisa que les pérégrinations de l'animal dans ce magnifique désert avaient pris fin. Pourquoi hésiter alors que l'esprit qui guide les lapins avait dirigé celui-ci dans mon piège au début du crépuscule ? Il déclara que les pouvoirs qui guident les hommes et les animaux avaient dirigé ce lapin vers moi, exactement comme ils me guideraient vers ma mort. La mort du lapin constituait un cadeau qui m'était fait, exactement comme ma mort serait un cadeau pour quelque chose ou quelqu'un d'autre* » (CI 9). Les Hindous disent que Shiva se dévore lui-même dans sa danse cosmique : « *Dans la nuit de Brahmâ, la Nature est inerte et ne peut danser avant que Shiva le veuille. Il sort de Son extase et, en dansant, envoie par toute la matière inerte des ondes palpitantes de son qui l'éveillent. Et voici que la matière, elle aussi, se met à danser, apparaissant autour de Lui, comme une gloire. En dansant, Il soutient*

ses multiples phénomènes. Quand les temps sont à leur apogée, dansant toujours, Il détruit toutes les formes et tous les noms par le feu, et donne à nouveau le repos » (Coo). « Quand le mental est agité, il fait danser Shiva, comme les eaux agitées du lac font danser la Lune » (JS 25). Ce processus est similaire à l'image du serpent Ouroboros des Ophites : « C'était la base même de la Gnose, que l'esprit et la matière ne fissent qu'une seule chose, selon que l'exprime l'Ouroboros, "le serpent qui a dévoré sa queue", — serpens qui caudam devoravit —, et qui circonscrit la devise : Εν τὸ πᾶν, "un le tout". Ce fameux Ouroboros n'a pas de commencement ni de fin, et l'accompagne l'aphotegme fréquemment avancé par les traités latins du Moyen-âge : "La nature se réjouit par la nature" » (Lmu IX). Et, c'est bien de ça qu'il s'agit ici car la Conscience Impersonnelle, manifestée dans le corps de l'animal, voit ce corps dévoré par le corps d'un homme qui est lui-même habité par cette Conscience : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais ce qui sort de la bouche, c'est ce qui souille l'homme » (Mt. XV-11). « Colère, arrogance, inflexibilité, hostilité, tromperie, envie, orgueil, suffisance, mauvaise compagnie ; telles sont les nourritures impures — pas la viande » (SN 245). « Je suis né parmi des gens qui mangeaient de la viande et mes enfants mangent de la viande. J'en mange très peu et n'en fais pas toute une histoire » (JS 54). « [Question :] Il y a des gens qui disent que certaines nourritures et boissons bloquent le corps subtil, ils suggèrent donc une alimentation végétarienne. [Réponse :] Ce ne sont que des concepts. Dans votre tradition chrétienne, n'offre-t-on pas du vin au Christ ? Il est Dieu quand même, n'est-ce pas ? Quand vous acceptez l'idée que la bonne nourriture produit des bonnes pensées, vous êtes enchaîné » (R 26/12/97). Il est essentiel de se nourrir ; c'est un besoin physique, même si, effectivement, se nourrir c'est tuer : « Celui qui dévore et celui qui est dévoré sont tous deux irréels. Le créateur et cela qu'il crée sont "un". En lui disparaissent toutes idées d'homme et de bête, de femme ou d'eunuque. Ni destruction, ni indestructibilité, ni plaisir ne peuvent lui être attribués » (Av. VI). Les végétariens aussi tuent, à la fois les plantes et les animaux qui vivaient de, et dans ces plantes avant qu'elles soient cueillies. Dans la nature cette tuerie se limite, à peu de choses près, à ce qui est nécessaire pour maintenir l'équilibre écologique si délicat soit-il car sinon, l'organisme qui le détruirait supprimerait du même coup les chances de survie de son espèce. Et quand cet équilibre est malgré tout détruit, comme il a dû l'être pour les dinosaures, cela débouche la plupart du temps sur une évolution positive des formes de vie : « Les extinctions massives qui ponctuent l'histoire de la Terre seraient un moteur de l'évolution des espèces » (SV : D). En conclusion, les scrupules qui pourraient habiter le chercheur de vérité, en ce qui concerne son action meurtrière dans le monde animal et végétal, sont le fait de son ego et de sa peur de la mort, et ils ne sont destinés qu'à lui renvoyer une image un peu meilleure de lui-même face à son sentiment de culpabilité : « Quelqu'un demanda au Maître : "Un homme monte sur un bateau. La quille du bateau détruit les coquillages par percussion. Cet

*homme est-il criminel ou plutôt est-ce le bateau ?" — "L'homme et le bateau sont tous les deux sans pensée. Le crime réside justement en vous. Par exemple, un ouragan casse un arbre et un homme est tué. Les deux cas sont identiques. Il n'y a ni actif ni passif. Dans le monde, il n'y a aucun endroit où les êtres vivants ne subissent pas de souffrances" » (Houei-hai). « Tant que nous entretenons les notions dualistes qu'il y a quelque chose à tuer, un tueur, et un tué, alors le meurtre sera considéré comme quelque chose qui rompt le précepte. Mais si nous avons une vision très profonde de la nature du Vrai Soi, dans lequel il n'y a pas de notions dualistes, nous verrons ce précepte d'un point de vue très différent ; nous aurons une vision différente » (ZR). « Les corps limités ont une fin, mais ce qui possède et emploie le corps est infini, illimitable, éternel, indestructible. Celui qui regarde ceci comme ce qui tue, et celui qui pense que ceci est tué, ni l'un ni l'autre ne perçoivent la vérité. Ceci ne tue pas, ni n'est tué. Ceci ne naît ni ne meurt, et ce n'est pas une chose qui un jour commença d'exister, et qui, s'en allant, ne reviendra jamais plus à l'existence ; ce n'est pas tué lorsqu'est tué le corps. Celui qui le connaît comme l'existence spirituelle, éternelle, immortelle, impérissable, comment cet homme peut-il tuer, ou faire tuer ? Cet habitant dans le corps de chacun est éternel et indestructible ; c'est pourquoi tu ne dois pleurer aucune créature » (BG II). Ceci, bien sûr, ne veut pas non plus dire qu'on peut impunément devenir un assassin sous prétexte que personne n'est tué. Si l'on ne voit que la Conscience Impersonnelle dans tous les êtres, on n'assassine pas plus les autres qu'on se suicide soi-même puisqu'il n'y a pas de différence entre soi et les autres ; et l'on ne se suicide pas car on sait bien que cela ne mettra fin à rien du tout et qu'on ne disparaîtra pas après cet acte.*

Le principe qui fait la différence, spécifique aux humains, est appelé le plus souvent : « l'âme individuelle » ; c'est un sujet qui est exclusivement réservé aux êtres parlants, et qui est associé à ce qu'ils pensent les constituer en tant que conscience. Cette âme individuelle est alors le principe conscient identifié au sujet du langage ; ça n'est pas quelque chose de naturel : « Dieu n'a pas d'âme. Ça, c'est bien évident, aucun théologien n'a encore songé à lui en attribuer une. Pourtant, le changement radical de la perspective du rapport à Dieu a commencé avec un drame, une passion, où quelqu'un s'est fait l'âme de Dieu. La place de l'âme est à situer au niveau a de résidu, d'objet chu » (L 06/03/63).

On peut, par ailleurs, utiliser l'hypnose ou toute autre technique de régression pour forcer les souvenirs, profondément enfouis dans le cerveau d'un être parlant, à émerger à la surface, afin de remonter vers l'origine du principe conscient. A-t-il une origine ? Un fameux jour tel que, la veille l'individu ne possédait pas de conscience, le lendemain il en avait une ! On s'aperçoit, en l'examinant de plus près, que ce type de recherche est la porte ouverte à toutes sortes de phénomènes curieux, comme remonter jusque dans les parties génitales de son père, comme ça nous est arrivé, voire dans une vie antérieure ou dans un animal, jusqu'à une herbe ou une pierre (SG). Cela signifie-t-il pour autant

l'existence de la transmigration ? Certains veulent y croire et d'autres non ; c'est peut-être seulement une question d'interprétation. S'il paraît peu probable qu'un brin d'herbe ait la même conscience individuelle qu'un être humain, il existe peut-être un principe de Conscience avec un grand « C » qui puisse se transmettre du brin d'herbe jusqu'à l'humain. Si c'est le cas, faut-il pour autant arrêter de manger de la salade ? Plus sérieusement, si on veut savoir à partir de quel moment on a affaire à un véritable être humain, à savoir l'apparition de son âme individuelle, on est face à plusieurs possibilités :

1 — Soit on refuse tout principe de régression, hypnotique ou autre, dans son ensemble ; et alors on ne peut rien en savoir d'autre que le fait que cette âme existe lorsque le langage est acquis. Le reste n'est qu'extrapolation.

2 — Soit on l'accepte dans la mesure du raisonnable et on refuse les bizarreries ; mais où s'arrête le raisonnable : dans le ventre maternel, dans les gamètes mâle ou femelle ? À partir de combien de cellules l'embryon a-t-il une âme individuelle, une, deux, dix, mille ? Si une seule suffit, quels sont les principes présents dans les deux gamètes qui, une fois unis, permettront l'existence de cette âme individuelle ? Si cette âme est indivisible, et il paraît absurde de la diviser, elle est peut être contenue entièrement dans l'un des gamètes. Et dans ce cas, s'agira-t-il du père ou de la mère ? Et quel principe va bien pouvoir engendrer cette âme dans le parent porteur de ce gamète ?

3 — Soit on adhère totalement au principe de la régression, et il pourrait alors exister une sorte de conscience dans les brins d'herbe, dans les pierres : « *"Je Suis" est en même temps le "Je Suis" de toi, de ton frère, et aussi l'Intelligence qui est dans la pierre, dans la plante et dans l'animal* » (VI IV-4). Ça n'est pas impossible si on accepte que le créateur ait engendré le monde à partir de sa propre substance ; toute forme matérielle est alors vivante et faite de substance divine : « *Cette substance EST l'esprit* » (HW). C'est un monde dont les lois se situent entre l'animisme et le panthéisme : « *Le monde entier est l'expression du Soi ; la plus petite des petites créatures, comme une fourmi ou un atome, est aussi le Soi* » (NU 7). « *L'Esprit unique et l'Essence du Bouddha sont omniprésents jusque dans les herbes, dans les arbres, dans les tuiles et dans les pierres* » (SeT). « *Tel est le principe : Il est tout et tout est en lui* » (JH 258a). Chacun est libre d'y croire ou non. Une autre interprétation possible est la transmigration : l'âme individuelle préexiste à la matière et elle s'y incarne dans des formes de plus en plus évoluées jusqu'à atteindre au divin. La question est alors de savoir à quel stade de développement elle s'incarne : dans le bébé parlant, dans la première cellule, dans le gamète ?

Tout ça est une affaire de foi ; on peut affirmer que le bébé parlant a une âme individuelle, et avant on croit ce que l'on veut ; on peut citer à titre d'exemple

l'opinion argumentée de Jean Sendy : « *Lorsqu'une femme était condamnée à mort, pendant les siècles où l'Église avait son mot à dire, le représentant du Vatican faisait au moins surseoir à l'exécution jusqu'à l'accouchement, si la femme était enceinte de plus de cinq semaines. Il ne fallait pas qu'une âme innocente paie pour le crime de sa mère. Avant les fatidiques cinq semaines, on exécutait la mère sans égard pour l'embryon - sans doute pas encore pourvu d'âme. Obscurantisme que tout cela ? C'était l'avis du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais l'embryologie moderne ne dit pas autre chose : après les stades "morula", "blastula" et "gastrula", l'embryon se trouve déjà ébauché au début de la quatrième semaine, avec son système nerveux et son système uro-génital. Mais c'est seulement cinq semaines après la fécondation qu'apparaît la différenciation entre la corde dorsale et le futur cerveau. Cette différenciation constitue-t-elle l'"âme" ? Je n'en sais rien, mais tout a l'air de se passer "comme si". Comment le Vatican pouvait-il savoir le stade que représente la cinquième semaine de gestation, à une époque où la science profane ignorait tout du processus de gestation ? C'est aussi mystérieux que le maniement des centièmes de seconde par les Hébreux du désert. Mais la médecine chinoise n'avait pas plus que le Vatican oublié ce reste d'enseignement théosite (extraterrestre). Elle s'en sert encore pour des usages que la loi Ignace de 1920<sup>1</sup> m'interdit de préciser » (SCM 6).*

On peut aussi parler d'humain potentiel : l'avortement détruit une future âme individuelle. Il faut alors envisager tous les cas de figure que nous avons évoqués ici :

— Si l'âme individuelle apparaît avec le langage, elle n'existe pas avant et on ne détruit pas ce qui n'existe pas. Ou alors, une femme qui refuserait de s'accoupler avec un homme au moment où elle est féconde serait une meurtrière.

— Si l'âme individuelle est une propriété de la matière qui contiendrait la vie et la conscience à tous les stades depuis la pierre jusqu'à l'homme, ou bien si elle transmigre de forme en forme, alors l'âme individuelle est indestructible et si elle ne peut passer par un canal elle passera par un autre : « *Il paraît scandaleux que la conscience "apparaisse" à quelque moment, qu'elle vienne "habiter" l'embryon, bref qu'il y ait un moment où le vivant en formation soit sans conscience et un moment où une conscience sans passé s'y emprisonne* » (Sar II-II).

Comme on l'a dit, le reste dépend de la foi et des choix personnels, donc du langage. Le problème en l'affaire consiste dans le fait que quelqu'un qui a une conviction, donc qui donne plus d'importance à certains mots qu'à d'autres, est tellement sûr de défendre la vérité absolue qu'il peut même tuer pour imposer ses propres mots contre ceux des autres ; on a pu le constater dans le passé avec

---

<sup>1</sup> En 1920 a été votée une loi anti-avortement qui n'a été remplacée qu'en 1974 par la loi Veil.

les meurtres de médecins avorteurs aux États-Unis, accomplis par des individus prétendant qu'ils ne font qu'appliquer la loi de certains états n'ayant pas aboli la peine de mort. Pourquoi croire certains mots plutôt que d'autres quand on ne connaît pas la réponse ? Les mots prennent tellement possession de l'individu qu'il ne s'aperçoit même pas qu'il est devenu leur esclave ; à tel point qu'un être humain ne peut appréhender les choses que s'ils possèdent des mots à leur associer : « *Lorsque nous n'avons pas de mots pour une chose, nous ne pouvons la comprendre ; elle n'entre pas dans notre vision du réel* » (Ko 3). Quant au reste, Jésus a dit : « *Moi je ne juge personne* » (Jn. VIII-15). Qui se croit meilleur que lui pour juger les péchés des autres ? Comme le dit un maître Zen : « *Vous ne devez pas penser qu'il y a vraiment un corps qui commet des péchés et qu'il y a réellement un esprit qui commet des péchés* » (SeM).

L'enfant qui naît va apprendre les mots de ses parents et on est sûr que, lorsqu'il pourra les répéter, il possèdera une âme individuelle. Avant ça, c'est uniquement du domaine des croyances personnelles, même pour ceux qui refusent de l'admettre tellement ils sont persuadés de la vérité de leurs croyances. Il fût un temps où l'on enseignait aux gens que la Terre était plate, ce qui ne choquait pas du tout leur bon sens car notre environnement immédiat semble effectivement plat. Si une machine à voyager dans le temps vous renvoyait à cette époque, non seulement il vous aurait été impossible de convaincre un individu moyen que la Terre n'est pas plate, mais en plus vous auriez risqué votre vie pour avoir blasphémé.

\*\*\*\*\*

L'enfance devrait être, sauf maltraitance particulière, un temps béni fait plus ou moins de hauts et de bas, mais surtout d'une insouciance bienfaisante qui peut la faire regretter tout le reste de l'existence. Seulement voilà, il y a deux causes de problèmes qui viennent gâcher ce paysage, qui devrait sans cela être idyllique. Tout d'abord, comme on le dit si bien, les enfants sont cruels ; la cause en est que leur connaissance du bien et du mal est très confuse. Ça ne les dérange pas de se moquer d'une particularité physique d'un de leur semblable, au point d'en faire un souffre-douleur, qui en sera marqué toute sa vie durant. Ils peuvent aussi prendre les objets qu'ils convoitent sans se préoccuper de l'avis de leur propriétaire, en s'accommodant parfaitement du : « ça n'est pas bien » qui se manifeste très faiblement dans leur esprit. Ils sont tout aussi capables d'arracher les ailes des mouches ou des papillons en s'amusant de voir la pauvre bête ne

plus pouvoir s'envoler. En second lieu, la plupart du temps, leurs parents ne sont pas des modèles d'équilibre psychique ; ils se conduisent de façon névrotique, ce qui peut perturber grandement l'enfant, pour qui ils sont comme des dieux. Il n'a qu'eux pour modèle et va finir par fonctionner en intégrant leurs névroses, comme si c'était ça la normalité ; on sait bien qu'un enfant battu a de fortes chances de violenter plus tard sa propre progéniture.

Bref, l'enfant est une éponge qui doit se remplir du sens qu'il donnera plus tard au monde ; autrement dit, il apprend les arcanes du langage humain, car c'est ici de culture qu'il s'agit. Il n'a en outre pas conscience d'être une âme individuelle, il ne distingue pas entre le corps et l'esprit. C'est un temps de pleine identification à l'aspect physique des phénomènes et, par là même, à son propre corps. L'enfant intègre son corps physique, à tel point qu'un corps lui paraissant différent peut lui être intolérable ; il se montrera capable de rejeter, parfois avec violence, un autre enfant qui ne répond pas à ses critères de normalité, comme un obèse, un nain, un sourd ou tout autre enfant ayant une différence : « *Nous apprécions des formes semblables aux nôtres, déprécions les formes différentes des nôtres* » (LT II-18). Tout se passe comme si l'âme individuelle, après avoir été engendrée quand l'enfant a assimilé un certain nombre de concepts fondamentaux liés au langage, mûrissait de façon souterraine dans l'esprit de l'enfant. Lacan parle à ce sujet de quatre signifiants fondamentaux : « *Une fois donnée la batterie du signifiant — au-delà d'un certain minimum qui reste à déterminer, mais à la limite, quatre doivent pouvoir suffire à toutes les significations comme nous l'apprend Jakobson -, rien ne manque. Un minimum de termes est nécessaire au fonctionnement du système symbolique. Il s'agit de savoir si c'est trois, si c'est quatre. Ce n'est certainement pas trois. L'Œdipe nous en donne assurément trois, mais en implique certainement un quatrième pour autant qu'il faut que l'enfant franchisse l'Œdipe. Il faut donc que quelqu'un intervienne dans l'affaire, et c'est le père* » (L 19/04/61 ; L 27/03/57). Il faut ici introduire le phallus, si l'on peut s'exprimer ainsi : « *Le phallus est un signifiant ; sa fonction consiste à pointer les structures auxquelles seront soumis les rapports entre les sexes* » (LSp). Il est fort possible que le phallus soit le premier des signifiants fondamentaux, il se pourrait même que la transformation de l'organe associé en signifiant soit le premier pas du passage de l'anthropoïde en être parlant : « *Le seul réel qui vérifie quoi que ce soit, c'est le phallus, en tant qu'il est le support de la fonction du signifiant, dont je souligne dans cet article qu'elle crée tout signifié* » (L 09/03/76).

Dans le premier chapitre du livre de la Genèse, il n'est pas question que l'homme parle car seuls les Elohim parlent. Le mot hébreu : אֱלֹהִים (*Elohim*), traduit par *Dieu*, est un pluriel ; certains y ont vu Dieu et ses anges, d'autres la trinité, d'autres des extraterrestres. À cet endroit de l'Écriture, l'être humain est créé : « mâle et femelle », à l'image et à la ressemblance de Dieu (Ge. 1-27) ; au passage, ça signifie forcément que Dieu est lui-même mâle et femelle, ce qui est tout à

fait normal car on ne lui connaît pas de partenaire sexuel ; est-il pour autant semblable à un escargot ? Lui seul le sait ! Plaisanterie mise à part, cela signifie qu'à ce moment là, l'homme n'est pas identifié à un principe masculin ou féminin ; d'une certaine façon il est : spirituel, il ne s'est pas encore approprié son corps physique, il n'a pas passé le stade du miroir : « *Ainsi donc, lors de la création de l'homme, fut d'abord créé l'homme "selon l'image", chez qui on ne trouve pas de matière ; car ce n'est pas de matière qu'est fait l'homme "selon l'image" : Et Dieu dit : "Faisons un homme selon notre image et notre ressemblance et qu'il commande..." Et Dieu créa l'homme, non pas "en prenant une motte de terre comme la seconde fois", mais "il le créa à l'image de Dieu" »* (OrH XVI-32). C'est seulement dans le second chapitre que l'homme nomme les choses, juste après que Dieu ait projeté de donner une compagne à Adam. C'est peu après que les Elohim s'apercevront que l'homme est devenu comme l'un d'eux : un être parlant (Ge. III-22). La femme est ensuite créée physiquement et, pour ce faire, l'homme est plongé dans le sommeil : תרדמה (*taredema*) en hébreu, ἔκστασις (*extasin*) en grec, *soporem* en latin. Le mot hébreu signifie plutôt *léthargie* ou *somnambulisme*, le grec *extase* ou *égarement* ; et si le latin veut bien dire *sommeil*, il a aussi le sens figuré de *torpeur morale*. Par ailleurs connaissant, au vu de toutes les études sur le sujet, la précision chirurgicale du symbolisme biblique, on peut s'étonner qu'il ne soit précisé nulle part dans le texte que l'homme ait été réveillé après l'opération. Il dormirait donc toujours aujourd'hui du sommeil de la raison (FG) : « *J'eus d'abord la nécessité de te faire tomber Toi, Humanité, dans un profond sommeil ; et ensuite de te laisser rêver que tu t'étais réveillé — mais en réalité tu étais encore endormi, comme tu l'es encore* » (VI IX-17). « *Durant nos vies actives, nous n'avons jamais l'occasion de dépasser le niveau de la simple préoccupation, parce que depuis des temps immémoriaux les affaires quotidiennes nous ont assoupis comme une berceuse* » (CFs 2). « *Les archontes se concertèrent et dirent : "Allons, faisons tomber sur Adam un profond sommeil". Et il s'endormit. Or, ce sommeil qu'ils firent tomber sur lui pour le faire dormir, c'est l'ignorance* » (HA 9). « *Que sont toutes les drogues comparées à celle qui vous donne cette expérience des plus singulières d'être né et de vivre dans la misère et dans la peur, à la recherche d'un bonheur qui ne vient pas, ou qui ne dure pas. Vous devriez vous enquérir de la nature de cette drogue et lui trouver un antidote. Vous étiez drogué avant même de naître. Quelle sorte de drogue était-ce ? Vous pouvez guérir de toutes les maladies, mais à quoi servent des guérisons superficielles si vous êtes toujours sous l'influence de la drogue primordiale ? Être une personne, c'est dormir* » (JS 86, 88). En bref les anges n'ont pas de sexe (ACC IX), et, donc, avoir une âme individuelle d'homme ou de femme est une affirmation due au langage : « *Le Christ, en tant que seconde personne de la Trinité, n'a ni sexe masculin ni sexe féminin* » (APM 10). « *Elle lui passe la pomme fatale, la chère Ève. C'est à partir de là qu'il la voit comme femme. Avant il ne s'était pas aperçu qu'elle était quelque chose d'extrait du côté de son gril costal. Il avait trouvé ça gentil, bien*

*agréable, on était au paradis. C'est probablement à ce moment là — à lire le texte ça ne fait aucun doute — que non seulement il découvre qu'elle est la femme, mais qu'il commence à penser, le cher petit* » (L 05/03/69). Mais, en réalité : « *La Femme, on ne sait pas ce que c'est* » (L 12/03/69). Ni les humains qui se prennent pour des hommes, ni ceux qui se prennent pour des femmes ne savent ce que c'est.

Pour illustrer le fait que ces notions ne sont que des signifiants, des mots, Lacan aimait bien utiliser l'image des pancartes qui distinguent les toilettes des hommes de celles des femmes dans les lieux publics (Lii). Il y a donc un rapport évident entre les fondements du langage et la notion d'identité sexuelle. C'est pour cette raison que l'homme a été chassé du jardin d'Eden et vit dans cette torpeur morale, prisonnier des mêmes mots qui l'ont rendu humain. C'est aussi pour cette raison que certaines personnes croient à tort que le péché originel est l'acte sexuel, bien qu'il ne concerne que le langage. Cette croyance est le résultat d'une longue série de malentendus depuis Saint-Augustin jusqu'au Moyen-âge, bien que le problème ait déjà été soulevé par Philon d'Alexandrie : « *Ce désir engendra aussi le plaisir physique, principe des iniquités et des prévarications, par lequel les hommes échangent une vie immortelle et bienheureuse, pour une vie mortelle et misérable. D'autre part, il est dit que le serpent émettait un langage humain, parce que le plaisir use de mille et mille défenseurs et champions qui prennent soin de lui et le protègent, et qui osent enseigner que son empire s'étend à tous, petits et grands, sans exception aucune* » (PM 151, 160). On peut même penser qu'Ève et le serpent ont eu un rapport sexuel : « *Le serpent courtisait Ève. Il se disait : "Puisque son âme provient du Nord, je la séduirai facilement". Et en quoi consiste cette séduction ? Ceci afin qu'elle couchât avec lui* » (Bahir 199). « *Quand le serpent eut un rapport sexuel avec Ève il jeta en elle de la boue et Caïn sortit de cette boue* » (ZCc 63c). Mais ce n'est véritablement pas là la faute car elle reste liée à l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

Toujours au Moyen-âge, cette problématique est reprise dans le Zohar du Pentateuque : « *L'esprit du Mal se réveilla en ce moment et se joignit à Adam et Ève afin que l'union de ceux-ci ne fut pas seulement l'effet d'une amitié et d'une tendresse pures, mais que le plaisir charnel s'y joignit, plaisir dont l'esprit du Mal profite* » (Zo I-49b). Le rapport est si étroit entre le langage et la sexualité humaine que Lacan a jeté des sentences assassines du genre : « *Il n'y a pas de rapport sexuel* », « *la femme n'est pas toute* », etc... qui lui ont parfois valu quelques soucis avec les féministes ; plus précisément, il y a une corrélation entre la notion d'opposés, le langage et le sexe : « *Pousser au oui ou non, c'est pousser au couple. Ce, parce qu'il y a un rapport entre langage et sexe* » (L 16/03/76). C'est la raison pour laquelle la plupart des obsessions et des perversions humaines se placent dans le domaine de la sexualité ; plus anecdotiquement, ceci explique aussi pourquoi un être humain est si fier d'avoir eu des relations sexuelles dans des positions particulières, dans des endroits insolites, ou avec

des partenaires exotiques ou multiples, ainsi que l'importance inutile que l'on donne à la taille de l'objet. Il existe sur ce sujet de nombreuses blagues ; par exemple : Deux hommes, un blanc et un noir, sont sur un pont et urinent dans la rivière. Le blanc dit à l'autre : « L'eau est bonne aujourd'hui » ; ce à quoi le noir répond : « Oui, en surface, mais au fond elle est plus froide ».

C'est ainsi, conséquence de l'absence de langage, qu'il n'y a pas de viol chez les animaux ; aucune femelle animale ne subit un traumatisme indélébile après avoir vécu un acte sexuel non consenti. C'est le langage qui instaure la possibilité du viol ; plus généralement, c'est le langage qui soumet les humains au règne du bien et du mal, et c'est au nom du langage que certains d'entre eux choisissent le mal et empoisonnent la vie de tous les autres. Mais ils le paient au prix fort car ils ne le feraient pas s'ils ne savaient pas que c'est le mal ; il est impossible de sortir indemne de cette fausse croyance qu'on fait le mal. Soit le coupable est trop déséquilibré pour se rendre compte de ce qu'il a fait et il y a alors fort à parier que ses actes n'aient fait qu'aggraver ce déséquilibre qui le fait vivre dans un monde pire que l'enfer, soit il a pris conscience des souffrances de ses victimes et il passera ensuite tout le reste de sa triste existence sous antidépresseurs : « *Les malheurs sont toujours et partout créés par les individus qui sont malheureux et mentalement malades. Autrement dit celui qui est insatisfait crée une situation nuisible autour de lui. L'origine de la haine envers les autres se trouve chez celui qui a la haine* » (MW IX).

Pour conclure, dans cette période pas si idyllique que ça, qui pourrait l'être avec des parents libres du langage, l'enfant construit sa structure morale. Le langage prend progressivement possession de lui. Vers la fin, ce qu'on appelle préadolescence, il commence à apprendre qu'il est un esprit pensant à l'intérieur d'un corps et que c'est l'ensemble des deux qui est lui-même. En même temps, le sexe opposé, qui fut parfois son ennemi, toujours à cause de la différence, devient petit à petit l'unique objet de ses désirs et de ses fantasmes, bien qu'il le fût déjà auparavant en la personne d'un de ses parents, et qu'il n'est pas impossible qu'il ait projeté son Œdipe en des amours enfantines très innocentes, quoique bien souvent émotionnellement douloureuses.

\*\*\*\*\*

L'adolescence, c'est le pouvoir du verbe ; non pas au sens du prologue de Jean, où il est le créateur du monde, quoiqu'il puisse être créateur de son monde psychique, mais dans le sens où il exerce un pouvoir hypnotique sur l'esprit du

jeune. C'est l'âge où l'on se forge des croyances en leur attribuant la toute puissance. Quand un adolescent a un désir particulier, pour lui il n'y a pas l'ombre d'un doute qu'il est universellement partagé par tous les autres et il n'hésite pas à parler en leur nom sans même les avoir consultés. On a pu voir dans une émission télévisée une jeune lycéenne qui affirmait sans hésitation : « *Les lycéens sont tous contre telle loi* », ce à quoi l'animateur a dû lui dire : « *Mais, vous n'étiez que deux cent à la manifestation, c'est une infime minorité !* » Il en va de même de ses goûts : un jeune qui aime une autre musique que lui est forcément un imbécile. Idem de ses croyances ou convictions personnelles : religieuses, politiques ou autres ; il peut même devenir très violent face à un détracteur de son âge, ou sinon lancer sans appel des phrases du genre : « Les vieux ne comprennent rien ». Par ailleurs, un adolescent a un besoin irréprensible de communiquer verbalement ; il est persuadé qu'il a passé une bonne soirée dès lors qu'il a réussi à discuter le plus longtemps possible avec un maximum de gens. À l'école, les cours les moins ennuyeux sont ceux où l'on bavarde le plus ; il peut cependant y avoir quelquefois, trop rarement, un échange *magique* avec l'enseignant qui réussit à faire passer bien davantage qu'un « savoir » à l'élève, et ça vaut tous les bavardages du monde ; c'est encore la magie du langage.

Lorsqu'il a quelque chose à dire, le jeune se trouve dans un état d'urgence absolue : il faut le dire le plus vite possible quel que soit le moment et l'endroit. Et une des raisons qui pousse le jeune à penser que les adultes sont des gens coincés qui ne comprennent rien à rien est justement ce ralentissement de communication qui s'opère en vieillissant. Il pense que ses parents ne s'entendent plus parce qu'ils ne communiquent plus, ce en quoi il n'a pas tout à fait tort. Mais l'absence de communication n'est que le symptôme, pas la cause. Le fait est que chacun de ses parents a dû confronter sa revendication de toute-puissance à celle de l'autre. Le moindre désaccord a fini par engendrer des conversations sans fin où chacun reprochait à l'autre son égoïsme, possédant tous deux la même définition de cette notion : « Tu es égoïste parce que tu ne fais pas ce que je veux ». À la fin, ils se sont fatigués de ces conversations autant agressives qu'inutiles, et ont fini par perdre l'envie de communiquer.

Mais le fond du problème vient en réalité du fait que l'humanité, dans son ensemble, n'a pas atteint la pleine maturité dans laquelle elle serait libérée de la dictature du langage. Les adultes se trouvent à l'heure actuelle dans un état intermédiaire, où le langage a conservé son emprise en ayant perdu sa séduction, à l'image de la dépendance à l'héroïne où la drogue n'est plus prise pour apporter l'ivresse et la joie mais pour éviter la douleur du manque. Le langage prend chez l'adolescent une stature de tout premier ordre au point qu'il le croit être à son service quand c'est l'inverse qui est vrai. On peut aussi parler de pouvoir du verbe dans le sens où le jeune essaie de modeler le monde avec des mots : dire à quelqu'un ce qu'il a de dérangeant doit suffire à le faire changer, dire à quelqu'un

qu'on l'apprécie ne peut conduire qu'à être soi-même estimé par lui ; inversement, dire à quelqu'un : « Je ne te parle plus », est la pire des punitions qu'on puisse lui infliger. Lorsque la communication par la voie du langage est coupée, elle passe ensuite par la violence ; c'est ce qui arrive, par exemple, entre de jeunes extrémistes politiques de bords opposés. Nisargadatta Maharaj disait : « *Le discours est dans votre monde. Dans le mien il y a l'éternel silence. Mon silence chante, mon vide est plein, je ne manque de rien* » (JS 23).

Tout ceci ne serait pas si grave si les adultes étaient libérés du langage et se montraient ainsi capables de donner un modèle pertinent de maturité que les jeunes finiraient par adopter ; on dirait alors : « Il faut bien que jeunesse se passe ». Mais voilà, il y a le péché originel ; l'être humain a été chassé du jardin d'Eden. Le mythe biblique de cette chute : « *Sachons lire le récit de la Genèse comme un mythe* » (APM 16), s'il contient bien les signes importants de cette mésaventure, est un peu difficile à traduire en concepts clairs. C'est peut-être la raison pour laquelle les psychanalystes ont préféré recourir à la mythologie grecque pour y puiser des symboles servant à décrire la formation de la personnalité humaine, comme Œdipe, Narcisse, etc. Œdipe tue son père et épouse sa mère ; son nom est utilisé pour désigner le stade où l'enfant est attiré par son parent de sexe opposé, considérant le parent de même sexe comme un rival à évincer, voire tuer. Narcisse est tombé amoureux de sa propre image reflétée dans l'eau ; en psychologie : « *Le narcissisme primaire désigne un état précoce où l'enfant investit toute sa libido sur lui-même. Le narcissisme secondaire désigne un retournement sur le moi de la libido, retirée de ses investissements objectaux* » (Vp). « *Le narcissisme est l'amour, non de soi, mais de son image. C'est la version auto-érotique de l'amour-propre* » (CS). Cela consiste donc à aimer, d'abord l'image de son corps, à peu près à la même époque où on la constitue au stade du miroir ; puis à aimer ensuite l'image mentale que l'on a de soi. C'est la matrice de la double identification au corps et au mental : « *Tu en es venu à croire que Toi, tu es ton intellect et ton corps, et, en conséquence, tu M'as oublié "Moi" ton "Moi" intime et divin ; Je ne Suis pas ton corps, ni son intellect ; Toi et Moi sommes UN. Mais toi, tu ne pourras te rendre compte de cette grande vérité que lorsque tu te délivreras de la conscience, de ce corps et de cet intellect que tu crois être et dont tu as été esclave si longtemps* » (VI II-6). « *Ce que j'ai contre toi, c'est que tu as abandonné ton premier amour* » (Ap. II-4). « *L'amour de soi-même a été le premier principe* » (Cdf III-5-16). « *L'amour de vous-même, d'entre toutes les affections, vient en premier. Votre amour du monde est la réflexion de l'amour que vous vous portez. Aimez-vous vous-même avec sagesse et vous atteindrez le sommet de la perfection* » (JS 44, 93).

Il y a aussi ce mythe grec, parfaitement adapté à notre situation : Hermès vole les bœufs d'Apollon et les cache dans une grotte obscure ; Hermès symbolise ici

le langage et Apollon la lumière de l'Être, quand les bœufs sont les humains. Ce mythe signifie que le langage a pris possession de l'humanité pour la cacher de la lumière. Mais, à la fin, Hermès séduit Apollon par le son de sa lyre et lui rend ses bœufs. Autrement dit, c'est le même langage qui a emprisonné l'homme qui peut le libérer : « *En définitive, c'est le mental qui crée l'illusion, et c'est le mental qui s'en libère*<sup>1</sup>. *Les mots peuvent aggraver l'illusion mais ils peuvent aussi la dissiper. Le mot lui-même est le pont. Cette certitude "Je suis" est le plus grand adversaire et en même temps le plus puissant allié* » (JS 39, 85 ; NM 04/05/80). C'est aussi un peu ce qui se passe dans une analyse réussie : le patient finit par dire, comme dans un accouchement, les mots qui le torturaient sous la forme du symptôme et s'en trouve désormais libéré. De la même façon, il est possible de se débarrasser de la mainmise du langage sur le psychisme grâce au langage lui-même, mais ce n'est pas facile car le monde entier vit plutôt sous sa dictature. Ce n'est pas pour rien que nos aïeux du Moyen-âge, qui ont tenté l'expérience, l'ont appelée : la Philosophie d'Hermès, le dieu du Verbe ; et ce n'est pas pour rien non plus qu'on en a fait des originaux rêveurs et un peu fou poursuivant des chimères, l'autre nom de cette Philosophie étant : l'alchimie. Toutes les expériences ayant pour but la libération du langage à grande échelle se sont, pour l'instant, soldées par des échecs. Ce sont elles qui ont en général engendré ce qu'on appelle les religions ; si elles ont bien servi à libérer quelques individus, elles ont en échange rendus obtus une majorité de gens qui s'en sont trouvés encore plus emprisonnés qu'avant, certains devenant même fous de haine au point d'asservir ou de massacrer des populations entières. Et tout ça au nom de l'amour de Dieu pour les hommes, il y a de quoi être perplexe ! Mais voilà, pour un être humain, aimer signifie imposer à l'autre son point de vue personnel, qui est forcément le meilleur, pouvant même aller jusqu'à le lui imposer par la force car c'est censé être pour son bien : « *Donnez à votre ami ce dont il a besoin pour accomplir ce que la vie lui demande, à lui. Ne lui imposez pas la façon dont il devrait, selon vous, se comporter dans la vie. Nous sommes environnés par une aide endémique. Elle provient de l'ego. En un sens, de telles interventions sont violence, lutte* » (CM V). Et, si tout le monde perçoit bien l'absurdité de cette façon de faire quand elle concerne les autres, chacun continue d'adopter cette attitude quand ça s'applique à lui-même. Le langage est si puissant qu'on voit la paille dans l'œil de son voisin tout en étant persuadé que la poutre qu'on a dans le sien est une bénédiction pour le reste du monde (Mt. VII-3).

Par ailleurs, l'existence de l'adolescent se partage entre trois principaux pôles : la maison, l'école et les copains. Si c'est à la maison qu'il a acquis le fond du langage qui le meut maintenant, il arrive à un âge où ses parents lui apparaissent plus ou moins comme des empêcheurs de tourner en rond, voire des geôliers. Ils

---

<sup>1</sup> Le mental ne produit pas la libération finale ; tout au plus crée-t-il les conditions qui vont permettre à cette libération de se produire par elle-même.

ne comprennent rien, donnent de l'importance à ce qui n'en a pas, et on ne peut pas parler avec eux ; ils répètent sans cesse qu'ils ont été jeunes avant lui, mais apparemment ça fait tellement longtemps qu'ils ont oublié, ou alors ils faisaient partie du club des ringards de leur époque. Lorsqu'on utilise l'argument, qu'on pense imparable, du fait qu'on commettait des erreurs étant jeune qu'on ne commet plus maintenant, le jeune humain le traduit par : on est devenu des vieux cons ; c'est ce qu'on appelle le fossé des générations. Le problème vient du fait que les adultes n'ont pas de réponse à ça. Il est normal que l'adolescent ait besoin de s'affirmer pour trouver une place dans son milieu naturel, mais les modèles parentaux ou autres ne le séduisent pas car il perçoit inconsciemment qu'il y a un problème ; et il n'a pas les moyens psychiques de comprendre que ce problème vient de la dictature du langage alors même qu'il est dans la phase de séduction de la parole. On a l'impression que chacun y met de la mauvaise volonté ; cependant, si la tension avec les parents ne dépasse pas une certaine limite, les antagonistes finiront par devenir des amis lorsque le jeune prendra de l'âge.

Le problème le plus grave vient de ce qu'on appelle la « délinquance juvénile ». Pourquoi les soldats de tous les pays sont-ils des jeunes gens ? Pourquoi les révolutionnaires, les terroristes, les fanatiques de tous bords, les victimes des sectes, etc... sont-ils des jeunes gens ? C'est parce qu'ils rejettent l'ordre établi pour lui substituer quelque chose qu'ils imaginent être meilleur ; ils sont prêts pour ça à tuer et à assassiner afin d'éliminer les gêneurs ou pour se venger de ceux qu'ils croient représenter la société qu'ils refusent : *« Si vous avez affaire à la société vous devez accepter ses usages, car ce sont les vôtres. Vos besoins et vos demandes les ont créés. Vos désirs sont si complexes et si contradictoires qu'il n'est pas étonnant que la société que vous créez soit, elle aussi, complexe et contradictoire »* (JS 53). La raison vient d'un phénomène naturel qui a été détourné par le langage : *« L'adolescence éveille des envies de provocation chez la majorité des primates. À l'adolescence, les langurs gris mâles se débarrassent des attaches qui les lient à leur famille et à leur enfance, et se regroupent en bandes indisciplinées et menaçantes. Puis ils vont rôder à la recherche d'un mâle plus âgé et établi qu'ils peuvent attaquer. Le but des adolescents est de déloger leur respectable aîné de son foyer tranquille, et de s'emparer de tout ce qu'il possède : son pouvoir, son prestige et ses femmes. Les êtres humains sont menés par un certain nombre d'instincts semblables à ceux de nos cousins primates. Par conséquent, de nombreux adolescents de notre espèce protestent également contre l'autorité des adultes. Leurs hormones leur disent soudain qu'il est temps d'affirmer leur individualité et de remettre en question les prérogatives de la génération précédente »* (HB 4).

Selon le lieu et l'époque cela se manifeste différemment ; de nos jours c'est l'intégrisme dans les pays musulmans et la délinquance dans les pays occidentaux, mais le moteur est le même. Ça ne gêne pas tel jeune de voler une

voiture car son propriétaire est, selon lui, un mouton qui enrichit la société qui l'opprime ; jamais il ne peut imaginer l'état qu'il provoque chez un individu doué de sentiments qui découvre au petit matin qu'il ne pourra pas aller sur son lieu de travail, parfois au risque de perdre son emploi si la situation se répète trop souvent. En outre, il finira par avoir des problèmes avec son assurance qui, on peut le comprendre, n'aime pas perdre de l'argent. Tout ça finira par coûter très cher à la victime qui, en général, fait plutôt partie des couches modestes de la population car les riches ont les moyens de se protéger. Et si on lui raconte cette histoire, le délinquant dira que le mouton n'a qu'à changer d'emploi, voire de mode d'existence ; comme si c'était facile ! Et celui-là est le moins dangereux car un autre n'hésitera pas à vous envoyer en plus à l'hôpital. Il ne peut pas imaginer une seule seconde que, s'il y a si peu de délinquants plus âgés, c'est que c'est là que se trouve le problème et que, par son attitude, il creuse en réalité la tombe de ses déjà faibles chances de bonheur, comme s'il pouvait se le permettre ! Il y a aussi le phénomène de l'émulation : pour ne pas paraître ridicule aux yeux des autres, tel jeune, habituellement calme, va entrer dans la file des violeurs d'une pauvre adolescente dont l'existence s'arrête ce jour là. Cela fait deux vies gâchées : celle de la jeune fille dont le traumatisme ne s'effacera plus, et celle du jeune homme qui sera rongé par le remord chaque jour qui lui reste à vivre. Quant aux instigateurs de ces horreurs, il ne faut pas croire qu'ils s'en sortent ; le bonheur affectif leur est interdit à tout jamais. Ils n'ont pas conscience que leur cas a été réglé par Hegel depuis bien longtemps ; ils veulent se mettre à la place du Maître : *« La vie de Maître consiste dans le fait de consommer les produits du Travail servile, de vivre de et par ce Travail. Mais, le Maître est figé dans sa Maîtrise. Il ne peut pas se dépasser, changer, progresser. Il doit vaincre — et devenir Maître ou se maintenir en tant que tel — ou mourir. On peut le tuer ; on ne peut pas le transformer, l'éduquer. Le Maître, qui ne travaille pas, ne produit rien de stable en dehors de soi. Il détruit seulement les produits du travail de l'Esclave. Sa jouissance et sa satisfaction restent ainsi purement subjectives : elles n'intéressent que lui et ne peuvent donc être reconnues que par lui ; elles n'ont pas de "vérité", de réalité objective révélée à tous. Aussi, cette "consommation", cette jouissance oisive de Maître, qui résulte de la satisfaction "immédiate" du désir, peut tout au plus procurer quelque plaisir à l'homme ; elle ne peut jamais lui donner la satisfaction complète et définitive. Tant que le Maître vit, il est lui-même toujours asservi au Monde dont il est le Maître. Puisque le Maître ne transcende le Monde donné que dans et par le risque de sa vie, c'est uniquement sa mort qui "réalise" sa liberté. Tant qu'il vit, il n'atteint donc jamais la liberté qui l'élèverait au-dessus du Monde donné. Par contre, l'homme qui travaille reconnaît dans le monde effectivement transformé par son travail sa propre œuvre : il s'y reconnaît soi-même ; il y voit sa propre réalité humaine ; il y découvre et y révèle aux autres la réalité objective de son humanité, de l'idée d'abord abstraite et purement subjective qu'il se fait de lui-même. En fin de compte, tout travail servile réalise*

*non pas la volonté du Maître, mais celle — inconsciente d'abord — de l'Esclave, qui — finalement — réussit là où le Maître — nécessairement — échoue » (KH). C'est pour ça que le délinquant est tellement mal dans sa peau, et qu'il n'a que deux solutions pour s'en sortir : le repentir ou la prison. Mais c'est aussi pour ça que les chômeurs de longue durée ou les RMistes sont si malheureux. Tous ces individus, marginalisés, ne reçoivent pas la reconnaissance à laquelle ils aspirent ; il leur suffirait pourtant de cesser d'aspirer à cette reconnaissance pour seulement être, et leurs problèmes existentiels disparaîtraient : « Là où on se reconnaît, c'est seulement dans ce qu'on a. On ne se reconnaît jamais dans ce qu'on est » (L 16/03/76).*

Ce problème n'est pas d'aujourd'hui ; dans la Bible, on trouve déjà : « *Jeune homme, réjouis-toi dans ta jeunesse, livre ton cœur à la joie pendant les jours de ta jeunesse, marche dans les voies de ton cœur et selon les regards de tes yeux ; mais sache que pour tout cela Dieu t'appellera en jugement* » (Ecc. XII-1). La seule alternative pour ce genre d'individu est de se réfugier dans la folie afin de ne pas prendre conscience des crimes qu'il a commis ; mais est-ce une solution acceptable ? Sinon, le reste de l'existence est inexorablement voué au malheur ; le jeu en vaut-il la chandelle ? Le problème est que, même si on le lui dit, le délinquant préfère se voiler la face et ne pas croire à ces prédictions qui l'ennuient ; seule compte sa révolte. C'est une sorte de Don Quichotte du mal ; il se bat contre des fantômes qu'il a lui-même créés. Et, pendant ce temps là, l'addition s'alourdit. Il croit qu'il va s'en sortir indemne, mais il ignore qu'il aura le plus intransigeant des juges : lui-même.

Il est en outre naturel que la société cherche à se protéger contre ce genre de personnages qui, comme l'a dit Jésus : « *ne savent pas ce qu'ils font* » (Luc XXIII-34). Les mettre dans des prisons n'est pas la solution, mais ils sont trop nombreux pour qu'on puisse faire autrement ; c'est un cercle vicieux. Si la Terre était peuplée d'une majorité d'Éveillés, il y en aurait cent fois moins qu'aujourd'hui et on aurait ainsi la liberté de leur appliquer le bon traitement, à savoir la communication, voire la thérapie. Ainsi, au lieu d'augmenter continuellement, leur nombre se réduirait de plus en plus : « *Dans une société qui serait fondée sur la prévention plutôt que sur la répression, il y aurait très peu de crimes; On traiterait les quelques exceptions médicalement, en les considérant comme des malades du corps ou de l'esprit* » (JS 98).

Une autre conséquence de cet état d'esprit, beaucoup plus répandue, concerne l'attitude du jeune homme face au travail. À l'extrême, un animateur radio a raconté un jour une curieuse aventure : il faisait une enquête sur le travail et avait pris conscience qu'il existait de nombreux emplois non pourvus, même sans qualification aucune ; par exemple, il y avait besoin de quarante mille personnes dans le bâtiment. C'est fort de ces informations, qu'il passa un jour devant un jeune SDF d'une vingtaine d'année ; il essaya alors de discuter avec lui

pour l'informer qu'il existait de nombreux emplois vacants que même quelqu'un de son statut pouvait occuper. Il racontait, désabusé, au cours de l'émission, que, quelles que soient ses tentatives pour dialoguer avec le jeune homme, celui-ci ne souhaitait pas travailler ni s'en sortir.

C'est ainsi que les différentes incarnations de Lucifer se trouvent en compétition les unes avec les autres, chacune désirant le bonheur et la suprématie. C'est ainsi qu'elles passent leur temps à juger le monde en termes de beau ou de laid, de bien ou de mal, mais surtout : d'intéressant pour assurer la domination ou d'inintéressant. Le problème est qu'une des conséquences de cet état d'esprit consiste en ce que : « *L'homme s'est exclu lui-même du Paradis en jugeant. Il doit être capable d'y retourner en cessant de juger ; le Paradis est simplement un état d'esprit. Mais les gens tiennent à leurs jugements comme à leurs plus belles conquêtes ; beaucoup de gens ne sont pas disposés à se passer du plaisir de juger leurs voisins ou leurs collaborateurs. Tant qu'ils restent accrochés à leurs jugements, un monde de paix ne pourra pas voir le jour. Ils peuvent montrer du doigt des soi-disant méchants et se croire meilleurs ; cela procure un agréable sentiment de supériorité, mais cela engendre une interminable suite de problèmes et de conflits* » (Eg).

Tous les jeunes gens sont en conséquence extrêmement mal dans leur peau ; il ne faut pas oublier que le suicide est la première cause de mortalité chez les jeunes : « *Le suicide est devenu, dans la plupart des pays occidentaux, la deuxième cause de décès chez les adolescents après les accidents de la route, et la première cause de décès chez les jeunes adultes* » (SV 11/05) ; ni qu'ils sont les principaux consommateurs de drogue. La raison de tout ceci est sans nul doute à chercher dans le désir de reconnaissance, pointé par la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel. Le jeune veut se conduire en maître, mais il n'en a pas les moyens. Il tente tout ce qu'il peut pour y réussir, certains poussant jusque dans les bas-fonds de la délinquance ; mais c'est une impasse.

\*\*\*\*\*

Selon certaines théories, l'humanité dans son ensemble pourrait être considérée comme une entité qui passerait par les mêmes étapes symboliques qu'un individu commun ; c'est le cas de l'hypothèse Gaïa (Lov) qui va même plus loin en considérant toute la planète comme un organisme géant : « *L'Univers aussi est un être, un être imparfait* » (LT V-1). « *Le monde entier est un vivant animé doué d'une âme raisonnable* » (DL VII-139). « *Représente-toi le monde*

*comme un animal composé d'une seule matière et d'une âme unique* » (MA IV-40). Ainsi, l'humanité a appris à marcher, à parler, à lire et écrire, etc. L'antiquité a ceci de commun avec les petits enfants que la cruauté n'y heurte pas le sens moral : on peut torturer, asservir les individus et les animaux aussi facilement qu'un petit enfant peut arracher les ailes d'un papillon parce qu'il trouve ça joli. Et, à une telle époque, il faut vraiment une nature hors du commun pour hisser son sens moral au-delà de l'ambiance générale. Par exemple, les premiers Chrétiens n'imaginaient pas ce qui pouvait être immoral dans l'esclavage, au point qu'il en est disserté librement dans le Nouveau Testament (1 Co. VII-22, 1 Co. XII-13, Ep. VI-8) : « *Faut-il que j'évoque à cette occasion ce dont toute la littérature antique nous témoigne, à savoir que d'être esclave n'était pas si embêtant que cela ?* » (L 15/01/69). De même, aujourd'hui, il semble que les valeurs prônées dans la culture occidentale soient celles de l'adolescence : la mode, le paraître, l'accumulation des biens, le culte du langage, etc. Et il faut toujours une nature peu commune pour y échapper. Il faut souligner aussi que certains groupes d'individus sont encore en retard par rapport à l'ambiance générale, il existe des parties du monde où tuer, torturer et asservir, non seulement ne pose pas de problèmes moraux, mais peut même se trouver justifié par des motifs religieux : je te torture parce que j'aime Dieu, ou pour ton bien, ou pour l'honneur de ta famille, comme c'est le cas de l'excision. À qui Dieu a-t-il dit ça, et comment être sûr de l'honnêteté de quelqu'un qui prétend que Dieu exige des actes violents ? Comment quelqu'un comme l'abbé Pierre pourrait-il croire que, par la bouche de Jésus, Dieu ait dit : « *Amenez ici mes ennemis, qui n'ont pas voulu que je régne sur eux, et tuez-les en ma présence* » (Luc XIX-27) ? Sauf s'il veut entendre par là qu'il n'a aucun ennemi, mais s'il l'avait précisé, ça aurait peut-être évité l'inquisition ! Les Écritures sont censées avoir été écrites par des hommes inspirés par Dieu mais ce ne sont, la plupart du temps, que des hommes ordinaires ; leur inspiration possède une limite au-delà de laquelle c'est leur propre personnalité qui s'exprime. Il ne faut pas prendre tout ce qu'ils ont écrit pour argent comptant, ni au pied de la lettre : « *La lettre tue* » (2 Co. III-6). Même les Éveillés ont des opinions personnelles qui n'ont qu'une valeur indicative ; en outre, leur message est teinté de leur histoire individuelle, des mots avec lesquels ils ont franchi l'Éveil, c'est leur parfum ; le parfum de U.-G. est nihiliste (PI II), celui de Jean Klein est artistique, celui de Nisargadatta Maharaj abrupt, etc. Il y a des phénomènes de générations, en fonction de l'âge des Éveillés. Par exemple, lorsque nous étions chercheurs de vérité, Ramana Maharshi et Krishnamurti commençaient à se faire vieux, pour laisser émerger Nisargadatta Maharaj, Jean Klein puis, un peu plus tard, U.-G., Poonja, Chögyam Trungpa, Stephen Jourdain ; ils ont eux-mêmes vieilli, laissant paraître Ramesh Balsekar, Éric Baret, Thich Nhat Hanh, et bien d'autres. Les messages sont à peu près tous équivalents, seuls diffèrent ces parfums, une certaine façon de « dire » les choses, inévitablement assaisonnée de quelques opinions personnelles, inséparables de leurs propriétaires. L'Éveillé est l'humain

le mieux placé pour rapporter la parole de Dieu ; si en plus il est saint et possède des pouvoirs spirituels, on peut penser qu'il aura la capacité de délivrer un message rapportant le plus fidèlement possible cette divine parole. Et bien, même dans un cas aussi extrême, un tel message serait teinté du caractère de son auteur. Il contiendrait des opinions liées à la culture de l'intéressé. Par exemple, s'il vit une époque où l'esclavage est monnaie courante ; il en parlera comme d'un lieu commun, sans révolte excessive, comme c'est le cas dans le Nouveau Testament. Les Écritures sacrées ont au mieux été écrites par de telles personnes ; il ne faut donc pas leur donner plus d'importance que nécessaire. Ce n'est pas Dieu qui a posé son doigt céleste sur un paquet de feuilles vierges qui, l'instant d'après, étaient recouvertes de phrases révélant la vérité absolue. Même les plus belles et les plus profondes d'entre elles contiennent inévitablement des opinions personnelles qui peuvent très bien être erronées. La vérité absolue, c'est le silence ; ça ne peut pas s'écrire : « *Nul discours ne peut dire la vérité* » (L 20/11/68). On peut rapporter à ce propos une histoire amusante : Dans un passé très reculé et aujourd'hui oublié, vivait un chercheur de vérité prêt à tout pour réussir sa quête. Un jour il entendit parler d'un ermite vivant au sommet d'une montagne inaccessible, censé posséder la réponse à toutes les questions. Aussi décida-t-il de tenter l'aventure et de se rendre en ce lieu perdu. Après un voyage très pénible et très difficile, où il risqua sa vie plus d'une fois, il arriva enfin au lieu tant espéré. Là se tenait un homme sans âge assis, nu, dans la neige, auquel il s'adressa : "J'ai pris tous les risques pour arriver ici dans le seul but de connaître enfin la vérité suprême. Mais, comme je risque d'oublier vos paroles en faisant le voyage de retour, pourriez-vous me donner un carnet que je ramènerai chez moi pour le consulter à loisir ?" Sans un mot le Vénérable se leva, alla dans une grotte, et en ramena un carnet qu'il tendit au voyageur. Celui-ci se confondit en remerciements, salua le vieil homme et prit le chemin du retour. Mais, dès que le Vénérable ne fut plus en vue, la curiosité l'emporta et il ouvrit le carnet. Toutes les pages étaient blanches ; il n'y avait rien d'écrit. Il se dit que ça devait être une erreur et retourna aussitôt voir l'ermite. Il lui dit alors : "Vous avez dû vous tromper, il n'y a rien dans le carnet que vous m'avez donné !" Le Vénérable répondit alors : "C'est vrai, je me suis trompé. J'ai surévalué ton niveau spirituel. Je vais donc corriger mon erreur et te donner un carnet d'un niveau moins élevé : avec des mots !" : « *Le vrai discours est un discours sans parole* » (L 04/12/68).

Il est évident que la civilisation engendrée par tous ces vieux adolescents est invivable et engendre de la souffrance psychologique en abondance ; il suffit de considérer les ventes phénoménales d'antidépresseurs pour s'en convaincre. Tous les étudiants ont eu un jour affaire, en faisant la queue dans un restaurant universitaire, à ces jeunes gens qui s'imaginent être supérieurs aux autres en contournant la foule et en entrant par la sortie, doublant tout le monde avec pour seul prétexte le fait de se croire différents de la masse des autres qu'ils

nomment : « moutons ». Tant que ce genre de personne existera, le monde ne sera pas prêt de changer. Ont-ils une seule chance de vivre heureux ? C'est impossible s'ils ne changent pas fondamentalement d'attitude, car jamais le monde ne pourra leur donner ce qu'ils croient mériter. Heureusement, l'existence se chargera de rabattre le caquet de la plupart d'entre eux et ils devront revoir leurs ambitions à la baisse ; mais tous n'ont pas cette chance, combien y a-t-il sur Terre de gens qui se croient meilleurs que les autres ? Comme le dit Wilhelm Reich : *« Tu es le seul et unique responsable de ton esclavage. Toi et personne d'autre ! C'est ta maladie émotionnelle et non une puissance externe qui t'opprime à toute heure de la journée, même si aucune pression extérieure ne s'exerce contre toi. Dans le secret de ton âme tu te méprises, même - et surtout - quand tu te drapes dans ta dignité ; et comme tu te méprises tu es incapable de respecter ton ami. Tu ne peux pas croire que quelqu'un qui s'est assis à la même table que toi, qui a habité la même maison, soit capable d'accomplir de grandes choses. Il y a une chose que tu ne voudras pas savoir : que tu es le propre artisan de ton malheur ! Tu es capable de ramasser, de dévorer et de puiser, mais tu es incapable de créer. Tu es incapable d'évoluer, de concevoir une pensée nouvelle, car tu n'as jamais rien donné, mais fait que prendre ce que d'autres t'ont présenté sur un plateau d'argent. Ton geste d'accaparer n'a qu'une seule signification fondamentale : tu es forcé de te gorger de nourriture, d'argent, de bonheur, de connaissances, car tu te sens vide, affamé, malheureux, sans connaissances authentiques et sans le vrai désir de savoir. Tu te dis partisan de la "tolérance religieuse". Tu réclames pour toi la liberté d'adhérer à ta religion. Parfait. Mais tu vas plus loin, tu voudrais que "ta" religion soit la seule admise. Tu es tolérant pour ta propre religion, tu n'es pas tolérant pour les autres. Tu ne peux voir sans jalousie le bonheur des autres. Tu es d'avis que la fin justifie les moyens, même les moyens les plus infâmes. Pendant des siècles tu pendras des espions japonais, des pilotes américains, des paysannes russes, des officiers allemands, des anarchistes anglais, des communistes grecs ; tu les passeras par les armes, tu les électrocuteras, tu les fera périr dans tes chambres à gaz ; mais cela ne changera rien à la constipation de tes boyaux et de ton esprit, à ton inaptitude à l'amour, à tes rhumatismes, à tes maladies mentales. Tu ne te sortiras pas du borbier en pendant et en assassinant »* (WR). Reich n'a pas été pris au sérieux car il a prétendu qu'il pouvait guérir des malades en leur faisant passer des séances dans des caissons de bois et de métal, affirmant qu'ils se rechargeaient ainsi en énergie vitale, nommée par lui : orgone. Le principe de l'énergie vitale n'est pas nouveau, il est aussi exploité dans les très controversées photos Kirlian dont les adeptes affirment qu'il s'agit de l'aura ; nous avons personnellement été impressionnés de voir la ressemblance entre les photos Kirlian de personnes ayant des destins similaires, ainsi que des zones d'ombre sur les photos de personnes souffrant effectivement à ces endroits là. C'est encore ce principe qui est en cause dans l'acupuncture ou dans la médecine chinoise qui sont déjà mieux acceptées. Il y a aussi l'énergie des formes : il

paraîtrait que si on laisse une lame de rasoir usée dans une pyramide suffisamment longtemps, elle se régénèrerait. Suite à ce genre d'affirmations, on pouvait voir dans les années soixante-dix des gens se promener dans la rue avec une pyramide sur la tête. Alors, Reich est-il un doux illuminé ou le créateur d'une théorie révolutionnaire ? En ce qui le concerne, il se pourrait bien que sa foi en sa théorie fut l'un des principaux moteurs qui la faisait fonctionner : « *Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et elle se transporterait ; rien ne vous serait impossible* » (Mt. XVII-20), rendant ainsi l'expérience non reproductible.

Il faut aussi préciser que les bien-pensants qui jugent Reich comme un excentrique sont eux-mêmes inclus dans la liste des gens qu'il dénonce dans cette longue citation. Certains animateurs de télévision se prennent pour les chantres du bon goût et du bien-penser ; ils trônent dans leurs émissions en débattant la médiocrité supposée de leurs cibles, donnant le modèle à suivre pour tout le peuple bien-pensant des téléspectateurs. Par exemple, si une personne issue de la télé-réalité écrit un livre, il ne peut pas être bien ; il n'y a même pas besoin de le lire pour le tourner en dérision. L'humanité de la personne est totalement niée derrière l'opinion toute puissante du critique ; le bien-pensant en chef se moque éperdument de la souffrance qu'il peut engendrer chez celui qu'il a jugé inintéressant. Il était déjà écrit dans le livre de l'Ecclésiaste : « *Tout travail et toute habileté dans le travail n'est que jalousie de l'homme à l'égard de son prochain* » (Ecc. IV-4). Les chefs bien-pensants, dans leurs émissions « supérieures », décident de qui est médiocre ou grotesque ; ce faisant, ils se posent d'emblée comme des êtres supérieurs à Jésus, touchant presque au divin, car Jésus refuse de juger, affirmant que seul Dieu peut juger. Ce n'est pas étonnant quand on se rappelle que les hommes ordinaires, dont les chefs bien-pensants font partie, sont des incarnations de Lucifer : « *Je serai semblable au Très-Haut* ». Et comme toujours, n'importe quel homme ordinaire va penser que ceux qui font ça se conduisent mal, sans voir que lui-même, dans une certaine mesure, fait la même chose. On est toujours le bien-pensant d'une catégorie de gens qu'on déconsidère : « *Vanité, tout est vanité dit l'Ecclésiaste* » (Ecc. I-2). Mais en fait, les bien-pensants comme ceux qu'ils jugent, sont tous des incarnations de Lucifer qui se conduit de toutes les façons possibles dans l'esprit des différents protagonistes : les acteurs, les participants des reality show, les spectateurs, les auteurs de films ou d'émissions, les critiques. Tout ce petit monde essaie, tant bien que mal, de jouer le rôle du type bien, et s' imagine avoir le monopole du bon goût absolu.

Pour conclure, vivre dans un monde où l'ensemble des individus fonctionne de cette absurde façon n'est pas agréable du tout, cela ressemble à un genre d'enfer. Même ceux qui sont reconnus « officiellement » comme des Éveillés sont entourés d'une cour de personnages qui altèrent leurs paroles afin de ne surtout

pas réussir à atteindre cet Éveil soi-disant convoité. Ceux qui sont disciples d'un maître âgé auront une seconde chance après son décès ; c'est ce qui a fait dire à Jésus : « *Si je ne m'en vais pas, le Paraclet (le Saint-Esprit) ne viendra pas vers vous* » (Jn. XVI-7). Par exemple, ce n'est qu'après avoir quitté son homonyme J. Krishnamurti que U.-G. a pu recevoir l'Éveil spirituel. Même si un tel être pouvait manifester tout l'amour du monde, ça ne rendrait pas pour autant une telle situation agréable à vivre ; c'est pour cette raison qu'on peut lire dans certains écrits qu'un Éveillé peut, lui aussi, passer sa vie à attendre quelque chose : la venue du *vrai disciple* : « *Le disciple cherche le gourou et le gourou cherche le disciple* » (RB). Combien d'entre eux n'arrivent pas même à améliorer le sort de leur propre épouse : « *Un prophète n'est méprisé que dans sa maison et dans sa patrie* » (Mt. XIII-57). A-t-on jamais entendu parler d'un couple d'Éveillés ? Pourquoi ? La réponse est simple : l'Éveil n'a rien à voir avec le caractère programmé dans le cerveau : « *Quand nous nous tenons à part dans la pure conscience, la personnalité, fondée sur l'identification de soi, en s'imaginant être quelque chose : "Je suis ceci, je suis cela", continue, mais comme une partie du monde objectif. Son identification au témoin cesse* » (JS 6) ; et les proches ne connaissent de l'Éveillé que ce caractère auquel ils l'identifient, mettant le plus souvent l'accent sur les défauts qui les dérangent. Comment peut-on accepter de croire que cette personne avec qui vous êtes en train de vous disputer violemment parce que c'est la n-ième fois qu'il ne rebouche pas le tube de dentifrice soit en réalité un avatar de Dieu ? L'Éveil inciterait-il quelqu'un à refermer les tubes de dentifrice par respect pour une épouse qui ne le supporterait pas ? Lorsque trois personnes sont en désaccord, on trouve normal que celle qui plie soit celle qui est minoritaire ; mais qu'en est-il de : une contre une ? Qui doit céder ? Faut-il reboucher le tube de dentifrice, ou supporter qu'il soit débouché ? On pourrait objecter que l'Éveillé devrait céder parce qu'il est plus accompli que sa compagne, mais ne s'empressera-t-elle pas alors de trouver une autre cause de conflit ? Peut-être préfère-t-il laisser le conflit rester au niveau du tube de dentifrice pour éviter qu'il dérive sur un problème beaucoup plus difficile à gérer ! Il faut savoir que l'existence sans l'Éveil n'est acceptable qu'en trouvant sans cesse des coupables à son propre mal-être. C'est donc une des choses les plus faciles du monde que d'accuser l'autre de ses problèmes car il possède une panoplie de défauts suffisante pour y trouver son compte, y compris, et surtout, s'il s'agit d'un Éveillé.

On peut citer à ce propos au moins deux cas intéressants. Le premier concerne un différend entre Poonja et l'un de ses disciples qui aurait connu l'Éveil. Ils passent tous deux pour des Éveillés notoires, des enseignants de la Vérité. Citons, à titre d'exemple, quelques phrases de chacun d'entre eux ; Poonja : « *Laissez le mental se résorber dans le silence, cela suffit. C'est au Soi d'aider le Soi ; personne d'autre ne peut le faire. Le mental a créé la séparation et son absence la fera disparaître. Si vous sortez du silence, les ennuis commencent.*

*Vous en sortez pour courir après les désirs et ceux-ci ne sont jamais satisfaits. Le désir d'être libre est le plus intense des désirs ; tous les autres sont en surface. Quand vous y répondez, ce désir vous ramène chez vous » (Poo 1) ; Andrew Cohen : « Si vous voulez que votre quête de liberté réussisse, il vous faut absolument abandonner, sans condition, toutes vos idées à propos de l'Éveil. Tant que vous pensez que l'Éveil est un phénomène qui peut être appréhendé par le mental, le cycle de perpétuation aveugle de votre propre ignorance n'aura pas de fin. C'est seulement quand toutes les images de la réalité auront été réellement abandonnées que quelque chose d'inimaginable pourra avoir lieu. Le mental n'est qu'une machine qui n'a pas de nature propre ; cette nature propre que vous seul attribuez au mental est l'illusion qui constitue l'ego. Notre cœur est emprisonné par notre mental et notre intellect, il est enfermé à l'intérieur d'une prison ; cette prison constituée par nos idées sur la réalité crée une illusion très convaincante. Prenez conscience de l'influence extrêmement forte de la mémoire sur votre expérience. Comprenez combien l'influence de la mémoire est envahissante. Voyez comment la mémoire, et les désirs qui en découlent, corrompent votre lucidité. Quand vous n'avez pas de mémoire, vous n'avez pas de visage. Quand vous n'avez pas de visage, vous êtes heureux et en paix, rien ne reste à résoudre, à surmonter ni à comprendre. On a l'impression qu'un masque a été enlevé » (ACE). « Cette mémoire "je suis" n'est ni vraie ni fausse ; elle est dépourvue de ces deux attributs. Ce souvenir du sentiment d'existence n'apparaît que pour exister » (NU 10).*

Tous deux se montrent donc parfaitement capables de tenir des discours « authentiques » sur la Conscience Impersonnelle ; et pourtant, il semble bien qu'ils aient un problème relationnel insoluble. Nous ne possédons de cette histoire que la version d'Andrew Cohen ; suite à un comportement qu'il pensait ambigu de Poonja, il envoya certains de ses élèves demander à son ancien maître : « *Comment se fait-il que des maîtres, censés être éveillés, puissent, en dépit de leur Éveil, se comporter comme quelqu'un de non-éveillé ?* » Ce à quoi la réponse ne lui parut pas satisfaisante : « *Ceci n'a rien à voir avec l'Éveil, ce n'est rien d'autre que de la religion. Ne jugez pas un maître à ses actes, mais seulement à ses paroles* ». Ces quelques mots dépitèrent Andrew Cohen ; un peu plus tard, après d'autres mésaventures, il en arriva à dire : « *J'avais de l'Éveil une "vue" totalement différente de Poonjaji, diamétralement opposée ; j'avais, de toute évidence, dépassé mon propre Maître. Dans l'enseignement de Poonjaji, l'ego était accepté, alors que le mien ne lui laissait aucune place. Poonjaji avait des comportements dictés par l'ego ; d'où l'on pourrait conclure qu'il ne disparaît jamais, quel que soit le degré d'Éveil d'une personne. Après l'Éveil, il existerait de très fortes "tendances" qui devaient s'exprimer afin de se "consumer". Être illuminé, ce serait être libre de l'identification à ses actions ; tel était le cœur de son message. Ces propos me plongèrent dans la consternation ; ce genre de conceptions et de préceptes représente, et a toujours*

*représenté, la forme d'incompréhension la plus dangereuse et la plus profondément erronée de l'Éveil. Depuis maintenant près de six ans, je suis confronté au fait que la profondeur et la clarté de ma vision sont tout simplement trop intenses pour beaucoup. Ce qui coule dans mes veines, ce qui enflamme mon système nerveux tout entier, veut que la Vérité soit connue. Aucune peur ne m'habite, uniquement parce que je sais que ce que je vois est la Vérité. Je commençais à réaliser que le poids du karma, qui, pour telle ou telle raison, avait miraculeusement glissé de mes épaules pour toujours, n'était pas tombé, et ne tomberait pas aussi facilement, des épaules de la plupart des individus, compte tenu de leurs schémas conceptuels. Malgré un Éveil profond, beaucoup de choses leur demeurent cachés » (ACA). On se contentera de remarquer qu'Andrew Cohen se permet de juger avec véhémence, et de se croire meilleur que tout le monde ; il se conduit comme un adolescent qui est sûr que sa façon de concevoir les choses est la seule vérité. Mais il est peut-être quand même un Éveillé car il y a, dans le processus de maturation de l'Éveil, toutes les palettes de l'existence humaine : enfant, adolescent, adulte, etc. Un Éveillé de soixante ans peut très bien être un bébé de l'Éveil ; il s'en remettra alors entièrement à sa mère providence pour recevoir sa nourriture spirituelle : « C'est de la Providence que découlent toutes choses. À ce principe se rattachent et la nécessité et ce qui est utile à l'harmonie de l'Univers » (MA II-3).*

Avant tout autre commentaire donnons, comme second exemple, des extraits d'une lettre envoyée par un organisateur aux gens qui souhaitaient assister aux entretiens d'un disciple de Ramesh Balsekar : « *De récents évènements concernant la conduite de Ramesh Balsekar, et l'attitude de son élève Wayne Liquorman justifiant celle-ci, nous obligent aujourd'hui à annuler les prochaines conférences de Wayne Liquorman à Paris, les 13, 14, 15 mai 2005. Il est de notre devoir de vous informer de leurs et de contradictions qui sont récemment devenus évidents dans la conduite et l'enseignement de Ramesh Balsekar, qui dit enseigner l'Advaita, la Connaissance de Soi non-duelle. Or, nous venons d'apprendre qu'il fait des avances sexuelles persistantes à de nombreuses élèves féminines et qu'il semble vraiment s'intéresser à l'argent, en particulier lors des séminaires organisés en hiver au sud de l'Inde à Kovalam, mais aussi par de nombreuses allusions pressantes faites aux donateurs. Ainsi, sa conduite démontre une vive attirance pour les objets des sens, ce qui signifie qu'elle ne peut pas venir de l'Advaita, qui est Connaissance de Soi libératrice de toute dépendance et de tout intérêt pour les noms, les formes et les objets. En fait, Monsieur Balsekar utilise sa position de maître et les concepts de l'Advaita pour justifier et légitimer ses agissements, au lieu d'enseigner la Connaissance de Soi, la découverte de la Vérité Absolue et la Libération. En résumé, la conduite de Ramesh Balsekar, ainsi que le soutien que lui témoigne Wayne Liquorman, éludent la Vérité et contredisent l'Advaita ; alors qu'ils déclarent en être des représentants. Wayne Liquorman ne nous a pas offert d'éclaircissement*

à ce sujet malgré notre demande. Celui-ci prétend que l'on doit séparer l'homme de l'enseignement ». Cela fait quand même deux Éveillés notoires qui affirment qu'il faut distinguer l'expression du caractère, des paroles décrivant la Conscience Impersonnelle !

On peut aussi citer un incident ayant eu lieu au cours des entretiens de Jean Klein, où son ex-femme était venue l'insulter : « *Il m'a quitté pour une femme qui a la moitié de son âge !* », ou encore U.-G. ou Stephen Jourdain qui ont trompé leurs femmes respectives ; ou bien l'histoire de Radha Rajagopal Sloss : « *Elle raconte les nombreuses années durant lesquelles Krishnamurti fut pour elle un second père très affectueux. Mais elle révèle combien elle fut choquée d'apprendre, dans le détail, la relation qu'il eut pendant vingt ans avec sa mère, à l'époque où son père s'occupait des affaires de Krishnamurti et était l'un de ses plus proches amis. D'une façon plus générale, elle parle du besoin impérieux mais secret de Krishnamurti d'avoir d'autres femmes dans sa vie. Elle dévoile les avortements secrets, les dissimulations mensongères, l'attachement croissant au luxe et une arrogance et une intransigeance qui débouchèrent sur de longues batailles juridiques avec ses propres collaborateurs. Pourtant, lorsque Radha lui demanda quelle était sa part dans tout cela, Krishnamurti rétorqua en colère : "Je n'ai pas d'ego" » (Ko 10). On rapportera pour finir les paroles de l'un de nos amis qui nous affirmait : « Nisargadatta Maharaj et Stephen Jourdain ne peuvent pas être éveillés parce qu'ils fument et détruisent leurs corps », et il est vrai que Nisargadatta Maharaj en est mort, tandis que lui-même affirmait de son côté : « *Quel autre Avatar parle comme je le fais ? Krishna oui, lui aussi parle de moi. Dans la Gîtâ il a dit : "Tous les êtres sont le divin incarné", c'est-à-dire que c'est ma conscience seule qui l'emporte. Quelle que soit la chose créée, un oiseau, une fourmi, c'est ma conscience qui prévaut. Toutes choses sont moi, toutes choses sont seulement une partie de moi-même. Tous les commentaires d'Allah, Bouddha, Jésus-Christ, tout ce qui a été écrit ne concerne que moi uniquement* » (NS I-1). Jésus disait, lui aussi : « *Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Je suis la lumière du monde. Vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde. Moi et le Père nous sommes un* » (Jn. XIV-6 ; VIII-12, 23 ; X-30). À côté de ça, il mangeait et buvait sans se priver, ce qui pouvait choquer les disciples de Jean-Baptiste qui considéraient ça comme une impureté : « *Pourquoi mange-t-il et boit-il avec les publicains et les gens de mauvaise vie ? Ils vinrent dire à Jésus : Pourquoi les disciples de Jean et ceux des pharisiens jeûnent-ils, tandis que tes disciples ne jeûnent point ?* » (Marc II-16, 19).*

Le problème n'est donc pas d'aujourd'hui ; comment être sûr qu'un individu est, ou non, un Éveillé ? Il semble que ça soit pourtant l'un des prémices absolument nécessaires à la confiance que l'on va être amené à donner à ses paroles. Celui qui possède le silence mental, dont les pensées apparaissent et disparaissent comme les nuages dans le ciel, sans leur être identifié ; qui se connaît lui-même comme étant réellement la Conscience Impersonnelle, cette connaissance elle-

même n'étant qu'une pensée parmi d'autres et ne le perturbant pas davantage. Celui-là ne peut avoir aucun doute sur sa nature d'Éveillé : « *Le vaste ciel n'est pas dérangé par le vol des nuages blancs* » (Seigen). « *C'est comme des nuages qui apparaissent dans le ciel. Ils viennent soudain mais s'en vont aussi. Ils ne laissent pas de trace. C'est comme d'écrire une lettre à la surface de l'eau. Ni production, ni destruction, c'est là la Grande Tranquillisation. Lorsque "Cela" se trouve au milieu d'un embarras, on l'appelle : la "Corbeille de l'Ainsi-Venu". Lorsque "Cela" en est sorti, on l'appelle : le "Grand Corps de Loi"* » (Sh X, Matsou). Cette certitude, qualifiée de « suprême », n'étant rien d'autre qu'une pensée supplémentaire, ne le perturbe toujours pas : « *Cette connaissance se perçoit en l'absence d'un vous-même, quand il n'y a pas d'image ; alors il y a certitude. La vérité apporte sa propre certitude ; elle n'a nul besoin de preuve, elle est sa propre preuve* » (TL V). Peut-on ajouter ou retrancher quelque chose au silence pour qu'il soit plus silencieux ? Dire que telle ou telle pensée puisse ou non le rendre impur reviendrait à dire que tel ou tel nuage pourrait entacher le Soleil : « *Le Soleil n'a pas à se soucier des nuages, car ils ne peuvent l'empêcher de briller* » (R 06/97). Dire qu'un Éveillé ne peut pas l'être parce qu'il se montre pressant avec une jeune femme qu'il désire sexuellement revient au même que dire que le Soleil n'est pas lumineux parce qu'il y a de l'orage et qu'il pleut à verse. Si l'humanité ne s'est pas éteinte au cours des âges, c'est parce qu'il est dans la nature des hommes de désirer les femmes et de le leur faire savoir : « *Il vaut la peine, après tout, de noter que Freud ose attester qu'il n'y a pas en fin de compte de plus grande satisfaction pour l'être humain que l'orgasme. Que la copulation interhumaine soit quelque chose de transcendant par rapport à l'existence individuelle, est un fait d'expérience si commune que, devant l'évidence, on finit par n'en plus remarquer le relief* » (L 15/05/63, L 29/05/63). Le fait de se montrer plus ou moins pressant dépend ensuite du caractère de chacun, tant qu'il n'y a pas de pression abusive ni de violence, physique ou morale, destinée à forcer la décision de l'autre, il n'y a pas scandale. Cette idée que la sexualité est quelque chose d'impur qui serait interdite à un Éveillé s'il veut prouver qu'il est, par opposition, pur, est une absurdité. Andrew Cohen s'est montré atterré que Poonja ait eu une relation sexuelle avec une de ses élèves, alors qu'il avouait, dans le même temps : « *Si une personne affirme vouloir être libre, il est impératif qu'elle cesse de susciter pour elle-même et autrui le type de souffrance qui résulte d'une identification à l'ignorance. Poonjaji s'émouvait apparemment du fait que j'aie "blessé" des gens, certains élèves s'étant présentés à lui meurtris dans leur fierté* » (ACA). Si on comprend bien son discours, il juge que le sexe est impur, tandis qu'il n'hésite pas, quant à lui, à pratiquer l'humiliation ; il y a de quoi être perplexe, sauf si on porte ça une nouvelle fois au crédit de son hypothétique adolescence d'Éveillé.

En conséquence, le chercheur de vérité doit développer son discernement jusqu'à être capable de savoir, par lui-même, si les paroles d'un Éveillé sont authentiques ou non. Il en va comme des Évangiles ; bien qu'ils soient une

immense source de cette connaissance subtile recherchée par l'aspirant à l'éveil, peut-on supposer un seul instant qu'il soit sérieux de dire : « *Amenez ici mes ennemis et tuez-les en ma présence* » (Luc XIX-27), puis d'être violent avec des commerçants : « *Il trouva dans le temple les vendeurs de bœufs, de brebis et de pigeons, et les changeurs assis. Ayant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple, ainsi que les brebis et les bœufs ; il dispersa la monnaie des changeurs, et renversa les tables* » (Jn. II-14, 15). Suite à ça, un organisateur d'entretiens de l'époque aurait annulé toutes les séances prévues avec Jésus ou l'un de ses disciples en publiant un texte du genre : « De récents évènements concernant la conduite de Jésus, et l'attitude de son élève Pierre justifiant celle-ci, nous obligent aujourd'hui à annuler les prochaines conférences de Pierre à Jérusalem, les 13, 14, 15 mai 25. Il est de notre devoir de vous informer de leurs et de contradictions qui sont récemment devenus évidents dans la conduite et l'enseignement de Jésus, qui dit enseigner la religion du Père, la Connaissance de Soi non-duelle... »

## - III - Le Verbe.

*« Au commencement était la Parole et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En elle était la vie et la vie était la lumière des hommes »* (Jn. I-1, 4). *« "In principio erat Verbum", c'est incontestablement le langage, ce n'est pas la parole »* (L 15/06/55).

Langage, tout est langage, dit l'Ecclésiaste. En réalité il n'a pas dit tout à fait ça mais, en latin : *« Vanitas vanitatum dixit Ecclesiastes vanitas vanitatum omnia vanitas »* (Ecc. I-2, Vulgate). Ça peut revenir au même moyennant une petite acrobatie linguistique ; le mot latin *vanitas* signifie aussi *jactance* (Gaffio), et on pourrait donc traduire le verset de la Vulgate par : *« Jactance, tout est jactance, dit l'Ecclésiaste »* (Ecc. I-2). *« Tout est langage »* est en outre le titre d'un livre de Françoise Dolto : *« Je désirais faire saisir l'importance des paroles dites ou non dites sur des événements qui marquent actuellement ou ont marqué la vie d'un enfant, souvent à son insu et parfois à l'insu de son entourage. L'être humain est avant tout un être de langage. Ce langage exprime son désir inextinguible de rencontrer un autre, semblable ou différent de lui, et d'établir avec cet autre une communication. Ce désir est inconscient encore plus que conscient. Le langage parlé est un cas particulier de ce désir et, bien souvent, ce langage parlé fausse la vérité du message, à dessein ou non »* (Do). Il se trouve en outre, comme l'a parfaitement démontré Howard Bloom, que le « langage de l'Autre » influence à la fois nos perceptions et notre mémoire : *« La réalité est une hallucination que nous générons collectivement »* (PL2). *« Le sujet hallucine son monde »* (RSI).

Dans le premier chapitre du livre de la Genèse, il n'est pas question que l'homme parle car seuls les Elohim parlent. Le mot hébreu : *אלהים* (*Elohim*), traduit par *Dieu*, est un pluriel ; certains y ont vu Dieu et ses anges, d'autres la trinité, d'autres des extraterrestres. À noter que cette dernière hypothèse n'est pas si absurde qu'il y paraît lorsqu'on s'intéresse de suffisamment près aux deux textes Sumériens sur la création du monde, antérieurs au livre de la Genèse : l'*Enuma Elish* et surtout l'*Atra-Hasis*, où l'homme aurait été créé pour travailler à la place d'une espèce appelée *Igigi* qui en avait assez de la dureté de sa tâche.

Ensuite l'être humain est créé : « mâle et femelle », à l'image et à la ressemblance de Dieu (Ge. I-27) ; au passage, ça signifie forcément que Dieu est lui-même mâle et femelle, ce qui est tout à fait normal car on ne lui connaît pas

de partenaire sexuel : « *Moi je suis androgyne. Je suis à la fois Mère et Père, du fait que j'ai copulé avec moi-même* » (PTr 2d). « *Lui qui est seul et tout, possédant la pleine et entière fécondité des deux sexes, toujours fécondé par sa propre volonté, enfante tout ce qu'il a voulu féconder* » (Asc VIII). Comme dit Lacan : « *Les hommes, les femmes et les enfants, ce ne sont que des signifiants. Une femme cherche un homme au titre de signifiant. Un homme cherche une femme au titre de ce qui ne se situe que du discours* » (L 09/01/73).

Par ailleurs Adam est né de la terre vierge comme Jésus est né d'une vierge, ce qui est confirmé par les alchimistes : « *L'homme fut nommé Adam, qui en hébreu signifie roux, parce que la terre dont il le forma était de cette couleur, qui est celle de la terre naturelle et qu'on peut appeler vierge* » (FJ I). « *La Vierge-Mère, dépouillée de son voile symbolique, n'est autre chose que la personnification de la substance primitive dont se sert, pour réaliser ses desseins, le Principe créateur de tout ce qui est* » (FMc). « *La Terre, c'est le corps de Marie, ce temple en qui une semence a été déposée. Regarde l'ange qui vient déposer cette semence dans les oreilles de Marie* » (EpD IV-15). Bien qu'il n'y ait pas de référence à la fécondation par l'oreille dans le catéchisme où il est dit : « *L'Esprit-Saint est envoyé pour sanctifier le sein de la Vierge Marie et la féconder divinement* » (CEC 485), il y en a heureusement chez d'autres auteurs illustres : « *Le Verbe est entré par l'oreille de la Vierge et il est sorti par la porte dorée* » (Ag). « *Le verbe de Dieu pénètre la Vierge par l'oreille* » (EA). C'est bien une parole pénétrant dans l'oreille qui féconde l'être humain de l'embryon christique, pour contrer cette autre parole cause de la chute qui a elle aussi pénétré par l'oreille : « *Disparu le Serpent qui, à la dérobée, injecta son venin dans les oreilles d'Ève. La mort était entrée par l'oreille d'Ève ; c'est pourquoi la vie entra par l'oreille de Marie* » (EpH VII-6, EpD XX-32). Comme dit Lacan : « *Non seulement l'homme naît dans le langage, exactement comme il naît au monde, mais il naît par le langage* » (LPo). La parole des parents d'un petit être humain pénètre par son oreille et croît dans son mental jusqu'à engendrer sa *persona*, la personnalité de la chute. Ainsi, d'un point de vue purement symbolique, les Pères de l'Église étaient assez proches de la réalité en ce qui concerne la transmission du péché originel : « *Si quelqu'un soutient que ce péché d'Adam, qui est Un dans sa source et qui, étant transmis à tous par la génération, et non par imitation, devient propre à chacun, peut être effacé ou par les forces de la nature humaine, ou par quelque autre remède, que par le mérite de Jésus-Christ Notre Seigneur, l'unique Médiateur, qu'il soit Anathème* » (CT5). En effet : « *Le phallus paternel est rencontré dès les premiers fantasmes du sujet, et il est à l'origine du "il va parler, il doit parler"* » (L 22/03/61). Il y aurait donc un rapport entre la prise de conscience par l'enfant de la différence entre son père et sa mère, séparation du mâle et de la femelle, et sa chute dans le langage. C'est ensuite qu'il choisit son camp en percevant son identité sexuelle. À y regarder d'un peu plus près, il s'est produit le même genre

de phénomène dans le monothéisme : Au départ Dieu est seul, puis il incarne son Fils sur Terre. C'est alors qu'il se trouve divisé, à cause du Fils, en deux personnes : Le Père-mâle et le Saint-Esprit-femelle, la colombe : « *L'Esprit de Dieu planait au dessus des eaux* (Ge. I-2). *Telle une colombe qui plane sur son nid. En français : accouper* » (Rachi). « *Le Saint-Esprit ressemble à une mère pleine de tendresse* » (St Silouane). Le Saint-Esprit, « *l'Esprit de Sagesse* » (De. XXXIV-10), est une incorporation au monothéisme de Sophia, la Sagesse : « *Du premier Ange, qui se tient auprès du Monogène, fut émis, disent-ils, l'Esprit-Saint, qu'ils appellent aussi Sophia* » (IC I-29, 4).

Dans la Genèse, Adam donne un nom à tous les animaux (Ge. II-20) : « *Le Saint, béni soit-il, fit à nouveau défiler les animaux devant Adam, mais cette fois par couples. Chacun a son partenaire, s'écria Adam, sauf moi !* » (GeR XVII-4). Ensuite seulement, est formée la femme de la côte d'Adam (Ge. II-22), « d'un côté » d'Adam selon Rachi qui explique que le sixième jour l'homme a été créé mâle et femelle : « à double face ». L'homme aurait ainsi eu deux côtés un mâle et un femelle qu'il n'y aurait plus ensuite eu qu'à séparer, sans nul doute avec le logos diviseur de Philon d'Alexandrie : « *Pris de courroux, le Dieu maître des éons et des puissances nous scinda et nous devînmes deux êtres vivants* » (AA 3). Avant de parler l'être humain, ou ce qui l'a immédiatement précédé, est effectivement mâle et femelle mais ne le sait pas ; il est régi par les mêmes règles de reproduction que les animaux, c'est-à-dire, selon Lacan, en fonction de l'image : « *Dans le monde animal, tout cycle de comportement sexuel est dominé par l'imaginaire. Quel est le ressort concret qui détermine la mise en fonction de l'énorme mécanique sexuelle ? Ce n'est pas la réalité du partenaire sexuel, la particularité d'un individu, mais quelque chose qui a le plus grand rapport avec ce que je viens d'appeler le type, à savoir une image* » (L 24, 31/03/54). Ensuite il acquiert le langage et donne un nom aux choses ; c'est là qu'il entre dans la léthargie, qu'il prend conscience de son identité sexuelle et que naît la *persona*. Mais s'il en a la chance, c'est par la même oreille qu'il sera fécondé par le Saint-Esprit, la plupart du temps en entendant la parole vraie d'un Éveillé. Ça fera de lui un chercheur de vérité auquel il restera ensuite à subir les tribulations de la gestation dont l'issue, la douleur de l'enfantement, est symbolisée par la crucifixion : « *Il (Dieu) dit à la femme : J'augmenterai la souffrance de tes grossesses, tu enfanteras avec douleur, et tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi* » (Ge. III-16). Si on accepte le fait que la femme symbolise le mental et l'homme le corps, ça signifie que la génération d'un Éveillé se fera dans la douleur, pendant que les désirs du mental seront portés vers la satisfaction des passions corporelles qui le domineront.

\*\*\*\*\*

Supposons qu'il existe un Éveillé marié à un chercheur de vérité ; qui serait, par exemple, son épouse. On imagine qu'elle soit amenée à lui demander ce qu'elle doit faire pour atteindre l'Éveil ; quant à lui, il lui répète alors inlassablement : « Se taire et faire le silence ! » Comme tous les couples mariés, ils se disputeraient souvent et il est légitime que, comme tout le monde, elle veuille avoir raison ; que ce soit vrai ou non est ici sans importance. On pourrait trouver normal qu'après un certain temps passé à entretenir cette discussion houleuse, l'Éveillé se fatigue et trouve un moyen d'y mettre fin ; par exemple : il lui dit clairement que cette dispute ne sert plus à rien et part s'isoler dans une autre pièce. Elle déteste ça ; au point que, quelquefois, elle revient à la charge en le poursuivant dans son repaire, et il donne alors l'impression d'être vraiment très en colère, hurlant des phrases simples du genre : « Va te faire voir ailleurs », avec la grossièreté en plus. Vu de l'extérieur, on n'a pas l'impression que l'un vaille mieux que l'autre ce qui, d'une certaine façon, est la pure vérité. Mais, un Éveillé qui se met en colère ne fait que laisser s'exprimer son caractère, même s'il s'agit d'un défaut. Une fois l'affaire terminée, il ne lui en reste aucune trace : « *Lorsqu'un étudiant demanda : "Un maître Zen peut-il être simplement en colère ?" Suzuki Roshi répondit : "Vous voulez dire avoir simplement une colère qui éclate comme un orage et qui, une fois passée, est terminée ? Ah ! Comme j'aimerais en être capable". Même des maîtres comme Thich Nhat Hanh et le Dalai-Lama reconnaissent avoir d'occasionnels accès de colère* » (Ko 13). « *Le sage est aussi un organisme corps-mental programmé, comme n'importe qui. Sa réaction à une impulsion extérieure peut même se traduire par de la colère. Mais jamais il ne songera : "Je suis en colère". Par contre, quelqu'un qui feint d'être réalisé sera impliqué et pensera : "Je suis en colère, je ne dois pas me mettre en colère. Je dois maîtriser ma colère. Sinon les gens vont se dire que je ne suis pas réalisé". Le sage, lui, est témoin de la manifestation de la colère et sait qu'il s'agit d'une réaction à ce qui a été vu ou entendu. Il n'y aura pas d'implication. le sage accepte la réaction programmée du cerveau et la considère comme une manifestation naturelle. Un sage paisible n'est pas devenu paisible du fait de l'illumination, mais du fait que cet organisme corps-mental était programmé pour être ainsi. Un autre sage peut être programmé pour se mettre en colère facilement* » (RB). « *L'attitude, c'est le fait. Prenez la colère, par exemple. Je peux être irrité, faire les cent pas dans la pièce ; mais au même moment je suis ce que je suis, un foyer de sagesse et d'amour, un atome de pure existence. Tout se calme et le mental se fond dans le silence* » (JS 24). C'est ainsi que l'Éveillé continue, après la dispute, à vivre et à se conduire comme s'il ne s'était jamais rien passé, quand bien même il aurait été en tort dans l'affaire qui l'opposait à sa femme. Et ça ne remet absolument pas en cause sa capacité au silence : « *Nous trouvons des maîtres éveillés qui s'avéraient impatients et*

*irascibles avant l'Éveil et qui demeurent exactement les mêmes après. Il n'y a pas de tables de la Loi gravées dans la pierre dictant la manière dont un organisme mental-corps individuel est supposé agir, être, ou sur ce qu'il est supposé faire lorsqu'intervient l'Éveil. Chacun est différent et unique en son genre, bien qu'il y ait des zones communes de délivrance. Ce qui détermine la façon dont on se comporte après l'Éveil est semblable à ce qui détermine la façon dont on se comporte avant, à savoir, vos prédispositions » (SNP 28).*

Par contre, il en va tout autrement pour un chercheur de vérité ; sa colère et son besoin d'avoir raison sont aussi, bien entendu, une manifestation de son caractère, mais pas seulement. L'incarnation de Lucifer, qui vit en lui, y puise de la force et de l'énergie ; son identification au sujet du langage s'en trouve renforcée momentanément. Dans un couple, formé d'un Éveillé et d'un chercheur de vérité, une dispute entre eux n'aura aucune conséquence pour l'Éveillé, mais constituera un obstacle à l'Éveil du chercheur de vérité, même s'il est dans son bon droit ; peu importe qui a tort ou raison dans l'affaire ! Un chercheur de vérité doit apprendre le silence et l'humilité ; il doit devenir capable de se taire, même lorsqu'il est victime d'une injustice : *« On ne peut être un véritable serviteur que lorsqu'on sacrifie son orgueil, son pouvoir, son prestige et que l'on offre même son corps pour le service du Maître » (Mâ 10). « Les guerriers n'accèdent à la pleine conscience que lorsqu'il ne reste plus de suffisance en eux. C'est seulement quand ils ne sont plus rien qu'ils deviennent tout » (CFd 8). Un individu ne peut pas, à la fois, souhaiter obtenir l'Éveil et le silence qui l'accompagne et, simultanément, affirmer son ego comme quelque chose de souverain qu'il faudrait traiter avec moult égards ; c'est sans doute la raison pour laquelle il y a si peu d'Éveillés : « Beaucoup arrivent à une certaine perfection ou libération. Mais la réalisation complète est très, très rare — une sur dix millions » (EMâ II). « Un être seulement sur un million le fera ; les autres veulent obtenir un gain. Un sur dix millions est capable de percevoir intuitivement ce dont je viens de parler, le comprendre sans son intellect, l'intellect ne pouvant fonctionner que dans la dualité » (NM 14/10/79 ; NS II-2). « Cela n'arrive qu'à un sur un million... sur un billion... Tout ce que vous faites est un obstacle » (Re). « Il y a beaucoup de pratiquants mais peu réussissent. En général, c'est parce qu'ils n'ont pas choisi une approche directe. Tout d'abord, ils empruntent aux anciens des mots mystérieux et de merveilleuses sentences et les emmagasinent dans leur poitrine pour les présenter comme des doctrines réelles, ils les prennent comme étant leur propre connaissance et leur vision sans savoir que c'est totalement inutile dans ce contexte » (Han-shan).*

On peut être tenté d'avoir des revendications du genre : *« Je fais plus de ménage que toi. Je m'occupe plus des enfants que toi. Je donne plus d'argent que toi. Je travaille plus que toi. Je suis plus gentil que toi... etc. »* Mais il s'agit ici de trouver Dieu au plus profond de son âme, pas de faire valoir les droits de son ego. Évidemment, lorsque l'Éveillé dit à son conjoint qu'il est important d'apprendre l'humilité pour cheminer vers l'Éveil, on lui répond : *« C'est facile*

pour toi, c'est moi qui me tape tout le boulot ! » Il serait, par ailleurs, étonnant qu'un Éveillé laisse s'installer une véritable injustice dans son foyer ; il faut lui faire confiance. Il est possible que la paresse soit une composante de son caractère, ce qui n'a pu qu'être renforcé par son état de silence : « *Tout effort cause de la peine, mais nul ne le sait. Heureux celui qui acquiert la paix pour avoir appris cette leçon. Celui pour qui même le battement de ses paupières est ressenti comme le poids d'un fardeau, à celui-là, habile dans l'inaction, est le bonheur et à nul autre. "Ceci a été fait", "cela n'a pas été fait" ; quand l'esprit s'est débarrassé de ces pensées contradictoires il devient indifférent à la vertu, la richesse, le plaisir et la libération* » (Ast. XVI). « *À quoi bon ce que vous avez fait ? Il vaut mieux désormais vous détendre dans le non-agir, renonçant à toute activité* » (PR 65). « *Il n'y a de fait que du fait que le parlêtre le dise. Il n'y a pas d'autres faits que ceux que le parlêtre reconnaît comme tels en les disant. Il n'y a de faits que d'artifice* » (L 13/01/76). Mais il n'est pas, à priori, un exploiteur du travail des autres.

Il ne faut pas non plus confondre la « paresse » d'un Éveillé avec celle qui conduit de nombreux jeunes à l'échec scolaire. L'Éveillé ne poursuit aucun but, et sa « paresse » n'est que le produit de son détachement face aux sollicitations mondaines ; si les circonstances devaient l'amener à accomplir certaines tâches portant l'étiquette : « travail », il remplirait ses obligations sans rechigner et sans ménager sa peine. Au contraire, la paresse des jeunes élèves est produite par leur mental, qui se révolte face à des activités qu'il juge ennuyeuses. Pour faire un mot d'esprit : L'Éveillé est paresseux parce qu'il n'a pas de buts à atteindre, tandis qu'un élève est paresseux parce qu'il a des buts à ne pas atteindre.

Il est évident que la tenue d'un foyer exige un minimum de travail et d'efforts, mais il est fort probable que c'est essentiellement sur cette notion de « minimum » que pourrait se situer un conflit entre un Éveillé et son conjoint : « *Il est difficile de travailler ; il est encore plus difficile de s'interdire le travail inutile* » (JS 45). Rappelons, dans le même genre, le problème de Marthe dans l'Évangile : « *Comme Jésus était en chemin avec ses disciples, il entra dans un village, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe, occupée à divers soins domestiques, survint et dit : Seigneur, cela ne te fait-il rien que ma sœur me laisse seule pour servir ? Dis-lui donc de m'aider. Le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée* » (Luc X-38, 42). Nous ne disons pas qu'il est normal que l'Éveillé ne fasse rien et que le chercheur de vérité fasse tout à sa place, ce qui, d'ailleurs, ne serait pas scandaleux si ça doit aider ce dernier à trouver Dieu en lui — aucun travail ne peut être considéré comme suffisant si l'on espère trouver Dieu en contrepartie —, nous disons simplement que les exigences de l'Éveillé doivent être bien moindre en l'occurrence. Prenons

comme unique exemple le repassage ; il y a fort à parier que l'Éveillé s'arrangera pour acheter des vêtements qui peuvent se porter sans être repassés. Ou alors, il trouvera un subterfuge pour que quelqu'un d'autre le fasse à sa place, moyennant un service qui lui coûte bien moins que de faire du repassage. Il suffit ensuite de transposer ce principe dans tous les domaines de l'existence : « *Vanité, tout est vanité dit l'Ecclésiaste. Tout travail et toute habileté dans le travail n'est que jalousie de l'homme à l'égard de son prochain* » (Ecc. I-2 ; IV-4).

Si un Éveillé vit avec un humain ordinaire, qui n'a pas d'autre but que la vie mondaine, ils ont peu de chance d'échapper au divorce ; déjà que les chances sont faibles avec un chercheur de vérité ! Jean Klein a divorcé, Arnaud Desjardins a divorcé, Stephen Jourdain avoue n'avoir plus rien en commun avec sa femme, U.-G. affirme qu'il n'est avec elle que pour le sexe, Nisargadatta Maharaj avait tout quitté laissant son épouse s'occuper de la maison, des enfants et des boutiques : « *Un an après la mort de son maître, Nisargadatta Maharaj abandonna sa famille, ses affaires et mena une vie de moine errant à travers l'Inde* » (GR). La plupart des autres sont restés célibataires. L'existence auprès d'un Éveillé est difficile car il se fiche éperdument des compromis ; il n'a aucune intention de changer quoi que ce soit à son caractère. Il voit bien, en outre, qu'il n'a que peu de choses à voir avec les conflits qui habitent son conjoint ; il sait seulement qu'il leur sert de bouc émissaire. Ce n'est pas parce qu'il donnera un peu plus de sa personne que ces conflits disparaîtront ; ils se reporteront seulement sur un autre domaine de l'existence. L'unique solution est dans les mains du chercheur de vérité ; celui-ci doit aspirer de tout son être à l'humilité. Il doit apprendre à se taire ; c'est dans le silence qu'il obtiendra la réponse tant désirée : l'Éveil lui-même. S'il a la chance de connaître cet Éveil, il accordera ensuite moins d'importance à de nombreux concepts qui encombrant son existence. Automatiquement, il cessera de leur attribuer du temps, et diminuera d'autant sa charge de travail ; c'est ce que faisait l'Éveillé depuis le début. Si le chercheur de vérité ne peut accepter les choses telles qu'elles sont, mieux vaut pour lui divorcer, car l'Éveillé vit, et vivra éternellement, dans l'acceptation la plus totale possible. En outre : « *Un lama occidental se souvient : "Je passai mon temps à faire le ménage, me spécialisant dans la vaisselle, le balayage et la lessive. De toute façon, personne autour de moi ne voulait nettoyer ; tout le monde était heureux que quelqu'un d'autre le fasse. Je pris l'habitude de réciter silencieusement le mantra de compassion en lavant chaque plat et en nettoyant le sol. Je priais pour qu'à travers cette activité, les yeux et les cœurs de tous les êtres autour de moi soient lavés et purifiés, rendus à leur innocence et à leur clarté. Le temps s'arrêtait, comme si je faisais partie de la Terre qui se nettoie elle-même au printemps. C'était une merveilleuse manière de travailler. Les tâches physiques simples sont la porte d'entrée pour apprendre à être dans ce monde d'une manière sacrée* » (Ko 12). « *Le travail désintéressé conduit au silence parce que, si vous travaillez dans l'oubli de vous-même, vous n'avez pas besoin de demander de l'aide. Indifférent aux résultats, vous acceptez de*

*travailler avec les moyens les plus inadéquats. Vous ne vous souciez pas d'avoir plein de dons ou d'être bien équipé. Vous ne demandez pas non plus qu'on reconnaisse votre travail, ni qu'on vous y assiste » (JS 45). Il n'y a donc pas de tâches viles et de tâches nobles ; ce qui doit être fait doit être fait. C'est le destin qui a amené chacun à accomplir son travail et, s'il se prétend chercheur de vérité, il doit l'accepter sans jamais se plaindre ou rechigner : « Comme je ne puis renoncer à Toi, malgré tout le chagrin que tu me causes, mon âme accepte tout ce qui me parvient de toi » (NA 62). Il sera toujours temps de le faire lorsqu'il sera devenu, à son tour, un Éveillé ; mais, à ce moment là, le destin l'aura sûrement conduit sur d'autres voies. N'oublions pas, pour finir, que le cinquième patriarche Zen a placé son futur successeur à la vaisselle et au balayage, tandis que le lettré qui occupait la meilleure place allait devoir s'effacer devant lui par la suite.*

Il en va de même de tout conflit mêlant un chercheur de vérité avec quelqu'un d'autre ; le chercheur de vérité doit apprendre à se taire, aussi bien extérieurement qu'intérieurement. Castaneda dit, en substance, la même chose avec sa terminologie particulière, où le chercheur de vérité est appelé guerrier : « *Le guerrier qui tombe sur un petit tyran a bien de la chance. Rien ne peut mieux tremper l'âme d'un guerrier que le défi qui consiste à traiter avec des gens impossibles qui se trouvent en position de pouvoir. Seules de telles conditions peuvent faire acquérir aux guerriers la modération et la sérénité nécessaires pour supporter le poids de l'inconnaissable. La stratégie qui consiste à se servir d'un petit tyran est efficace et intelligente. Une telle stratégie ne réussit pas seulement à faire table rase de l'orgueil ; elle prépare également les guerriers à la prise de conscience décisive que l'impeccabilité est la seule chose qui compte sur le chemin de la connaissance » (CFd 2). « Les paroles offensantes sont des bénédictions, celui qui les prononce est mon ami et mon guide. Grâce à ces critiques, vous devez transcender les notions d'ami et d'ennemi » (JB Che-t'eou). Le chercheur de vérité doit accepter l'idée que le monde est le reflet extérieur de ce qu'il est à l'intérieur. S'il pense être victime d'une injustice, qu'il croit avoir raison de crier au monde qu'il est maltraité à travers la personne qui se trouve en face de lui à ce moment là, il ne se rend pas compte que c'est contre lui qu'il se bat : « *Tu penses peut-être que l'époux, ou l'épouse que JE t'ai donné est loin d'être la personne qu'il te faut, ou celle qui soit capable de t'aider en ton réveil "spirituel" et qu'au contraire, elle n'y est qu'un obstacle et un empêchement. Et tu peux même, en secret, projeter de la laisser pour un ou une autre qui sympathise et s'unisse à toi dans tes aspirations et tes investigations, et pour cette raison, telle personne semble se rapprocher davantage de ton idéal. Tu peux fuir de Mon premier choix, si tu le veux ; mais sache que tu ne peux fuir ta propre personnalité, qui, dans son ardent désir d'une compagne ou d'un compagnon "spirituel", peut seulement en attirer une qui te forcera à une recherche dix fois plus longue et plus dure, parmi les**

*illusions de l'esprit, avant que tu ne puisses te réveiller de nouveau à la conscience de Ma Voix qui parle au-dedans de toi. Car une compagne ou un compagnon sympathique ou appréciatif, n'alimentera en toi que l'orgueil personnel ou le désir égoïste du pouvoir "spirituel" en développant encore davantage le côté égoïste de ta nature ; tandis qu'un compagnon ou une compagne antipathique te fera rentrer en toi-même et t'obligera à recourir au-dedans de toi où JE demeure. Une compagne ou un compagnon affectueux, fidèle et soumis, ne fera que stimuler en toi l'égoïsme et l'arrogance ; tandis qu'une personne despote, méfiante et d'humeur grondeuse te donnera la discipline d'âme dont tu as encore besoin et t'enseignera ce que vaut la résistance et la domination de soi-même. Du fait que tu es capable de voir ces défauts et ces erreurs, ce n'est pas pour que tu juges ou critiques ton frère ou ton compagnon ou ta compagne, mais pour que JE puisse réveiller en toi une résolution définitive de vaincre et de supprimer ces défauts et ces erreurs de ta propre personnalité. Car note-le bien ! Tu ne les remarqueras pas chez les autres s'ils n'étaient encore présents en toi. Pour la conscience mortelle de l'homme toutes les choses sont ce que le "moi" en lui pense ou croit qu'elles sont ; si tu crois qu'une chose est de certaine manière, cette chose n'est-elle pas réellement ainsi pour toi ? N'est-il pas vrai que lorsqu'un chagrin, un malheur, une douleur, une souffrance ou une inquiétude te semblent réels, c'est uniquement parce que ta pensée ou ta croyance les font tels que tu les imagines être ? Mais d'autres personnes pourraient voir ces mêmes choses de tout autre façon et considérer ta manière de les voir comme insensée. L'unique moyen par lequel tu puisses jamais opérer la modification de ta manière de penser, est de changer avant tout ta manière de juger ces choses que tu penses maintenant qu'elles ne sont pas ce qu'elles devraient être. C'est-à-dire que, si ces choses te paraissent peu satisfaisantes ou odieuses et t'affectent au point de te causer un malaise physique ou des inquiétudes mentales — eh bien ! cesse de penser qu'elles peuvent t'affecter, ou t'incommoder de la sorte. C'est seulement parce que tu penses que les choses sont comme tu les vois que tu laisses entrer dans ton esprit les pensées inharmonieuses et que tu leur donnes ainsi le pouvoir de t'affecter et d'exercer une telle influence sur toi » (VI XII-6, 9 ; XI-29 ; VI-12, 15, 16, 21, 22, 25). Ce qui est valable, dans cette citation, pour le conjoint, est valable pour tous les interlocuteurs. Mais il ne faut pas non plus devenir plus royaliste que le roi ; si vous marchez sur un clou et qu'il se plante dans votre pied, il faut l'enlever et non pas s'imaginer que c'est juste votre manière de penser qui donne au clou le pouvoir de vous faire souffrir. De la même manière, si, après avoir vécu l'expérience suffisamment longtemps et tenté tous les compromis possibles, il s'avère que vous n'êtes pas fait pour vivre avec une certaine personne, ce n'est pas la peine d'insister ; ça n'a plus rien à voir avec les aspirations spirituelles. Une des erreurs de la religion chrétienne est d'avoir fait de la souffrance l'unique moyen de rédemption : Jésus a souffert pour racheter vos péchés, vous devez souffrir à votre tour pour lui rendre hommage ! C'est ainsi que les prêtres*

doivent endurer l'aiguillon du désir sexuel, avec toutes les dérives qu'on connaît pour ceux qui n'en ont pas la force. C'est pour la même raison que l'hérésie des Docètes est apparue aussi abominable aux yeux de l'orthodoxie de l'époque : ils osaient prétendre que, grâce à sa divinité, Jésus n'avait pas souffert sur la croix ! Or, si le chercheur de vérité s'engage sur une voie aussi difficile, c'est bien dans le but de ne plus souffrir et non pas de s'infliger des pénitences comme ont pu le faire certains moines. L'enseignement du Bouddha est en ce sens un exemple intéressant car il repose sur les Quatre Nobles Vérités : La Noble Vérité de la souffrance, la Noble Vérité de l'origine de la souffrance, la Noble Vérité de l'extinction de la souffrance, la Noble Vérité du sentier qui conduit à l'extinction de la souffrance. Le but n'est donc pas de souffrir, mais d'arrêter de souffrir, du moins autant que faire se peut car, par exemple, les Quatre Nobles Vérités ne vous empêcheront pas de marcher sur un clou. Par contre, il est vrai que l'entrée sur la voie conduit à subir le feu secret des alchimistes, à souffrir davantage pendant un certain temps ; mais c'est simplement dû au fait qu'on vit les mêmes tourments avec une sensibilité accrue. Enfin, comme pratiquement tous les humains sont des incarnations de Lucifer, l'existence auprès de l'un d'entre eux est toujours difficile ; tout individu est un petit tyran en puissance et devient, par là même, un foyer générateur de souffrance, pour lui et pour ses proches. La souffrance est donc essentiellement le fait des incarnations de Lucifer, et la rédemption est alors sensée y mettre fin.

\*\*\*\*\*

Il y a une autre conséquence à la chute dans le langage, à savoir la prise de conscience par l'homme de l'échéance de sa propre fin : « *L'homme est cet être animal pris et articulé dans un système signifiant qui lui permet de dominer son immanence de vivant, et de s'apercevoir comme déjà mort* » (L 18/06/58). « *Lorsqu'Adam commit le péché en mangeant de l'arbre du Bien et du Mal, il causa la mort à tout le genre humain et provoqua la séparation de la femme* » (Zo I-53a). C'est effectivement l'être parlant qui a placé cette problématique dans le langage : « *Ce qui est au fond de l'existence du signifiant, de sa présence dans le monde, nous allons le mettre là dans notre schéma, comme une surface efficace du signifiant où celui-ci reflète, en quelque sorte, ce que l'on peut appeler le dernier mot du signifié, c'est-à-dire de la vie, du vécu, du flux des émotions, du flux libidinal. C'est la mort, en tant qu'elle est le support, la base, l'opération du Saint-Esprit par laquelle le signifiant existe. Le signifiant matérialise l'instance de la mort* » (L 05/12/56, Lsv). Cela correspond dans

l'Évangile au passage où Jésus annonce sa mort pour la première fois : « *Dès lors Jésus commença à faire connaître à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il souffrît beaucoup de la part des anciens, des principaux sacrificateurs et des scribes, qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour* » (Mt. XVI-21).

C'est aussi ce qui d'une certaine façon se produit dans la nature, du moins en ce qui concerne le code génétique. Une cellule asexuée se reproduit par division, la cellule fille possédant exactement le même code génétique que la cellule mère ; par contre deux organismes sexués dont un mâle et une femelle se reproduisent en un nouvel individu qui ne possédera que la moitié des codes génétiques respectifs de chacun des parents, l'autre moitié étant condamnée à disparaître dans la mort s'il n'y a pas un nouvel enfant pour en perpétuer au moins une partie. Ainsi : « *Il y a un rapport essentiel entre la reproduction sexuée et l'apparition de la mort* » (L 21/03/56). Il existe même, comme on l'a vu, une théorie affirmant que les êtres vivants ne seraient que des véhicules pour que les gènes perpétuent leur immortalité ; un peu comme la théorie de la réincarnation où l'âme immortelle habiterait un nouveau corps à chaque fois que l'ancien meure, sauf qu'ici les gènes habiteraient simultanément les corps de plusieurs individus à l'intérieur d'une même famille et survivraient aussi longtemps que cette famille a des descendants.

Il existe un exemple biblique où le refus d'un homme de transmettre son code génétique l'a conduit à être tué par Dieu lui-même : « *Er, premier-né de Juda, était méchant aux yeux de l'Éternel ; et l'Éternel le fit mourir. Alors Juda dit à Onan : Va vers la femme de ton frère, prends-la, comme beau-frère, et suscite une postérité à ton frère. Onan, sachant que cette postérité ne serait pas à lui, se souillait à terre lorsqu'il allait vers la femme de son frère, afin de ne pas donner de postérité à son frère. Ce qu'il faisait déplut à l'Éternel, qui le fit aussi mourir. Alors Juda dit à Tamar, sa belle-fille : Demeure veuve dans la maison de ton père, jusqu'à ce que Schéla, mon fils, soit grand. Il parlait ainsi dans la crainte que Schéla ne mourût comme ses frères. Tamar s'en alla, et elle habita dans la maison de son père. Les jours s'écoulèrent, et la fille de Schua, femme de Juda, mourut. Lorsque Juda fut consolé, il monta à Thimna, vers ceux qui tondaient ses brebis, lui et son ami Hira, l'Adullamite. On en informa Tamar, et on lui dit : Voici ton beau-père qui monte à Thimna, pour tondre ses brebis. Alors elle ôta ses habits de veuve, elle se couvrit d'un voile et s'enveloppa, et elle s'assit à l'entrée d'Énaïm, sur le chemin de Thimna ; car elle voyait que Schéla était devenu grand, et qu'elle ne lui était point donnée pour femme. Juda la vit, et la prit pour une prostituée, parce qu'elle avait couvert son visage. Il l'aborda sur le chemin, et dit : Laisse-moi aller vers toi. Car il ne connut pas que c'était sa belle-fille. Elle dit : Que me donneras-tu pour venir vers moi ? Il répondit : Je t'enverrai un chevreau de mon troupeau. Elle dit : Me donneras-tu un gage, jusqu'à ce que tu l'envoies ? Il répondit : Quel gage te donnerai-je ? Elle dit : Ton cachet, ton cordon, et le bâton que tu as à la main. Il les lui donna. Puis il*

*alla vers elle ; et elle devint enceinte de lui »* (Ge. XXXVIII-7, 18). Ici, non seulement Onan est mort d'avoir refusé de transmettre les gènes de Juda mais ils ont malgré tout réussi à se perpétuer grâce à un subterfuge. Les gènes seraient alors au corps physique ce que la *persona* serait au mental. On apporte ainsi une légitimité tout à fait satisfaisante au terme d'« incarnation » : Lucifer déchu *s'incarne* dans tous les esprits humains à la façon d'une maladie génétiquement transmissible, le virus d'une maladie qu'on pourrait appeler : la *diabolite chronique*, du grec *diabolè* qui signifie *division*, et *chronique* parce que quasiment incurable, à savoir le péché originel. Si l'on en croit les bouddhistes tibétains il faut se réincarner jusqu'à ce qu'elle disparaisse, et comme c'est une maladie psychique et non corporelle, elle survivrait à la mort du corps. Comme toute maladie chronique, il existe des traitements qui permettent d'atténuer momentanément les symptômes sans pour autant guérir la maladie ; ces anti-inflammatoires psychiques sont par exemple : la méditation, le yoga, les arts martiaux, les activités « New-âge », la psychanalyse, la voie spirituelle, etc. Finalement, le nouveau nom de Lucifer atteint de diabolite chronique est : *Satan*.

\*\*\*\*\*

Selon Lacan : « *Le réel ne peut être pensé que comme impossible. C'est-à-dire que, chaque fois qu'il montre le bout de son nez, il est impensable* » (L 16/03/76). Autrement dit, là où il y a le réel il n'y a pas de parole, et là où il n'y a plus de parole il ne reste que le réel. Ainsi, lorsque la parole se manifeste dans ce qui est au départ le réel, elle lui surimpose un univers symbolique et elle se retrouve par là même investie du statut de : Verbe créateur : « *Au commencement était la Parole ; toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle* » (Jn. I-1, 3). Pour cette raison la manifestation de la parole d'un individu suit un chemin analogue à celle de la Parole divine au moment de la création de l'homme.

Nisargadatta Maharaj distingue quatre étapes dans la production de la parole : « *Il y a "para" (source-conscience), la source de ce qui deviendra mots et langage, puis "pashyanti" (émanation des pensées), l'état naissant des mots mais non perceptible, organisation intangible du langage, puis "madhyama", l'état charnière où s'organise la mise en forme dans une zone de l'intellect, et "vaikhari", lorsque le souffle permet l'explosion des mots hors de la bouche en expression vocale. La personne ordinaire, ignorante, ne connaît pas "para" et "pashyanti" qui sont le commencement du processus, ils sont trop subtils. La personne ordinaire commence à participer au niveau "madhyama" qui est*

identifié à l'intellect et aboutit aux mots vocalisés, "vaikhari". Commencant par "vaikhara" (mots), nous écoutons normalement les mots prononcés. De "vaikhara" allons à "madhyama" (intellect-pensées). Observant le fonctionnement mental passons à "pashyanti" où les concepts se forment, de là à "para" ("Je suis" sans mots) puis finalement de "para" à ce qui est antérieur à la conscience. L'état antérieur à "para" est simple "amour de l'être", le sentiment d'amour qui donne naissance à toute activité » (M 09/01/80, 06 et 26/07/80, 08/03/81). On a une décomposition analogue dans le Judaïsme pour décrire la création de l'âme humaine : « Il souffla dans ses narines un souffle de vie et le souffle devint dans le corps d'Adam un esprit doué de parole » (TO Ge. II-7). Au départ le souffle n'est pas manifesté et correspond au *para* de Maharaj. Ensuite il est dans la bouche de Dieu ; le *pashyanti* de Maharaj est *Neshama*, le souffle divin. Au moment du passage on est en présence de *Rouah*, l'esprit, associé au *madhyama* de Maharaj. Et enfin le souffle est une âme individuelle dans le corps de l'homme à savoir *Néfesh*, le principe vital, qui correspond au *vaikhari* de Maharaj (RHV I-15). Cette âme individuelle est ensuite condamnée à chuter lorsqu'elle s'identifie à une *persona* ; ce qui conclut la manifestation de la parole humaine au moment où l'individu s'attribue la paternité de ce qu'il vient de dire. Tout un chacun n'a-t-il pas au moins une fois dans sa vie été surpris des belles paroles qui lui sont venues si facilement d'on ne sait où lors d'une conversation ? Le mot d'esprit tel qu'on peut par exemple l'admirer dans le film « Ridicule » de Patrice Leconte n'a-t-il pas pour particularité de n'être pas le fruit d'une réflexion qui aurait nuit à son instantanéité ? L'heureux émetteur du bon mot se prend immédiatement après pour son auteur mais qu'en est-il vraiment à priori : « Tu n'es ni l'auteur des actes ni celui qui en supporte les conséquences. "Je suis celui qui agit", cette pensée vaniteuse pareille au grand serpent noir t'a mordu. Bois maintenant l'antidote de la croyance en : "Je ne suis pas celui qui agis", et sois heureux » (Ast. I-6, 8). « Il n'y a pas d'entité agissante ; nous prétendons agir mais à tort. Vous prenez spontanément conscience de ce qui est observé, ensuite vous vous y accrochez, vous le mémorisez ; là l'ego apparaît » (M 19/08/79, 08/04/80). La pensée et le discours ne sont que des actes particuliers ; d'abord ils apparaissent sans qu'il y ait d'auteur, ensuite la *persona* se les attribue et prétend qu'elle les a produits intentionnellement.

C'est ainsi que la *persona* qui prétend être l'auteur des paroles a aussi été appelée : le *sujet du langage*, terme introduit entre autres par Michel Foucault (MC IX-5), Lacan (RSI), ou encore Sandra Laugier interprétant Wittgenstein : « La question, point central du *Tractatus*, d'une coordination entre le langage (ce que je dis) et le monde, coordination qui se montre (ne peut être dite ni exprimée) dans le langage, revient sous la forme d'un questionnement sur la possibilité d'une coordination entre le "je" et ce que je dis ou fais. Comme si la question du sujet du langage — celle, dans le *Tractatus*, du langage que je suis seul à comprendre ou parler, die *einzigste Sprache* — n'était plus exactement celle (solipsiste, et

*transcendantale) du monde comme étant mon monde* » (SLL). Ainsi la fonction mentale apprend à se situer comme « je » dans son propre discours et en arrive à la conclusion qu'elle est la seule réalité de l'individu, son centre pensant, son âme individuelle. Le cogito cartésien : « *Je pense donc je suis* » (DD), est alors interprété comme : « Je suis le sujet de la pensée », tandis qu'un Éveillé comme Jean Klein ou Nisargadatta Maharaj dit en substance : « *Vous êtes le "Je" de "Je suis"* » (M 28/07/80, AeS). Chacun croit être le sujet de sa propre pensée alors qu'il est en réalité la conscience silencieuse qui le fait *être*. Cette croyance s'auto-entretient ; elle est suffisante pour engendrer la souffrance de l'individu et le pousser à considérer le monde comme un milieu hostile peuplé d'autres individus avec lesquels il est en compétition. En entretenant cette croyance, l'âme individuelle devient le Lucifer de la chute qui dit : « *Je serai semblable au Très-Haut* » (Is. XIV-14) ; c'est l'être humain qui a mangé le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal : « *La connaissance du bien et du mal est à l'origine de l'égarement* » (Sh Seng-ts'an). Mais c'est ce même Lucifer, dans son sens étymologique de « Porteur de lumière » qui sous la forme d'Hermès, donc à travers le langage, va se sauver de l'égarement et rendre ses bœufs à Apollon : « *La connaissance du bien et du mal est à l'origine de l'Éveil* » (Sh Seng-ts'an). Origène pensait que même le diable pouvait obtenir la rédemption (OPA III-6-5), et ça a valu l'excommunication de ceux qui lisaient ses livres. En réalité lorsque cesse l'illusion, le diable disparaît en même temps qu'elle mais pas son être qui est Dieu lui-même : « *Dans le grand océan du visible, Un seul est, a été et sera* » (Ast. XV-18). Mais si c'est bien « grâce » au langage qu'aura lieu la libération, ce n'est pas le langage qui libère : « *Si quelqu'un entend littéralement les mots, il sera perdu. S'il tente d'expliquer avec les mots, il n'atteindra pas l'illumination dans cette vie* » (Rep 38).

D'être désormais le sujet du langage, l'individu a créé un mur qui sépare maintenant le monde réel de son monde décrit et interprété à l'aide de mots : le symbolique. Si l'on considère ce mur comme une frontière, d'un côté il y a du langage, de l'autre il n'y en a pas ; et en ce qui concerne le côté sans langage, il est évident qu'on ne peut rien en dire. Toute tentative de description ne peut être qu'une indication imprécise ; le langage est aussi impuissant à décrire ce lieu qu'il peut l'être, par exemple, à expliquer ce qu'est le goût du réglisse à un enfant qui n'en a jamais mangé. Par ailleurs, qui peut prétendre avoir franchi ce mur ? Qui peut prétendre qu'il n'y a pas plus de mots dans son mental qu'il n'en sort de ses lèvres closes ? Le psychanalyste écoute le patient en silence ; est-il capable de ne pas avoir pendant ce temps là une seule pensée qui lui traverse l'esprit ? Seul un Éveillé peut faire ça. Heureusement, on ne demande pas au psychanalyste d'avoir vraiment franchi le mur du langage, seulement de faire « comme si » ; il est le sujet-supposé-savoir : « *Le psychanalyste, donc, induit le sujet, le névrosé en l'occasion, à s'engager sur le chemin où il l'invite à la rencontre d'un sujet supposé savoir, pour autant que cette incitation au savoir doive le mener à la vérité* » (L 04/06/69) ; le patient peut donc se contenter de :

*supposer. Ça devient grave si le praticien se met à croire que c'est « pour de vrai », car il se trouve alors à la place d'un aveugle qui veut conduire un aveugle (Mt. XV-14) : « Ce sujet supposé savoir, il est sûr qu'il n'existe pas » (L 04/06/59). C'est dans ce monde que l'âme identifiée au sujet du langage devra être fécondée par les paroles d'un Éveillé même s'il ne les comprend pas : « Si un Bouddha ne parlait pas, alors les gens n'auraient aucun espoir de se libérer ; mais si un Bouddha parle, alors les gens poursuivent les mots et créent des interprétations, ainsi il y a peu d'avantages et beaucoup d'inconvénients » (Pai-chang). Lacan dit la même chose des psychanalystes : « On entre dans ce champ de savoir par une expérience unique qui consiste tout simplement à se faire psychanalyser. Après quoi, on peut parler. On peut parler, ça ne veut pas dire qu'on parle. On pourrait. On pourrait si on voulait, et on voudrait bien si on parlait à des gens comme nous, qui savent, mais alors, à quoi bon ? Donc, on se tait aussi bien avec ceux qui savent qu'avec ceux qui ne savent pas, car ceux qui ne savent pas ne peuvent pas savoir » (LPo).*

Wittgenstein a soulevé à ce propos un problème intéressant : *« Imaginons ce qui peut se produire lorsque, par exemple, je cherche un mot. On me propose différents mots et je les écarte ; finalement, on m'en suggère un autre, et je déclare : "Voilà ce que je voulais dire". L'expression d'une pensée ne saurait être autre chose qu'une phrase ; et la phrase n'a de sens que dans le cadre d'un système de langage. Mais, à chaque phrase que nous prononçons, nous sommes tentés d'imaginer qu'il existe un arrière-plan du système, et de penser, bien que la phrase écrite ou parlée soit apparemment seule, que le système se trouve présent tout en bloc dans l'acte mental de la pensée. L'acte mental semble s'accomplir comme par miracle, sans manipulation d'aucun symbole. Demandons-nous à présent si penser une expression sans recourir à la parole ne revient pas à conserver toutes les activités qui accompagnent la parole en supprimant l'expression verbale. Essayez de penser le contenu idéal d'une phrase sans la phrase, et voyez si tel est bien le résultat » (WCb). Il existe alors une façon de penser « directe », sans mots ; comme lorsqu'on cherche un mot. Le sens est préalablement présent mais il lui manque un véhicule, son signifiant. L'unité signifiant/signifié étant détruite, il n'y a plus signe ; il n'y a plus que sens : « Le cerveau est capable d'accéder au sens des mots perçus inconsciemment. L'accès au sens des mots n'est donc pas affaire de conscience » (SV 07/05 : C.H.).*

Le langage est programmé dans le cerveau sous la forme d'une structure, un ensemble de connexions et d'échanges entre les neurones, voire entre les cellules gliales, qu'il est possible de plus ou moins observer grâce aux étonnants appareils médicaux conçus pour mesurer l'activité du cerveau. Tout se passe comme si quelque chose à la racine de cette structure complexe émettait préalablement une idée sous forme d'un agrégat informe, avant de le faire circuler dans les zones appropriées afin que les mots convenables viennent se mettre dans le bon ordre pour la formuler. Mais l'idée existe premièrement, elle

est déjà intelligible dans l'esprit de celui qui l'émet. Vous posez une question à quelqu'un et il vous dit : « Oui je sais ! Attends une minute que je mette ça en forme ». Il connaissait déjà la réponse mais il ne possédait pas encore les mots adéquats. Le premier état de l'idée est le *pashyanti* de Maharaj, qu'on pourrait appeler ici *la pensée instantanée* : « *Les pensées ne sont plus formulées* » (CM IV) ; par opposition à ce qu'elle devient en cheminant dans les aires du langage : *la pensée exprimée*, énoncée avec des mots et des phrases que ce soit lorsque l'intellect en prend conscience, *madhyama*, ou lorsque la syntaxe de la langue est pleinement formulée, *vaikhari*. Considérons l'exemple d'une phrase en français, et la même en anglais : « Je n'aime pas le poulet » ; « I don't like chicken ». Lorsque vous dites l'une ou l'autre, le même sens se manifeste en vous. Tout se passe comme si la phrase n'était que le véhicule du sens et qu'un sens donné pouvait avoir plusieurs véhicules qui sont autant de langues différentes : « *Le langage lui-même est le véhicule de la pensée. La phrase existe dans mon esprit avant que je la prononce. William James, pour prouver qu'il est possible de penser sans parler, cite les souvenirs d'un sourd-muet, Monsieur Ballard, qui écrit que dès son enfance, avant même qu'il ait pu parler, il aurait formé des pensées au sujet de Dieu et du monde* » (WI I-329, 337, 342). Par ailleurs, le sens est saisi d'une façon atemporelle tandis que la phrase qui le véhicule est inscrite dans le temps. Un individu qui réussit à manipuler les différents sens des choses en se passant de leurs véhicules respectifs dans une langue quelconque ne fait pas autre chose que penser avec ce que nous avons appelé ici *la pensée instantanée* : « *Ces paroles coulent spontanément, je ne les élabore pas. Je suis souvent moi-même surpris de constater la profondeur des formulations qui s'expriment et, ceux qui m'écoutent, stupéfaits de voir qu'il ne leur est pas possible de remettre en question ces paroles. Tout est spontané. Le stade "témoin des événements" est également survenu spontanément. Toutes mes activités se succèdent spontanément, il ne demeure pas d'espace permettant à la pensée de se manifester* » (M 11/09/80). « *La pensée fulgurante se comporte par rapport à la pensée exprimée, telle que la formule algébrique par rapport à une série de nombres que je développe à partir de celle-ci. Le parler "intérieur" silencieux n'est pas un phénomène à moitié caché qui ne serait perçu qu'à travers un voile. Il n'est pas caché du tout* » (WI I-320, II-XI). Il ne reste plus qu'à détourner le cogito cartésien en : « Je pense — *de façon instantanée*, donc je suis — silencieux ». « *La voix de l'esprit vient de nulle part. Elle vient de la profondeur du silence, du monde du non-être. Cette voix ne peut être entendue que lorsque nous sommes parfaitement calmes et équilibrés* » (TA 8).

En conclusion, la pensée instantanée surgit du silence et se manifeste en tant que pensée exprimée ; le sujet du langage se place ensuite comme étant l'auteur de cette pensée exprimée. Il est donc lui-même un produit de la pensée instantanée, une sorte de *signifiant non exprimé* : « *Le sujet n'est qu'effet de langage* » (Lo29). Tout ce qu'il faut faire consiste donc à simplement prendre conscience que ce qu'on imagine être le centre de soi-même, l'« agissant », n'est qu'une fonction du

langage qui vient se placer juste avant sa formulation dans le mental. Certains aliens contactés sous ayahuasca seraient doués de cette faculté : « *C'est comme si le sens de quelque chose vous était transmis directement. Lorsque nous parlons, nous échangeons des mots et, à partir des mots, nous établissons le sens. C'est comme s'ils communiquaient la signification directement* »<sup>1</sup>.

\*\*\*\*\*

Le chercheur de vérité est entré sur la bonne voie en ayant été confronté aux paroles d'un véritable Éveillé, mais il est dans une situation où le fait d'avoir parlé aux gens de ses découvertes ne lui a pratiquement amené que des ennuis. Il a l'impression que personne ne comprend rien à rien, que chacun préfère rester dans la misère de sa vie quotidienne plutôt que se remettre en question. Il ne connaît pas l'existence du feu secret et ne sait donc pas que, lorsque ce feu est trop faible chez quelqu'un, il vaut mieux le laisser vivre son existence en paix. Au contraire, si ce feu est trop fort, son discours imparfait peut conduire son interlocuteur à la folie ou au suicide ; quelle responsabilité ! Il ne sait pas non plus que tout un chacun fonctionne avec un traducteur automatique et que le sens que l'on donne à certains mots n'est pas le même pour tout le monde ; ainsi, on dit quelque chose et notre interlocuteur entend autre chose : « *Les mots sont des véhicules, des symboles, ils servent plus ou moins de convention entre vous et moi. Le mot est une boussole* » (TL X). Surtout lorsqu'il s'agit de notions très abstraites ; par exemple, si on dit à quelqu'un que l'amour s'aime lui-même dans le sens où c'est la Conscience qui se reconnaît dans l'autre et que, de cette façon, on éprouve l'amour pour tous les êtres, il ne va pas comprendre le début et seulement retenir la fin : « *C'est vrai que je peux aimer plusieurs femmes (hommes) en même temps !* » Dans un registre un peu différent, si on lui dit qu'il n'est pas ses pensées et qu'il est possible de les arrêter, il ne le croira pas parce que son traducteur interne ne possède pas les notions adéquates. Il croit que ses pensées fonctionnent en continu ; il ne sait pas qu'elles s'arrêtent naturellement lorsque le cerveau est mobilisé par une tâche qui nécessite une pleine attention, comme c'est le cas des sports extrêmes. La pratique de l'un d'entre eux provoque en général, chez tout individu, la joie immense d'avoir mis fin pendant quelques instants à l'impérialisme de son activité mentale et, comme il ne possède pas les connaissances appropriées, il attribue cette joie à la pratique du sport. Malheureusement, en même temps qu'il acquiert une compétence accrue dans la

<sup>1</sup> Romuald Leterrier, Ovnis et conscience, VI.

discipline concernée, il a besoin d'une plus grande prise de risque pour réussir à atteindre à nouveau l'état de bien-être tant convoité. C'est ainsi qu'on voit parfois à la télévision des individus capables d'accomplir des prouesses extraordinaires et qui semblent plaisanter du nombre de fractures qu'ils ont dû subir avant d'en arriver là.

En gros, les êtres humains ne perçoivent que les accélérations, ce qui est vrai de la sensation de vitesse : dans un train ou un avion à vitesse constante on ne perçoit pas le mouvement et on peut vaquer à ses occupations ; on ne prend conscience du mouvement que lorsqu'il freine ou lorsqu'il démarre car il y a respectivement, dans ces deux cas, décélération et accélération. C'est ce qui donne autant de plaisir à conduire une moto ou une voiture puissante dans laquelle on peut rester « collé au siège », ainsi que le succès du *Space Mountain*. Ce qui est vrai de la vitesse est vrai aussi des différentes palettes de l'expérience humaine ; ce besoin de « ressentir » pousse l'être humain à toujours plus de « surenchère ». C'est ce qui arrive avec les sports extrêmes, la drogue, la gourmandise, le sexe, etc. C'est encore ce phénomène qui entraîne de nombreux couples au désastre lorsqu'intervient ce qu'on appelle : l'usure du quotidien, la routine ; ça n'est rien d'autre qu'une absence de mouvement. C'est aussi pour cette raison que les êtres humains ont le goût des voyages. Au départ, lorsqu'un individu change de milieu, son cerveau est mobilisé par de nombreuses perceptions nouvelles, on appelle ça : le dépaysement. Plus l'endroit est différent du cadre de vie ordinaire et plus le dépaysement est important. Cette mobilisation inhabituelle du cerveau est source de silence mental et de plaisir : « *Une fois en Inde, dans un environnement complètement nouveau, toute référence à un état antérieur disparut. Privé de tout critère de jugement, je fus amené à une ouverture, une disponibilité à toute chose* » (IS). C'est ainsi que la personnalité humaine s'est mise à associer le plaisir au voyage et non plus au silence, comme pour les sports extrêmes. D'une façon analogue, le bienfait du dépaysement a été confondu avec la notion d'éloignement. C'est ainsi qu'on en arrive à croire que passer de bonnes vacances consiste à rester enfermer dans un hôtel donnant sur une plage dès lors qu'il se trouve à l'autre bout du globe, quand on aurait eu les mêmes avantages tout près de chez soi ; encore un méfait du langage : « — "*Donnez-moi congé pour aller faire le tour du monde*". — "*À quoi bon, partout est comme ici*" » (Tt XXV). « *Le problème, que vous soyez à Londres, Delhi, Berlin ou Paris, est toujours le même ! S'en aller pour partir ailleurs vous éloigne de ce qui vous est le plus proche* » (TL XVIII, XXIII). Presque tous les jeunes gens croient qu'ils auront une vie meilleure s'ils partent vivre à tel ou tel endroit, et ils sont admiratifs devant les merveilleuses histoires que leur racontent ceux d'entre eux qui ont eu la chance de faire de beaux voyages. C'est sans doute cette façon de penser qui a été à l'origine de la colonisation de l'Amérique. Et il y a un peu de vrai dans tout ça ; on dit en effet : « *Les voyages forment la jeunesse* ». Si les gens pouvaient prendre du recul pour y réfléchir, ils s'apercevraient que, ce qu'ils trouvent merveilleux dans ces histoires est : le

dépaysement et la différence. S'ils se renseignaient un peu sur l'histoire de ceux qui sont partis vivre ailleurs, ils prendraient conscience que, passé un certain temps, leur existence est devenue identique à ce qu'elle aurait été dans leur milieu d'origine. Dans les années 70, la mode consistait à aller vivre dans des communautés à la campagne ; la plupart de ces expériences furent des échecs et n'ont abouti qu'à un retour au bercail. Nous avons nous-mêmes eu la chance de partir travailler pendant deux années en Afrique noire et nous avons été confrontés au même phénomène : pendant tout le temps où dure le dépaysement l'expérience semble extraordinaire mais, lorsque le mental finit par prendre ses repères, on s'aperçoit qu'on finit par recréer les mêmes problèmes qu'on avait avant de partir. On peut changer de lieu de vie, mais on s'y rend avec le même caractère ; les névroses qui habitent l'esprit humain le poussent à engendrer les mêmes symptômes et les mêmes types d'existence quel que soit l'endroit où il se trouve. À l'extrême, un individu qui voudrait éviter ce problème, et qui en aurait les moyens financiers, pourrait ne jamais rester longtemps au même endroit afin d'être toujours en état de dépaysement. Mais, d'une part, le monde n'est pas si grand et, d'autre part, le mental finit par s'habituer à tout, même à ce genre d'existence ; il finira par trouver quand même un moyen d'y développer ses névroses : « *On ne peut échapper à ce que l'on est, on le transporte partout et tout le temps avec soi* » (CT). « *L'ambition, l'avarice, l'irrésolution, la peur et les concupiscences ne nous abandonnent point, pour changer de contrée : "Et post equitem sedet atra cura"* » (Mon). « *Le chagrin monte en croupe et galope avec lui* » (Boi). « *"Post equitem sedet atra cura". Le noir souci monte derrière le cavalier. En vain vous quittez la ville pour la campagne, et les champs pour la ville, vous fuyez votre ennemi, l'ennui, le noir souci ; vain espoir, dès que vous êtes à cheval pour partir, il s'élançe en croupe* » (Ho). « *Même si on est dans un endroit extrêmement calme dans la montagne, si on est accompagné de l'esprit perturbé d'auparavant, le lieu calme sera de plus en plus perturbé [...] Cet Esprit unique ne se modifie pas selon le lieu et la situation* » (SeT). « *À quoi bon vos déplacements ? Les va-et-vient sont cause de fatigue. Il vaut mieux désormais rester tranquille, l'esprit en paix* » (PR 67).

Pour cette raison, mis à part une programmation particulière de son caractère, un Éveillé n'éprouvera pas le besoin de faire des voyages. Il est toutefois nécessaire de s'aérer et de profiter d'un peu du dépaysement de temps en temps pour se reposer et recharger ses batteries. C'est à ça que servent les congés et l'Éveillé est comme tout le monde ; s'il a un travail fatigant, il est bien conscient qu'il lui faut prendre des vacances de temps à autre. Mais il aura, comme toujours, une attitude libre de tout forme de snobisme ; c'est-à-dire qu'il ne ressentira pas le besoin particulier de parcourir de longues distances du moment qu'il est dans un endroit qui lui convient. Le reste est une affaire de goûts personnels : « *Lorsqu'il commença ses études, Liezi aimait voyager. [Huzi:] "Tu aimes voyager, qu'aimes-tu dans les voyages ?" [Liezi:] "Le plaisir d'un voyage réside dans le changement. Les gens voyagent pour observer la nature, je voyage pour*

*observer les changements. Les voyages ! Les voyages ! Nul n'a jamais pu déterminer ce qu'ils sont". [Huzi :] "Tu voyages comme les autres et dis le faire autrement. Tous voient le changement dans ce qu'ils regardent. Tu te plais au changement des objets, ignores nos changements. Tu te consacres à la surface des voyages, ne sais te consacrer à l'observation de la profondeur. La surface du voyage, c'est la recherche de la perfection des objets. L'observation de la profondeur, c'est l'obtention de la plénitude de soi. L'obtention de la plénitude de soi est le but du voyage. La recherche de la perfection des objets n'est pas le but du voyage". Après cette conversation, Liezi ne sortit plus de sa vie. Il pensait ne pas savoir voyager, et Huzi lui dit : "Quel est le but du voyage ? Le voyageur suprême ignore sa destination. L'observateur suprême ignore ce qu'il contemple. Tout est voyage. Tout est observation. C'est ce que j'appelle voyager, c'est ce que j'appelle observer. C'est pourquoi je parle tant du but du voyage" » (LT IV-7).*

S'il applique convenablement ce principe de *non-voyage*, le chercheur de vérité doit en quelque sorte vivre sans accélération : il ne doit pas s'énerver outre mesure, ni avoir trop d'enthousiasme pour quoi que ce soit. Ce sera ainsi la dernière étape avant le passage qui doit le conduire à son Éveil : une plus ou moins longue période d'existence, vécue à l'écoute totale du destin, dans l'humilité la plus complète possible, sans question existentielle, vivant uniquement au présent sans faire de vagues. Il ne saurait dire s'il est heureux ou malheureux, il ne saurait dire s'il possède l'Éveil ou non car il ne se doit même pas se poser pas la question. Il fait juste ce que l'existence lui demande, sans chercher à atteindre de but particulier ; vu de l'extérieur sa vie semble être : « un long fleuve tranquille ». C'est dans cet état d'esprit particulier que : « *Le jour du Seigneur viendra comme un voleur dans la nuit* » (1 Th. V-2).

## - IV - Évangile.

Selon les évangiles apocryphes Joseph est un vieillard tandis que Marie est une jeune vierge (PJ IX-2), ce qui rejoint la tradition alchimique : « *Il est généralement recommandé d'unir "un vieillard sain et vigoureux avec une jeune et belle vierge". De ces "noces chimiques", un enfant métallique doit naître et recevoir l'épithète d'"androgyné", parce qu'il tient à la fois de la nature du soufre, son père, et de celle du mercure, sa mère* » (FdP II). Ce vieil homme est parfois aussi appelé : le vieillard Saturne, du grec Κρονός *Kronos* qui est le nom du dieu Chronos mais qui signifie aussi *vieux fou*. Il s'agit en outre du vieillard dont parle saint Paul : « *Ne mentez pas les uns aux autres, vous étant dépouillés du vieil homme et de ses œuvres, et ayant revêtu l'homme nouveau, qui se renouvelle, dans la connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé* » (Col. III-9, 10).

Il y a trois principes alchimiques : le soufre, le mercure et le sel ; si Joseph et Marie sont les symboles des deux premiers, il manque le troisième : le sel. Mais en y regardant de plus près, un autre personnage intervient dans l'histoire de l'enfant Jésus, à savoir l'archange Gabriel qui parle au nom du Saint Esprit : « *La Parole de Dieu est une semence* » (Luc VIII-11).

L'alchimie était appelée à une certaine époque *la Philosophie* par ses propres adeptes, ce qui signifie *science de la sagesse* en grec, son but consistant à transmuter *l'homme-Lucifer* en *homme-Christ* ou *Pierre Philosophale*. Elle se déroule selon trois étapes symboliquement identiques les unes aux autres, appelées : Œuvre au noir, Œuvre au blanc et Œuvre au rouge, dont la réunion est le *Grand-Œuvre*. Chacune d'entre elles se conclut sur la mort dans un monde qui est simultanément naissance dans un autre, à l'image de la naissance d'un enfant dans le monde physique où son existence dans le monde intra-utérin se termine. C'est ainsi que les Évangiles peuvent être considérés comme une description allégorique du Grand-Œuvre dans lequel les trois étapes se situeraient : Du début à la naissance de l'enfant Jésus, du baptême dans le Jourdain à la mort de Jean-Baptiste, et de la transfiguration jusqu'à la résurrection finale. Il est intéressant de noter au passage que les transitions du premier au deuxième monde puis au troisième sont marquées de l'empreinte de Jean-Baptiste :

— « *Le temps où Élisabeth devait accoucher arriva, et elle enfanta un fils. Ses voisins et ses parents apprirent que le Seigneur avait fait éclater envers elle sa*

*miséricorde, et ils se réjouirent avec elle. Le huitième jour, ils vinrent pour circoncire l'enfant, et ils l'appelaient Zacharie, du nom de son père. Mais sa mère prit la parole, et dit : Non, il sera appelé Jean. Ils lui dirent : Il n'y a dans ta parenté personne qui soit appelé de ce nom. Et ils firent des signes à son père pour savoir comment il voulait qu'on l'appelle. Zacharie demanda des tablettes, et il écrivit : Jean est son nom » (Luc I-57, 63).*

— *« Il y eut un homme envoyé de Dieu : son nom était Jean. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Voici le témoignage de Jean, lorsque les Juifs envoyèrent de Jérusalem des sacrificateurs et des Lévites, pour lui demander : Toi, qui es-tu ? Moi, dit-il, je suis la voix de celui qui crie dans le désert » (Jn. I-6, 23).*

Il aurait été en outre difficile de le faire intervenir dans la liaison entre le deuxième et le troisième Œuvre car, à ce moment là, il était déjà mort décapité. Il faut cependant noté qu'il est symboliquement remplacé par l'apôtre Jean qui, dans l'Évangile qui porte son nom, va prendre la place de Jésus auprès de Marie : *« Jésus, voyant sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà ton fils. Puis il dit au disciple : Voilà ta mère » (Jn. XIX-26, 27).*

Chacun des trois Œuvres commence par une intervention du Saint Esprit et un message qui entre par l'oreille, portant la semence destinée à engendrer le divin enfant :

(1) *« Voici de quelle manière arriva la naissance de Jésus Christ. Marie, sa mère, ayant été fiancée à Joseph, se trouva enceinte, par la vertu du Saint Esprit, avant qu'ils eussent habité ensemble. L'ange (Gabriel) lui dit : Le Saint Esprit viendra sur toi, et la puissance du Très Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint enfant qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu » (Mt. I-18, Luc I-35).*

(2) *« Dès que Jésus eut été baptisé, il sortit de l'eau. Et voici, les cieux s'ouvrirent, et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. Et voici, une voix fit entendre des cieux ces paroles : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection » (Mt. III-16).*

(3) *« Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il les conduisit seuls à l'écart sur une haute montagne. Il fut transfiguré devant eux ; ses vêtements devinrent resplendissants, et d'une telle blancheur qu'il n'est pas de foulon sur la Terre qui puisse blanchir ainsi. Élie et Moïse leur apparurent, s'entretenant avec Jésus. Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : Rabbi, il est bon que nous soyons ici ; dressons trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie. Car il ne savait que dire, l'effroi les ayant saisis. Une nuée vint les couvrir, et de la nuée sortit une voix : Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le ! » (Mc. IX-2, 7).*

Cette « naissance » est suivie de tribulations dans le monde régi par Lucifer déchu, appelé dès lors *prince de ce monde*, qui dans la première partie est

symbolisé par l'Égypte, dans la seconde par le désert, et dans la troisième par la Jérusalem terrestre :

① « *Joseph se leva, prit de nuit le petit enfant et sa mère, et se retira en Égypte* » (Mt. II-14). « *Par le mot "Égyptiens", l'Écriture désigne la sensualité. C'est pourquoi Dieu a dit : "Je te tirerai de la prison des Égyptiens", ce qui veut dire : Je te délivrerai des penchants grossiers du corps* » (Zo II-25a). Enel dit par ailleurs que les hiéroglyphes utilisés pour traduire le mot *Égypte* signifient aussi *terre noire* (En) ; A.-J. Pernety renvoie ce mot à la *poudre noire* dans son dictionnaire mytho-hermétique : Matière des Sages en putréfaction, la putréfaction étant un autre nom du premier Œuvre.

② « *Alors Jésus fut emmené par l'Esprit dans le désert, pour être tenté par le diable* » (Mt. IV-1). Il faut remarquer ici que c'est aussi dans le désert que Moïse a conduit le peuple Juif après sa sortie d'Égypte ; le statut de ce monde serait donc supérieur à celui du précédent.

③ « *Ils amenèrent à Jésus l'ânon, sur lequel ils jetèrent leurs vêtements, et Jésus s'assit dessus. Jésus entra à Jérusalem, dans le temple* » (Mc. XI-7, 11).

C'est ensuite que doit se produire la mort de la partie terrestre de l'enfant philosophal afin qu'il naisse dans le monde suivant : « *Et leurs cadavres seront sur la place de la grande ville, qui est appelée, dans un sens spirituel, Sodome et Égypte, là même où leur Seigneur a été crucifié* » (Ap. XI-8). Dans le premier Œuvre c'est le massacre des Innocents, dans le second c'est la décapitation de Jean-Baptiste, et dans le dernier c'est la mort de Jésus lui-même :

① « *Alors Hérode, voyant qu'il avait été joué par les mages, se mit dans une grande colère, et il envoya tuer tous les enfants de deux ans et au-dessous qui étaient à Bethléem et dans tout son territoire, selon la date dont il s'était soigneusement enquis auprès des mages* » (Mt. II-16).

② « *Le garde alla décapiter Jean dans la prison, et apporta la tête sur un plat. Il la donna à la jeune fille, et la jeune fille la donna à sa mère* » (Mc. VI-28).

③ « *Jésus s'écria d'une voix forte : Père, je remets mon esprit entre tes mains. Et, en disant ces paroles, il expira* » (Luc XXIII-46).

Après chacune de ses morts l'enfant philosophal naît dans le monde suivant qui, bien que plus subtil, est encore terrestre tant que le troisième Œuvre n'est pas terminé. La sortie finale se fait quant à elle dans le monde céleste : « *Puis je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. Et je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, préparée comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis du trône une forte voix qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ! Il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux. Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu. Et celui qui était assis sur le trône dit : Voici,*

*je fais toutes choses nouvelles. Et il dit : Écris ; car ces paroles sont certaines et véritables. Et il me dit : C'est fait ! Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. A celui qui a soif je donnerai de la source de l'eau de la vie, gratuitement. Celui qui vaincra héritera ces choses ; je serai son Dieu, et il sera mon fils » (Ap. XXI-1, 7).*

\*\*\*\*\*

Il devient ainsi possible d'exploiter toutes les données de la description des différents Œuvres dans les Évangiles pour les compléter l'un l'autre en un schéma plus général. On peut aussi utiliser d'autres descriptions bibliques de la même histoire symbolique, entre autres : la Genèse, le déluge, l'histoire de Samson, de Job ou de Jonas, ou encore l'Apocalypse de Jean. Le plan d'ensemble est alors le suivant : Le sujet vit dans un milieu ténébreux et naît dans un monde paraissant plus lumineux après avoir reçu du Saint Esprit le Verbe par l'oreille. Par exemple un individu vivait sans se poser de question, identifié au sujet du langage ; il se trouvait ainsi dans le monde appelé *enfer* et y menait son existence dans une sorte de léthargie ou torpeur morale. Ensuite il rencontre par hasard un Éveillé dont la parole fait mouche : « *J'ai fait confiance à mon Maître, il m'a dit que je n'étais rien d'autre que moi-même et je l'ai cru* » (JS 2). Il naît alors dans le *purgatoire*. Malheureusement il n'existe plus dans ce monde la léthargie anesthésiante et la souffrance est maintenant clairement perçue, poussant le sujet à chercher le meilleur moyen d'y échapper, ce qui le conduit à se placer dans le domaine des Quatre Nobles Vérités du Bouddha : La Noble Vérité de la souffrance, la Noble Vérité de l'origine de la souffrance, la Noble Vérité de l'extinction de la souffrance, la Noble Vérité du sentier qui conduit à l'extinction de la souffrance. Dans cette nouvelle condition il est conscient d'être fils de Dieu : « *Les Juifs lui dirent : Toi, qui es un homme, tu te fais Dieu ! Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi : "J'ai dit : Vous êtes des dieux ?" Si elle a appelé dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et si l'Écriture ne peut être anéantie, celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, vous lui dites : Tu blasphèmes ! Et cela parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu* » (Jn. X-33, 36). Il sait aussi qu'il lui faut suivre une voie spirituelle pour accéder en pleine conscience à ce nouveau statut, mais laquelle : « *N'importe quoi n'est qu'un chemin parmi des quantités de chemins. Il convient donc de ne pas perdre de vue que ce n'est qu'un chemin ; si l'on a l'impression de ne pas devoir le suivre, inutile d'insister. Mais cette décision de rester sur le chemin ou de le quitter doit être libre de toute peur ou de toute*

*ambition. Vous devrez regarder chaque chemin très soigneusement et avec mûre réflexion. Faites autant de tentatives que cela sera nécessaire. Vous vous poserez alors une question et une seule : Ce chemin a-t-il un cœur ? Tous les chemins sont pareils, ils ne mènent nulle part. Il y en a qui traversent le buisson, ou qui s'y enfoncent. Ce chemin possède-t-il un cœur ? S'il en a un, le chemin est bon. Sinon, à quoi bon ? Les chemins ne conduisent nulle part, mais celui-ci a un cœur et celui-là n'en a pas. Sur celui-ci le voyage sera joyeux, et tout au long du voyage, vous ne formerez qu'un. L'autre vous fera maudire l'existence. Un chemin n'est jamais agréable s'il n'a pas de cœur. Il faut se donner de la peine rien que pour le prendre. Par contre, un chemin qui a du cœur est facile : on n'a pas besoin de se donner de la peine pour l'aimer. Et lorsqu'on s'aperçoit que l'on a choisi une voie sans cœur, cette voie est prête à vous tuer. Peu d'hommes peuvent alors s'arrêter pour réfléchir, et changer de voie » (CH 5, 9). Castaneda conclut malgré tout un peu rapidement sur la facilité du chemin, même en ce qui concerne le sien propre ; il faudrait plutôt dire que lorsqu'on suit une voie qui a du cœur, les difficultés apportent inévitablement en retour des richesses qui valent bien le mal qu'on s'est donné. En réalité, de même que le sujet n'a pas choisi de se trouver sur la route de l'Éveillé qui l'a fécondé, de même il sera conduit fortuitement dans la voie qui lui était réservée depuis le commencement. Ça peut consister à devenir le disciple d'un maître reconnu comme Nisargadatta Maharaj, ou bien à suivre l'enseignement d'un sorcier toltèque comme le Carlos Castaneda mythique, ou encore à adhérer au Bouddhisme Zen ou autre : « Pourquoi, à un moment de ma vie, je me suis mis à pratiquer le Zen, je n'ai pas de réponse. Je ne me suis en effet pas rendu au Japon pour pratiquer le Zen. À cette époque, je ne connaissais même pas ce mot. La seule chose que je puis dire c'est que c'est à cause d'un concours de circonstances que je me suis rendu à un endroit plutôt qu'à un autre, que j'y ai rencontré telle personne plutôt qu'une autre, que cette personne pratiquait le Zen et pas le golf, etc., et qu'en fin de compte c'est le Zen que je "devais" pratiquer et pas autre chose. Il est important d'observer le déroulement et l'enchaînement de ces "concours de circonstances". Cela nous fait prendre conscience de l'inévitabilité des choses et montre que si on fait telle ou telle chose, ce n'est pas tout à fait par hasard, que ce n'est pas par un hasard hasardeux. Il y a une raison profonde aux choses et à leur enchaînement. Il est impossible de dire : je fais du Zen parce que ceci, à cause de cela. Pourquoi, à un moment donné, on s'est trouvé face à une situation qui fait qu'on a décidé de faire telle chose plutôt qu'une autre ? Parfois c'est la réflexion intellectuelle qui nous a dicté notre choix, parfois simplement par attirance. Il arrive régulièrement dans la vie d'être obligé de faire des choix. Faut-il, à ce moment là, faire tel choix, suite à une logique intellectuelle ? Faut-il choisir suite à ce qu'on ressent en profondeur ? Au fond, lorsqu'on est dans l'obligation de choisir entre A et B, peu importe de choisir A plutôt que B, ou B plutôt que A. Cela n'a en fin de compte pas beaucoup d'importance. C'est ensuite, une fois ce choix fait, la manière dont on va s'engager dans cette*

*nouvelle direction qui a de l'importance. Si on se pose la question : n'aurais-je pas mieux fait de choisir B plutôt que A, là, tout s'arrête. Effectivement, peut-être aurait-il fallu choisir la voie B. mais dès lors qu'on a choisi A, il faut s'engager à fond, sans se retourner, sans se poser la question de savoir si on a bien fait de choisir cette direction » (TJ 29). Si tout se passe bien il réussira finalement à mourir dans le *purgatoire* pour naître enfin dans le monde appelé *paradis* : « Grâce à la foi en mon maître et à l'obéissance à ses instructions, j'ai réalisé mon être véritable » (JS 12).*

Mais ça n'est malheureusement pas si simple qu'il y paraît car sous le couvert de la dévotion au gourou naissent aussi toutes les dérives sectaires. En ce qui concerne Maharaj, l'instruction était de ne s'occuper que d'une seule chose : « *Tu n'es pas ce que tu crois être. Trouve ce que tu es. Observe le sens de "Je Suis", découvre ton véritable Soi* » (GR). « *J'ai fait ce qu'il m'a dit de faire. Tout temps gagné je le consacrais à m'observer en silence. J'ai cessé de me tourmenter pour ce qui n'était pas moi ni à moi. Cela opéra en moi un changement rapide et profond, il ne me fallut pas plus de trois années pour réaliser mon être véritable* » (GR, JS 2). Il ne s'agit pas d'obéir aveuglément à n'importe quoi mais seulement de faire en sorte que le sujet du langage se taise véritablement ; c'est l'unique façon pour qu'il vienne occuper sa véritable place à savoir n'être plus qu'une simple fonction organique comme la respiration qui, si on la pratique de façon volontaire pendant un certain temps, devient très vite insupportable. Il est tout aussi pénible de mener son existence en croyant continuellement être l'auteur de ses actes, mais Lucifer déchu ne connaît pas d'autre mode d'existence : « *Il peut sembler que j'entende et voie, parle et agisse, mais chez moi cela arrive comme chez vous la digestion ou la transpiration. Pourquoi ne pas admettre que l'intégralité de la vie de la personne puisse plonger au-dessous du seuil de la conscience et ne puisse pas, malgré ça, continuer raisonnablement et sans à-coup. Vous ne suivez pas d'un œil attentif vos fonctions digestives, circulatoires ou éliminatoires. C'est devenu automatique ; le mental devrait fonctionner aussi automatiquement, sans capter votre attention* » (JS 7, 12, 32). « *La pensée lui apparaît alors comme la salive, la sueur, l'urine, les excréments, une sécrétion spéciale du corps, une sécrétion de l'esprit* » (SeN). « *J'ai des bras pour tenir quelque chose, des jambes pour me déplacer ; aussi ai-je semblablement une personnalité. C'est un outil, un outil pratique, très important dans votre vie quotidienne, mais vous identifier à elle est un non-sens* » (TL XIX, XVIII).

L'entrée de Jésus dans Jérusalem monté sur un ânon signifie qu'il pénètre dans le nouveau monde avec deux natures mais il manque le bœuf pour répéter le symbolisme présent dans la crèche instaurée à Greccio par saint François d'Assise à Noël 1223 (FA). L'âne et le bœuf ne sont pas présents dans la nativité des Évangiles canoniques mais dans d'autres sources, dont l'évangile du Pseudo-

Matthieu et la Légende Dorée de Jacques de Voragine ; ils se réfèrent sans doute à Isaïe I-3 : « *Le bœuf connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître* ». L'âne joue ici le même rôle que le vêtement de Peau d'Âne : « *Mais quel est le sujet de cette triple action, à la fois physique et chimique ? Certainement la terre adamique, occulte et secrète, dont le chevalier-alchimiste nous dit, selon Moïse, qu'elle "est cette vierge céleste qui paroist aux yeux de tout le monde, déguisée sous un vieil et sale manteau, mais qui n'a jamais pu souffrir le regard des hommes dans sa nudité corporelle, hormis des vrays Enfants de la Science". Vierge qui nous rappelle cette princesse merveilleusement belle, sous sa peau d'âne misérable, et qui est l'héroïne de l'un des contes hermétiques de Charles Perrault* » (ECT). Il s'agit aussi du vêtement de peau revêtu par Adam et Ève après leur chute : « *Il fallait que l'intellect et la perception sensible se vêtissent du corps comme d'une tunique de peau* » (PQG I-53). Le bœuf, l'ego, est enfermé dans le corps de chair, l'âne : « *Le mot "hamor", âne, en hébreu, est formé sur une racine חמר "homer" qui signifie "matière". Si le mot âne signifie matière, le mot taureau, "chor", peut se relier à une racine שור qui signifie "voir". L'opposition entre le bœuf et l'âne, c'est donc également celle de la matière et de l'esprit* » (ABO). On est donc effectivement là en présence des trois principes : l'âne est le corps de chair de Jésus, le bœuf sa nature humaine et le Christ sa nature divine. On entre ensuite avec eux dans le monde des tribulations, le creuset alchimique, en notant toutefois qu'il ne s'agit pas ici du corps réel ni de la nature humaine réelle mais du corps et du mental auxquels l'homme s'est identifié après la chute. À noter au passage que : « *La croix est l'hiéroglyphe alchimique du creuset. C'est en effet dans le creuset que la matière première, comme le Christ lui-même, souffre la Passion ; c'est dans le creuset qu'elle meurt pour ressusciter ensuite, purifiée, spiritualisée* » (FMc).

« *Voici, quand vous serez entrés dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera, et vous direz au maître de la maison : Le maître te dit : Où est le lieu où je mangerai la Pâque avec mes disciples ? Et il vous montrera une grande chambre haute, meublée : c'est là que vous préparerez la Pâque* » (Luc XXII-10, 12). Par un jeu de mot simple, — les alchimistes appellent ce procédé la cabale à ne pas confondre avec la Kabbale : « *La cabale hermétique est une précieuse clef, permettant à qui la possède d'ouvrir les portes des sanctuaires, de ces "livres fermés" que sont les ouvrages de science traditionnelle, d'en extraire l'esprit, d'en saisir la signification* » (Fdp II) —, on peut transformer le porteur d'eau en porteur d'O ; porter l'O serait *O fero* en latin ou en grec, ce qui nous amène à Offerus le premier nom de saint Christophe qui signifie plutôt *homme sauvage* mais qui en devenant *Kristophoros* prend le sens de *porteur du Christ*, ce qui est à mettre en rapport avec son histoire personnelle où il aide un petit enfant dont il ignore que c'est le Christ à traverser un cours d'eau, cet enfant devenant de plus en plus lourd à mesure qu'il avance jusqu'à ce que le fardeau devienne insupportable. Ce

porteur d'eau est donc un symbole identique à Offerus qui porte le Christ ou à l'âne qui porte Jésus. On ne peut s'empêcher de l'associer aussi à Lucifer, le porteur de lumière : « *Ce "spiritus mundi", esprit universel, dissous dans le cristal des Philosophes, produit cette même émeraude qui se détacha du front de Lucifer, au moment de sa chute, et dans laquelle le Graal fut taillé. C'est la gemme hermétique qui orne l'anneau de Peau d'Âne* » (Fdp I). Peau d'Âne est donc aussi un symbole des trois principes : la peau d'âne elle-même, la princesse cachée dessous, et la pierre qui orne son front. L'entrée des trois principes dans le nouveau monde est aussi l'annonciation de la victoire future à savoir la mort et la résurrection dans le plan supérieur. Et de même que l'étoile des mages s'est éteinte pour céder sa place dans le monde évangélique à la lumière de l'enfant Jésus : « *La gloire du Seigneur resplendit autour d'eux* » (Mt. I-9). Jésus bien que lumineux doit lui aussi s'éteindre pour laisser place à la lumière du Christ ressuscité : « *Il est la lumière qui brûlait, et son éclat préparait sa mort ; car, brillant dans la nuit, il annonçait qu'avec le lever du Soleil disparaîtrait son propre rayon* » (EpD XIII-10).

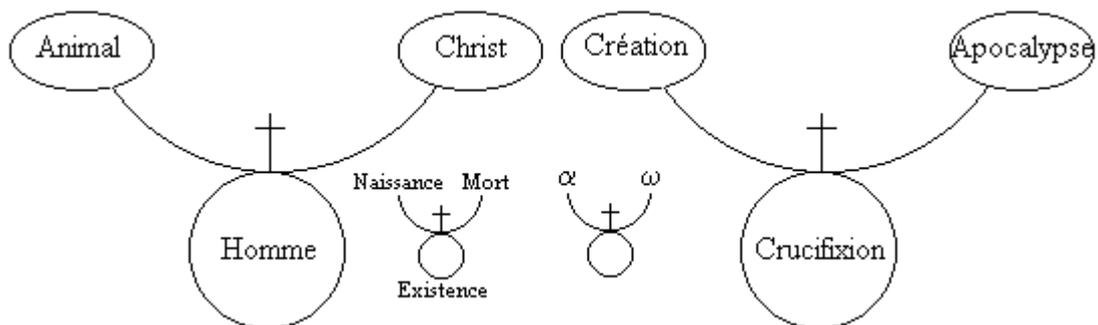
Il y a ensuite une nouvelle référence aux trois principes, pendant la Cène : le pain, l'eau et le vin, ces deux liquides étant mélangés dans la coupe du Graal : « *L'eau figure le peuple, le vin le sang du Christ. Quand donc dans le calice l'eau se mêle au vin, c'est le peuple qui se mêle au Christ* » (CC). L'eau et le sang à la place du vin couleront ensuite du corps du Christ après sa mort sur la croix et seront récupéré dans le même Graal : « *Un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau* » (Jn. XIX-34). « *Le sang fut donc recueilli dans le vase ; puis Joseph (d'Arimatee) enveloppa le corps (de Jésus) dans un linge qu'il avait acheté et le plaça dans un sépulcre de pierre qu'il avait choisi pour lui-même* » (RBG). Ce précieux liquide qui émane du côté de Jésus est l'élixir de vie destiné à vaincre la mort introduite dans le monde par la femme, au sens de *sujet du langage*, issue du côté d'Adam : « *Un feu de convoitise brûla en Adam à cause de sa côte ; c'est pourquoi le côté du second Adam fut percé, et il en sorti un fleuve destiné à éteindre le feu du premier Adam* » (EpD).

La crucifixion est quant à elle le symbole central de l'Œuvre en voie de réalisation. On a par exemple les correspondances suivantes :

Jésus entre dans Jérusalem porté par un ânon	La croix porte Jésus sur le Golgotha
Les gens jettent leurs vêtements devant Jésus sur le chemin de Jérusalem	Les vêtements de Jésus sont tirés au sort par les soldats pendant la crucifixion
Sur le chemin de Jérusalem les disciples crient : « Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur »	La croix porte l'inscription : « Voici le Roi des Juifs »
Judas est un traître	Jésus est mis avec des malfaiteurs
Jésus insulte les sacrificateurs dans le temple	Les sacrificateurs insultent Jésus sur la croix
Jésus dit : « De deux l'un sera pris et l'autre laissé »	Barabbas est relâché à la place de Jésus. (Et sur le Golgotha, seul le brigand de droite accompagne Jésus au paradis)

Du parfum est répandu sur la tête de Jésus par Marie à Béthanie	Il reçoit une éponge de vinaigre sur la croix
Pilate se lave les mains du sang de Jésus	Du côté percé de Jésus coule un mélange d'eau et de sang

On dit qu'au moment de mourir un individu revit toute son existence ; ici, Jésus revit sur la croix les étapes majeures qui l'ont conduit là. La crucifixion représente bien davantage que l'histoire d'un seul individu, c'est aussi un point central de l'histoire de la civilisation judéo-chrétienne. Le microcosme rejoint le macrocosme et on peut alors en tracer le schéma, appelé en alchimie *globe crucifère*, à la fois du point de vue psychique et du point de vue temporel :



Les trois jours dans la tombe sont ainsi une représentation de la dialectique temporelle *passé-présent-futur* où la résurrection finale est aussi une victoire sur le temps chronologique : « *L'éternel présent s'ouvre dès qu'il n'y a plus hier ni demain* » (KR VI). « *L'ange, que je voyais debout sur la mer et sur la Terre, leva sa main droite vers le ciel, et jura par celui qui vit aux siècles des siècles, qui a créé le ciel et les choses qui y sont, la Terre et les choses qui y sont, et la mer et les choses qui y sont, qu'il n'y aurait plus de temps* » (Ap. X-5, 6). « *Le temps n'est pas celui que nous connaissons* » (PJ23).

Pour résumer, le chercheur de vérité entame sa voie spirituelle dans le monde du purgatoire en tant que trinité corps-ego-Christ. Il y subira les tribulations jusqu'à épuisement et jusqu'à la crucifixion du sujet du langage. Son âme individuelle et son esprit christique quittent alors son corps pour entrer dans le monde souterrain pendant trois jours afin de vaincre le temps. Ils viendront ensuite réintégrer le corps pour lui redonner vie dans le nouveau monde du Paradis, le Nirvâna : « *Pour les chercheurs religieux, la récompense est souvent le paradis après la mort. C'est trompeur, car tout le temps il y a cette croyance que si je deviens pur, à la mort, j'irai au paradis. Mais "ceci" est le paradis — ceci est le royaume des cieux. Vous marchez au paradis. Vous marchez dans l'absolu tout le temps. Il y a toujours ceci — éternellement il n'y a que ceci — et ceci est le paradis* » (TPT). « *Vous tous, Mes attributs humains, avant que le "JE SUIS" du dedans de vous puisse réveiller vos esprits humains à la Perception de Moi, de votre Intime "Moi" Divin, devez naître d'un Amour Vierge dans une humble*

*étable, - lieu où les bêtes viennent se nourrir (le cœur contrit et humilié, rempli de foi et de confiance en Dieu, condition à laquelle doit arriver la nature humaine ou animale). Alors vous devez être conduits en Égypte, la terre de l'obscurité (ou de l'activité intellectuelle), pour que là vous luttiez et croissiez, en corps et en connaissance, jusqu'à ce que vous vous fortifiiez avec la sensation de Moi, au-dedans de vous. Et alors, quand vous serez suffisamment conscients de Mon Pouvoir et de Mon Amour, JE commencerai à parler par vous des Paroles de Sagesse et de Vérité, qui confondront les sages du monde, même les Docteurs de la Loi. Ensuite viendra une longue période d'étude et de méditation, qui mûrira l'esprit et développera l'Âme, jusqu'à ce que vous arrivassiez à la maturité complète de la conscience intérieure du "JE Suis", qui vous préparera à votre baptême dans le Jourdain, temps où vous serez prêts à vous ouvrir à Moi, à la pleine conscience que Vous et Moi sommes Un, qu'il n'y a pas de séparation entre nous, que Je Suis votre "Moi" "Intime et Vrai" et qu'à partir de ce moment vous Me permettiez de diriger vos vie d'une façon absolue. Alors Moi, JE vous conduit au monde appelé le Désert dans Mon autre Révélation, pour vous y éprouver, vous fortifier et vous accoutumer à l'usage Impersonnel de Mes Attributs Divins, Je vous présente les trois grandes Tentations : le Pouvoir, l'Orgueil de la vertu propre et l'Ambition, jusqu'à ce que vous ayez prouvé que rien de l'intellect, rien du "moi" égoïste, rien de ce qui est matériel, ne peut vous inciter à M'oublier intérieurement ; et que Ma Voix, la Mienne, qu'elle parle en vos cœurs, ou dans les cœurs de vos frères, soit la seule Voix que maintenant vous soyez capables d'entendre. Après cette épreuve commencera la période de faire des miracles et l'enseignement des multitudes, accompagnée des outrages et de la Persécution des incrédules et des railleurs, suivie par le jugement devant Pilate, représentant la Loi du Monde, la sentence, la montée au Calvaire en portant la Croix, l'être cloué sur la Croix, l'Agonie, les trois jours dans la tombe, et ensuite la résurrection finale, qui aura lieu quand vous entrez complètement en union avec Moi » (VI XVI).*

\*\*\*\*\*

L'homme ordinaire a été conditionné depuis la naissance à travers son propre langage. Maintenant, s'il a de la chance, il souffre suffisamment pour, d'une part, ne pas le supporter et, d'autre part, avoir encore assez d'énergie et de volonté pour tenter de changer ça. La question qui se pose alors est évidente : « Comment faire ? » Il y a ici un petit point de vocabulaire à éclaircir : s'il n'y a effectivement qu'une seule voie spirituelle conduisant de l'état d'homme

ordinaire à celui d'Éveillé, en notant qu'on reste un homme ordinaire tant qu'on n'est pas arrivé au bout, il existe de multiples chemins pour suivre cette voie ; en fait, il y a un chemin différent pour chaque individu. En outre, à la fin de la voie, on se rend compte qu'on a fait que retrouver ce qui était déjà là depuis le début : « *La Voie n'est et ne va nulle part* » (Hp 10). La question principale pourrait donc s'énoncer : « Quel est donc mon chemin ? Où puis-je le trouver ? » En réalité, celui qui entame son chemin ne se pose pas cette question ; c'est le destin qui a mis sur sa route un livre de spiritualité ou bien un autre chercheur de vérité. Les paroles trouvées dans le livre, ou reçues de la bouche de son congénère, réveillent en lui une forte aspiration, créant ainsi une vocation. Mais il en va de cette étape comme du grain de la parabole du semeur (Mt. XIII) ; parmi tous les appelés, il y a très peu d'élus. Peu nombreux sont ceux qui démarrent un chemin, et parmi ceux-là il y en a encore moins qui ont la chance de tomber dans de la bonne terre ; c'est aussi comme ça que l'appellent les Bouddhistes, la terre pure : « *Cette terre est la Terre pure du lotus* » (JB Hakuin Ekaku). « *La Terre pure n'est que mental ; il n'y a pas d'autre terre que le mental. Dans cette terre, il n'y a que le mental* » (Wei-tse). « *Dans le Bouddhisme, le paradis lui-même est appelé "Terre Pure"* » (ShJ VI). Ce n'est pas en pratiquant quelque activité que ce soit que l'esprit deviendra silencieux : « *Il n'y a normalement aucun lien entre un quelconque miracle ou des pouvoirs parapsychologiques et le processus d'Éveil de quelqu'un. Ce ne sont que des attractions secondaires du grand cirque de la vie, plutôt destinées à distraire qu'à revêtir une signification spirituelle* » (SNP 31). Le chercheur peut même aller jusqu'à s'investir totalement dans l'une d'entre elles et, par exemple, devenir professeur de yoga, comme ce fut le cas de Jean Klein ; il saura décontracter son corps, le conserver en bonne santé, obtenir une certaine harmonie avec ses proches, être un exemple pour les autres, etc. Mais il ne sera toujours pas devenu un Éveillé. Pire, toutes ses réussites deviendront de nouveaux obstacles à surmonter. Jésus a illustré ceci dans cette simple phrase : « *Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au royaume des Cieux* » (Mt. XIX-24) ; les richesses en question sont tous ces savoir-faire : mouvements, respirations, rituels, régimes nutritionnels, horoscopes, tirages de cartes, etc. « *Quand le pouvoir est à votre disposition le mental se renforce et s'empresse de l'utiliser abondamment* » (R 06/97). « *Qui possède des perles est riche, que ferait-il de la Voie ?* » (LT VIII-1). En ce qui concerne cette fameuse sentence de Jésus sur le riche et le Royaume des Cieux, selon Éric Edelman, la transcription de la phrase araméenne ne serait pas forcément conforme à la réalité. Il est possible que Jésus ait dit : « *Il est plus facile à une corde de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au royaume des Cieux* » (Ed VI) ; car le mot araméen qui signifie *chameau* : *gamlā*, signifie aussi *corde*. Il est possible que cette association soit due au fait qu'à l'époque, certaines cordes étaient faites en poils de chameau, ou bien qu'on associe la corde à la cordée, puis à la caravane, elle-même associée au chameau. La sentence semble effectivement plus plausible sous cette seconde

forme, même si l'une comme l'autre assureraient le même sens au verset. Néanmoins, le fait que le mot *chameau* soit passé à la postérité lui confère une légitimité suffisante à ce qu'on continue à le préférer dans la suite. Voilà un nouvel exemple du pouvoir des mots, ainsi qu'une illustration parfaite de la valeur que peut leur conférer le poids des siècles.

Pour la petite histoire, il y a d'autres cas où le chameau a remplacé la corde ; par exemple, déjà au jardin d'Eden : « *Le serpent ressemblait au chameau, Samaël grimpa sur lui et le chevaucha. Tous les actes et toutes les paroles du serpent étaient sous l'emprise de Samaël. Il dit à Eve : "Au moment même où vous en mangerez, vous deviendrez comme Lui, un dieu. Et de même qu'il crée des mondes et les détruit, vous serez capables, vous aussi, de créer des mondes et de les détruire. De même qu'Il donne la mort et qu'Il ressuscite, vous pourrez faire mourir et ressusciter". Puis le serpent alla toucher l'arbre qui s'écria : "Scélérat ! Ne me touche pas ! Que le pied de l'orgueil ne m'atteigne pas et que la main des méchants ne me fasse pas fuir. Ici tombent ceux qui commettent l'iniquité" (Ps. XXXVI-12, 13) » (PRÉ 13). Si on remplace le mot *chameau* par *corde* : « Le serpent ressemblait à la corde », on se trouve ainsi avec une histoire plus ancienne, provenant d'Inde, qui pourrait même avoir un lien avec le mythe biblique : « *Quel tort a commis la corde pour qui la voit comme un serpent, sans reconnaître la vraie forme de la corde ? C'est moi qui ne suis pas maître de mes sens » (Ud. XXI-17). « Comme une corde apparaît être un serpent à travers l'illusion, ou une coquille de perle comme de l'argent, tout cet univers est surimposé au Paramatma (Avant le Soi) » (ShS I-37). « L'exemple, si souvent utilisé dans le Vedanta, du serpent et de la corde, d'un côté se réfère au monde et, de l'autre, à la réalité ultime. Le serpent représente le monde des objets où nous rencontrons les personnalités, les pensées, et l'affectivité. La corde symbolise la réalité ultime, le silence de la conscience. Une fois que nous cessons de prendre la corde pour le serpent, l'idée du serpent disparaît et nous voyons la corde pour ce qu'elle est réellement » (CM VI). « Celui qui voit et ce qui est vu sont comme la corde et le serpent. À moins que la perception illusoire du serpent dans la corde ne cesse, la réalité de la corde, qui est le substrat, ne peut être reconnue. De même, tant que ne cesse la croyance dans la réalité du monde, la réalisation du Soi, le substrat, ne peut être obtenue » (RMQ). « Quand vous constatez que ce que vous preniez pour un serpent est une corde, vous n'avez aucun effort à faire pour ne plus croire que c'est un serpent. La vision de la corde dissout le serpent. Vous ne voyez pas la corde pour supprimer le serpent, mais, du fait que vous avez laissé la vision de ce qui était là s'imposer en vous, l'élément imaginaire a magiquement disparu » (EB). « Il faut savoir qu'il y a une corde qui ressemble à un serpent, et alors le refus de voir le serpent dans la corde est la condition nécessaire pour voir la corde » (JS 39).**

On peut lire ailleurs dans les Évangiles : « *Conducteurs aveugles, qui filtrez le moustique, et avalez le chameau ! Guides aveugles que vous êtes ! Vous avez soin de filtrer vos boissons pour éliminer le moindre moucheron, et vous avalez*

*le chameau tout entier* » (Mt. XXIII-24, Crampon, Semeur). En français l'expression équivalente est : « Avaler des couleuvres », ce n'est peut-être pas un hasard ; d'autant plus qu'il s'agit une nouvelle fois de dire à des personnes qu'elles croient à des chimères !

Dans tous les cas, on a affaire à ceci que, dans la Bible, Ève, symbolisant ici le mental, chute à cause du serpent qui a l'apparence d'un chameau (ou d'une corde). Et de la même façon, dans la tradition védique, l'être humain chute dans le monde des apparences par une illusion similaire à celle qui consiste à prendre une corde pour un serpent.

Il faut passer ce premier écueil avec ce qu'on appelle : le discernement. À force de se renseigner sur les sujets dits *spirituels*, le chercheur de vérité peut avoir la chance de tomber sur un véritable Éveillé, soit en assistant à ses entretiens, soit en lisant un livre contenant ses paroles. Dans la parabole du semeur, c'est le grain tombé dans la bonne terre, et c'est ici que le chemin commence vraiment. Il y a alors deux cas de figure : dans le premier il reçoit la grâce tout de suite, ce qui n'arrive pratiquement jamais, et dans le second il s'engage pour bien plus longtemps qu'il ne peut l'imaginer. On peut illustrer cet état de fait en prenant l'exemple des alchimistes ; ils prétendent eux aussi qu'il y a deux façons d'accomplir le Grand-Œuvre, la courte et la longue : « *Le Grand-Œuvre peut s'accomplir par deux voies, l'une dite voie humide, plus longue mais plus en honneur, et l'autre, ou voie sèche, beaucoup moins appréciée. Philalèthe dit : "Par notre voie, il ne faut pas plus d'une semaine"* » (FMc). Il y a sans doute plusieurs manières de réaliser la voie courte ; l'une d'entre elle consiste à rester en état de silence mental pendant trois journées complètes, à l'image des trois jours de Jonas ou de Jésus : « *De même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un grand poisson, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la Terre* » (Mt. XII-40). « *Il se mit à faire zazen sans avoir reçu d'instructions. Tout soudain, il réalisa que ce monde est fugitif et impermanent. Il ferma la porte de sa chambre, et s'assit, mains agrippées l'une à l'autre, et yeux grands ouverts. Le sentiment de cette impermanence était si fort, qu'en trois jours à peu près — oubliant de dormir, oubliant de manger — en seulement trois jours, donc, il put réaliser Ceci* » (Hak). Il est sans doute aussi possible de pratiquer le silence uniquement une heure par jour : « *Si tu Me dédiais seulement une heure chaque jour, à Moi seul, imaginant et pratiquant Ma présence en toi ; Je te promets que tu Me trouverais tôt, très tôt* » (VI XVII-14). Le maître Zen Bankei est un peu plus dur : « *Demeurez trente jours dans l'esprit de la "non-naissance" ; après cela, même si vous ne voulez pas y rester, vous y resterez tout naturellement* » (ShJ Bankei). « *Chaque personne a un seuil temporel différent et doit maintenir le "silence intérieur" pendant une certaine durée correspondant à son seuil personnel pour qu'il devienne efficient* » (CD). Comment réussir à ne pas penser suffisamment longtemps ? C'est pratiquement impossible ; essayez donc de ne pas penser pendant plus de trois secondes et

vous verrez quelle est la difficulté : « *Regardez attentivement et vous verrez votre mental grouiller de pensées. Il peut devenir vide à l'occasion, mais seulement pour un instant, avant de retourner à son agitation habituelle. Le mental produit sans arrêt des pensées, même si vous ne le voyez pas* » (JS 34, 48). En particulier : « *Ne pensez pas à ne rien penser* » (SeM). « *Si vous pensez à ne pas penser, déjà vous pensez. Ne pas penser même à ne pas penser* » (RN). « *Toute tentative pour agir ou ne pas agir, pour acquérir ou pour faire le vide dans votre pensée, relève de la pensée* » (TL X). Pourtant, un Éveillé est capable de le faire ; bien évidemment, il n'en a pas besoin car il n'est plus identifié à ses pensées, elles passent en lui comme des nuages dans le ciel : « *Pour moi, les désirs ne sont que des choses parmi d'autres, de simples nuages dans le ciel du mental, et je ne me sens en rien contraint d'agir sur eux* » (JS 73). Quelquefois le ciel est bleu et clair, quelquefois il est couvert et le tonnerre gronde ; le Soleil est-il plus lumineux dans le premier cas ou plus obscur dans le second ?

On suppose donc que notre homme ordinaire, qui porte désormais l'étiquette de : « chercheur de vérité », a eu la chance de pénétrer sur l'entrée de la voie authentique, celle qui va durer longtemps, bien entendu. À ce stade, il ne sait pas qu'il risque de s'engager pour une croisade de très longue haleine ; cela peut durer au mieux dix ans et parfois dépasser les trente ans, voire ne jamais finir. En outre, une fois franchi un certain seuil, il n'y a plus de retour possible. Il ne reste donc plus d'autre solution que tenter d'aller jusqu'au bout, ce qui est presque impossible. Ce qui attend le chercheur de vérité n'est, au bout du compte, pas plus facile que cesser de penser pendant trois jours complets. Sauf qu'il ne le sait pas ; il sait seulement qu'il n'arrivera pas à faire cesser le flot ininterrompu de son activité mentale : « *L'homme est assailli de pensées qui vont et viennent dans sa tête tout au long du jour* » (Sh IX, Ying-ngan). Il n'a pas le choix ! Nous avons, quant à nous, eu la chance que l'affaire ne dure pas plus de douze années ; en ne comptant pas toutes les années qui ont précédé l'entrée sur la voie et qu'on pourrait malgré tout considérer comme une : *introduction*.

\*\*\*\*\*

Que se passe-t-il à l'entrée dans la voie ? Bien souvent, le chercheur de vérité est plein d'allant et d'énergie car les ennuis n'ont pas encore commencé. La voie est malicieuse, elle sait se montrer séduisante au début, pour mieux attaquer ensuite car le but est d'abattre l'ennemi : Lucifer. Mais, attention, Lucifer n'est pas ici le dieu du mal, il est le « porteur de lumière », dont une

autre image est Saint-Christophe, Χριστοφοροζ, *Kristophoros* en grec : *porteur du Christ* selon Fulcanelli : « *Saint Christophe, dont Jacques de Voragine nous révèle le nom primitif : "Offerus", signifie, pour la masse, celui "qui porte le Christ" (du grec Χρίστοφόροζ) ; mais la cabale phonétique découvre un autre sens, adéquat et conforme à la doctrine hermétique. Christophe est mis pour "Chrysophe" : (du grec Χρυστοφόροζ). Dès lors, on comprend mieux la haute importance du symbole, si parlant, de Saint-Christophe. C'est l'hiéroglyphe du "soufre solaire" (Jésus) » (FMc) ; *qui a produit ou vu naître le Christ, qui honore le Christ* selon le Bailly. Il est l'homme ordinaire qui possède en lui le potentiel divin tout en étant prisonnier de son propre langage ; l'archange Lucifer déchu, tombé sur la Terre : « *Te voilà tombé du ciel, Lucifer, fils de l'aurore !* » (Es. XIV-12, Ostervald, King James). « *Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair* » (Luc X-18). Nous voyons donc l'individu parler au plus grand nombre de gens possibles de ses découvertes, surtout à ses proches. Il se sent comme dans l'armure d'un missionnaire de la vérité ; il pense que tout le monde doit savoir que l'univers dans lequel nous croyons vivre est une illusion qu'il faut démasquer. Il répète les paroles saintes qu'il a reçues, comme par exemple : « *Lorsque tu vois un serpent, tu as peur ; mais si tu t'aperçois qu'il s'agit en réalité d'une corde, alors la peur disparaît du même coup. De même, tu crois que le monde dans lequel tu vis est effrayant, que chaque être humain est livré à lui-même, seul face à une nombreuse adversité : un état vampire qui surtaxe tout et qui tend à limiter les libertés individuelles et les privilèges professionnels afin de remplir ses caisses et d'avoir la mainmise sur la conscience du peuple ; des industriels qui détruisent l'environnement au point que la Terre risque de ne plus être habitable dans quelques années ; une délinquance qui empoisonne l'existence quotidienne de millions de personnes, des terroristes capables de mettre une bombe dans votre train ou votre métro ; et peut-être même des sociétés secrètes qui entretiennent tout ça pour prendre le contrôle de la planète, voire être chapeautées par des extraterrestres dont le but serait de détruire l'humanité. Mais, en réalité, tu vis dans un monde merveilleux et harmonieux commandé par le seul véritable maître, à savoir Dieu, ou le Soi suprême, qui agit dans les cœurs et les esprits de tous les êtres pour que l'Univers accomplisse son plan divin. Ceux qui croient faire le mal ou n'agir que pour défendre leurs intérêts personnels n'ont pas conscience qu'ils ne sont que des instruments que Dieu utilise pour accomplir ses propres desseins et qu'ils seront dans l'incapacité de pousser trop loin leurs projets s'ils ne servent plus les vœux divins* ». Quelquefois, lorsque l'Éveil se produit rapidement, l'esprit missionnaire apparaît juste après, c'est alors moins ennuyeux : « *Après ma réalisation, je conservais de l'intérêt, je rassemblais des gens, ils m'intéressaient, j'avais envie de leur communiquer mes lumières mais cela n'existe plus* » (NS I-15). Seulement voilà, celui qui possède cet esprit missionnaire, il faudrait plutôt dire : *qui est possédé* par lui, parle au nom de la Vérité avec un grand « V », qu'il est censé connaître*

puisqu'il se conduit comme s'il avait autorité pour ça : « *À s'occuper un peu trop de la vérité, on en est si empêtré qu'on en vient à mentir* » (L 12/02/69).

Notre chercheur de vérité va asséner ce genre de discours à sa famille, ses amis, ses collègues de travail. Il peut parfois trouver quelques oreilles bienveillantes, et même lancer d'autres carrières de chercheur de vérité, mais il va surtout énerver son entourage. Dans les séances d'entretiens avec un Éveillé, on entend souvent ce genre de question : « Les gens qui m'entourent ne me comprennent pas, que dois-je faire ? » Il lui suffirait pourtant de se taire, de garder pour lui ses nouvelles connaissances, qui plus est mal assimilées, et de tenir aux gens les discours ordinaires qu'ils attendent. La communication entre les humains tourne le plus souvent autour de sujets sans intérêts. Mais l'essentiel n'est pas dans le contenu, il se trouve dans le fait même de communiquer ; c'est un peu comme l'épouillage chez les singes : je te parle donc je t'aime bien. Ainsi, le pire que l'on puisse faire est de ne plus satisfaire à ce rituel car, si on ne parle plus, tout le monde croit qu'on n'aime plus. Par contre, si on commence à aborder des sujets trop sérieux ou à remettre en question les convictions intimes des gens, on dérange ; et en plus, ça ne sert à rien : « *Aussi longtemps que nous voulons améliorer le monde en changeant les autres (en les rendant meilleurs), nous créons de nouveaux conflits. Ce que font les autres, leur façon de se comporter, c'est leur affaire. Il n'existe qu'une seule personne importante qui doit changer dans ce monde, et cette personne c'est vous. Tous les autres nous les laisserons en paix* » (Eg II-1.1). « *Il se peut qu'un jour tu sois capable de "voir" les hommes d'une autre façon, et alors tu te rendras compte qu'il n'y a pas moyen de changer quoi que ce soit en eux* » (CV 1). « *Il n'est ni nécessaire, ni possible, de changer les autres. Mais vous pouvez vous changer vous-même et découvrir, alors, qu'il n'est besoin d'aucun autre changement* » (JS 32). L'importun va se voir affubler de diverses étiquettes dans le genre : empêcheur de tourner en rond, original, débile mental, emmerdeur, etc. Et il posera ensuite la question fatidique aux entretiens d'un Éveillé : « Comment puis-je aider les gens à aller vers la vérité alors qu'ils ne veulent pas m'écouter ? » Il est ainsi confronté à une attitude qu'il ne peut absolument pas comprendre : comment peut-on connaître la spiritualité et laisser les autres vivre dans l'ignorance ? Il faut les aider, leur faire don d'un message qui va les délivrer de leur vue obscure du monde. C'est ce qu'on a appelé ici *l'esprit missionnaire* : « *Tant que vous gardez le sens du contact, vous voulez être des enseignants pour les autres. C'est une grande erreur* » (Ta-sui). Nous connaissons un chercheur de vérité qui a dit sans aucune hésitation à l'un de ses amis, au nom de la Vérité avec un grand « V » : « Je ne te demande pas de changer, mais il y a un certain point de ton caractère qui me dérange. Si tu pouvais l'améliorer, d'une part, nous aurions de bien meilleures relations et, d'autre part, tu te sentirais sûrement beaucoup mieux dans ta peau ». S'il ne demandait vraiment pas à son ami de changer, il se tairait. Ce dernier lui a répondu : « Chacun possède une part d'ombre et une part de lumière ; j'ai

accepté les deux en moi et suis heureux. Aussi, je ne changerai pas mon caractère. De la même façon, je ne demande pas aux autres de changer le leur car j'accepte la part d'ombre qui est en eux. Lorsqu'une personne a une part d'ombre qui me déplaît trop, ça signifie seulement que nous ne sommes pas fait pour nous fréquenter ; ça ne veut pas dire qu'elle serait méchante et moi gentil. Si tu ne peux pas accepter ce point particulier de mon caractère, tant pis pour toi ; c'est ton problème. Quant à moi, il me convient très bien et je le garde ». Comme il est écrit dans *La Vie Impersonnelle* : « *Tu ne remarquerais pas ces défauts chez les autres s'ils n'étaient encore présents en toi* » (VI XI-29).

Jésus lui-même a demandé à ses disciples de porter la bonne parole : « *Allez, prêchez, et dites : Le royaume des cieux est proche* » (Mt. X-7) ; Nisargadatta Maharaj disait aussi : « *Mon gourou avait l'habitude de dire : "On peut donner de la nourriture, des vêtements, un abri, du savoir, de l'affection. Mais le don le plus haut, c'est l'évangile de l'Éveil". Une fois entendu, l'évangile de la réalisation du Soi ne sera jamais oublié. Il attendra, comme une graine déposée dans le sol, la saison propice où il germera et deviendra un arbre puissant* » (JS 40, 41). Au nom de ça l'Église a envoyé des missionnaires sillonner le monde pendant de nombreux siècles, mais ils ne délivraient plus le bon message, seulement un dogme stérile. Il faudrait pouvoir mesurer à la fois le facteur de civilisation que ça a apporté, et en contrepartie le nombre de populations décimées ou réduites en esclavage, pour se faire une idée juste du bilan de cet état de fait. Si, effectivement, Dieu utilise la volonté des êtres humains pour accomplir ses desseins, alors le missionnaire est réellement un instrument de Dieu et notre chercheur de vérité ne déroge pas à la règle. Il y a ici un paradoxe car, dans ce cas, celui qui tait son savoir spirituel sert, lui aussi, le plan divin ! On pourrait citer l'exemple de Ramana Maharshi qui restait silencieux des journées entières ; les visiteurs s'asseyaient à côté de lui pour être simplement baignés de sa présence et, pour certains d'entre eux, cela suffisait : « *C'est en restant silencieux la plus grande partie du temps qu'il entama une carrière d'enseignant. La transmission se faisait d'une façon silencieuse par une force ou un pouvoir qui émanait de lui sans arrêt et qui apaisait les esprits de ceux qui étaient réceptifs, pouvant même aller jusqu'à leur donner une expérience directe de l'état dans lequel il était lui-même perpétuellement immergé* » (DG Intro). « *Un certain Paul Brunton est allé voir Ramana Maharshi, celui-ci ne lui a pas parlé. Mais son silence était tellement impressionnant, tellement éloquent que cela l'a ouvert. Il a ouvert Paul Brunton et l'a touché* » (NC 3). « *Celui qui sait ne parle pas, celui qui parle ne sait pas ; c'est pourquoi le saint pratique un enseignement sans paroles* » (Tt XXII). Jésus a encore dit : « *Si un aveugle conduit un aveugle, ils tombent tous les deux dans la fosse* » (Mt. XV-14). Ça signifie que quelqu'un qui parle sans réellement savoir peut faire plus de mal que de bien ; c'est assurément le cas de notre chercheur de vérité car il n'est encore qu'à l'entrée de la voie. Nous avons nous-mêmes accéléré l'admission d'un camarade à l'hôpital psychiatrique en parlant à tort et à travers, à l'époque où

nous étions encore jeune chercheur de vérité : *« Nombre de ceux qui vivent cela sans savoir ce que c'est se retrouvent en psychiatrie. Le filtre du moi disparaît, les informations venant du monde extérieur se déversent en nous, sans être filtrées. Si nous en parlons, c'est pour le cas où cela arriverait à l'un d'entre vous, afin qu'il ne perde pas les pédales »* (KR I).

Il y a en outre un autre principe qu'il va devoir apprendre : si c'est effectivement Dieu qui est en charge du monde, alors il est parfait tel qu'il est, et il faut être extrêmement présomptueux d'imaginer qu'on a pour devoir d'y changer quelque chose. Le monde est à l'image du chercheur de vérité qui va se trouver à un moment ou un autre confronté à son côté obscur, qu'il devra intégrer sans chercher à le transformer. Il faut faire le contraire d'Adam dans le jardin d'Eden : rendre à Dieu le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ; accepter le monde tel qu'il est en cessant de le juger en termes de bien et de mal : *« L'apparition du bien et du mal altère la notion du Tao »* (Tt II). *« Rien n'est mauvais dans le monde et rien n'est bon non plus. C'est le "je" qui n'accepte pas et qui juge mauvais ou bon, c'est lui qui est "mauvais" »* (R 26/12/97). Si un organisme attrape la grippe, ce n'est ni bien ni mal ; il lui faut simplement faire ce qui convient, à savoir lutter contre le virus : *« Don Juan m'avait demandé si j'avais été offensé par l'assaut du grand félin. Je lui avais affirmé qu'il était absurde de penser que je pouvais en être offensé, et il m'avait dit que je devais éprouver le même sentiment en ce qui concernait les assauts de mes frères humains. Je devais me protéger, ou m'éloigner d'eux, mais sans me sentir moralement lésé »* (CFs 6). L'Éveillé n'est pas un saint, il possède un caractère avec des qualités et des défauts et il a appris à en accepter la programmation : *« La liberté qui se manifeste libère du sentiment de culpabilité, de l'orgueil et de l'hostilité. Et cette liberté rend la vie simple et paisible. Mais cela ne veut pas forcément dire que l'on soit aussi libéré des soucis. On accepte que tout ce qui arrivera demain arrivera de toute façon. Et cependant l'inquiétude peut se manifester, si la programmation est de s'inquiéter »* (RB). Il est possible qu'il se soit débarrassé de quelques défauts sur son chemin spirituel, mais seulement dans le but de ne plus en souffrir, pas pour devenir meilleur : *« Si vous voulez corriger votre colère, votre cupidité, en vue d'atteindre la "non-naissance", c'est faire deux parts de l'esprit unique. Cela ressemblerait à poursuivre quelqu'un qui court. Tant que vous êtes occupés à corriger vos penchants, deux pensées : les penchants qui vous assaillent toujours et la volonté de les corriger, se combattent sans cesse »* (ShJ Bankei). Il n'est ici question que de simple bon sens ; par exemple, qui ne changerait pas de banque si une autre lui proposait un crédit plus avantageux ? De la même façon, il convient de se débarrasser de certaines névroses qui empoisonnent l'existence ; mais il en restera toujours d'autres, plus inoffensives. C'est une simple question de calcul : est-il plus satisfaisant de se lancer dans un processus d'élimination d'une névrose qui peut durer une dizaine d'années et coûter beaucoup d'argent, ou apprendre à vivre avec elle en minimisant ses effets négatifs, en l'apprivoisant ? Dans certains cas il vaut mieux

choisir la première solution, et dans d'autres la seconde ; chacun doit devenir capable d'en juger par et pour lui-même. L'Éveillé possède une connaissance de son propre fonctionnement et un discernement suffisant pour savoir ce qu'il en est, en ce qui le concerne. Il faut malgré tout préciser que tout chercheur de vérité doit impérativement se débarrasser de ses névroses les plus graves, par exemple un Œdipe mal résolu, qui sont rédhitoires à la bonne poursuite de son chemin ; chacun doit en quelque sorte subir une *purification* psychique qui n'a cependant rien à voir ni avec le sexe, ni avec les péchés, ni avec les défauts de caractère, seulement avec une installation imparfaite d'un des quatre signifiants fondamentaux : « *Tant que le péché et la vertu vous préoccuperont, vous ne connaîtrez pas la paix* » (JS 21). La plupart des gens possèdent ces quatre signifiants, mais mal installés ; il en résulte les différentes névroses. Lorsque l'un est complètement occulté, il y a alors psychose ; c'est beaucoup plus grave : « *Tous les tabourets n'ont pas quatre pieds. Il y en a qui se tiennent debout avec trois. Mais alors, il n'est plus question qu'il en manque un seul, sinon ça va très mal. Eh bien, sachez que les points d'appui signifiants qui soutiennent le petit monde des petits hommes solitaires de la foule moderne, sont en nombre très réduit. Il se peut qu'au départ il n'y ait pas assez de pieds au tabouret, mais qu'il tienne tout de même jusqu'à un certain moment, quand le sujet, à un certain carrefour de son histoire biographique, est confronté avec ce défaut qui existe depuis toujours. Pour le désigner, nous nous sommes contentés jusqu'à présent du terme de Verwerfung (forclusion). De quoi s'agit-il quand je parle de Verwerfung ? Il s'agit du rejet d'un signifiant primordial dans les ténèbres extérieures, signifiant qui manquera dès lors à ce niveau. Voilà le mécanisme fondamental que je suppose à la base de la paranoïa. Il s'agit d'un processus primordial d'exclusion d'un dedans primitif, qui n'est pas le dedans du corps, mais celui d'un premier corps de signifiant. Le manque d'un signifiant amène nécessairement le sujet à remettre en cause l'ensemble du signifiant. La psychose consiste en un trou, un manque au niveau du signifiant* » (L 18/04, 15/02/56). Si on considère un tabouret à quatre pieds auquel il en manque un ; tant qu'on s'assoit du bon côté, il tient en équilibre, la psychose n'est pas révélée. On peut vivre toute une vie comme ça, en transmettant cette tare à ses enfants qui, eux, n'auront pas forcément la même chance. Si, par malheur, on bouge un peu, le tabouret s'écroule et la psychose se déclare ; il n'y a alors plus moyen de revenir en arrière. On pourrait au passage considérer les névroses comme un tabouret bancal ayant quatre pieds de longueurs différentes, non équilibrés. Si c'est le cas, il est impératif que le chercheur de vérité les remette à niveau avant de poursuivre son chemin. La perfection n'étant pas de ce monde, une légère marge d'erreur est, bien entendu, tolérée.

On est ensuite amené à se poser la question suivante : l'Éveillé qui, lui, n'est plus aveugle, passe-t-il son temps à tenter de transmettre son précieux savoir ? Certains, qui ont obtenu la notoriété, sont devenus des instructeurs spirituels ; ils

donnent régulièrement des entretiens publics où les chercheurs de vérité peuvent poser des questions. Ces entretiens sont enregistrés et donnent le plus souvent lieu à la publication de livres. Si le public devient suffisamment nombreux, l'Éveillé peut même réussir à subsister uniquement grâce cette activité, ce qui lui permet alors de se consacrer entièrement à cette délicate mission. Pourtant, ce n'est pas toujours rose ; il est en effet confronté à des personnes qui vivent un véritable drame et attendent de lui un réconfort : « Ma petite fille vient de mourir d'une leucémie, pourquoi Dieu permet-il que des êtres innocents souffrent à ce point là et meurent, laissant ensuite ceux qui les ont aimés dans la détresse la plus totale ? » Ce à quoi il ne peut donner que des réponses convenues du genre : « Elle vit toujours dans votre cœur, elle est l'amour qui survit en vous. Grâce à elle vous êtes devenus meilleurs et son passage sur Terre a illuminé votre existence. Si vous laissez cet amour s'épanouir en vous librement, il pourra vous conduire vers un grand bonheur : celui de découvrir que la vie contient en elle un principe éternel qui ne peut disparaître. Il y a quelque chose en vous qui ne peut pas mourir parce qu'il n'est pas né, qui est pure conscience et béatitude, et qui ne peut pas souffrir. C'est peut-être cela qu'est venu vous dire votre fille avant de partir : Appuyez-vous sur l'amour qu'elle a allumé en vous pour trouver la source de ce principe immuable, et prenez exemple sur son courage pour ne pas faiblir ». Mais il est humain, ça lui fait quand même mal au cœur d'être confronté à la douleur de personnes qui vivent de tels drames.

En réalité que se passe-t-il lorsque quelqu'un meurt ? Imaginons la situation suivante : Une personne que vous aimez énormément part aux antipodes parce qu'elle va y vivre une opportunité extraordinaire. Vous êtes heureux pour elle, mais vous avez de la peine de la voir partir. Une fois là-bas, elle ne vous donne plus de nouvelles. Vous y pensez de temps en temps, et ça ne vous fait pas plaisir. Puis, petit à petit, le temps fait son office et vous y pensez de moins en moins ; vous avez fait votre deuil, comme le dit Léo Ferré : « *Avec le temps va, tout s'en va* ». C'est comme si elle était morte ; pourtant, si au lieu de partir aux antipodes elle mourait vraiment, vous vivriez exactement les mêmes peines et le même deuil mais très amplifiés. En ce qui concerne les rapports purement concrets que vous aviez avec elle, les deux situations sont rigoureusement identiques mais quelque chose fait que la seconde vous paraît bien pire, pourquoi ? Il y a évidemment l'aspect irréversible de la mort, mais ça n'est pas tout. Il y a aussi la peur ; on ne peut s'empêcher de penser que la mort est la pire des punitions. On a beau être catholique ou bouddhiste et croire à la survie de l'âme après la mort, ça reste ce qu'on imagine être le pire qui puisse arriver. L'Éveillé a beau donner une belle réponse à la personne qui a perdu sa petite fille, elle sera consolée sur le moment mais sitôt sortie de l'ambiance des entretiens, la peine sera la même. La mort échappe au langage : « *Votre mort, vous ne pouvez même pas commencer à la dire* » (L 20/11/68). « *Après la mort, où allons-nous et que devenons-nous ? Ni la science ni le raisonnement ne peuvent*

*répondre* » (SeT) ; elle n'y apparaît que sous forme d'angoisse. Le seul moyen de se débarrasser de cette angoisse est donc de franchir le mur du langage ; ça n'enlève pas la douleur d'avoir perdu un être aimé mais ça la ramène au niveau du voyage aux antipodes.

Le second problème d'un Éveillé vient du petit groupe de fidèles qui se forme autour de lui. On dit que rien ne pousse à l'ombre d'un grand arbre ; ici, ce sont des chercheurs de vérité qui ont fini par totalement assimiler les paroles de l'Éveillé, au point de les intégrer dans leur système de pensée. Ils seraient capables de répondre à la plupart des questions qu'on pose à l'Éveillé presque aussi bien que lui tellement ils ont bien assimilé son langage. Le problème vient du fait que leur personnalité a réussi le tour de force de trouver des parades à toutes les paroles qui pourraient la remettre en question. Ainsi les mots qui, au départ, auraient déstabilisé leur personnalité, produisent maintenant chez eux l'effet contraire et ne font plus désormais que la renforcer. Les paroles de l'Éveillé sont devenues des richesses qui freinent leur progression sur la voie. Ils peuvent même aller jusqu'à se prendre pour des dignitaires de haut rang dans la hiérarchie spirituelle, il suffit d'observer les luttes de pouvoir qui se développent pour assurer la succession d'un Éveillé récemment décédé.

La troisième cause de problème que peut connaître un Éveillé est illustrée par ces paroles de Jésus : « *Nul n'est prophète en son pays* » (Jn. IV-44). « *Comme Jésus, le maître Zen Basho nous avertit : "Vous ne pouvez enseigner la vérité dans votre ville natale. Les gens ne vous y connaissent que par vos noms d'enfant"* » (Ko 14). En effet, les proches qui l'ont connu avant son Éveil n'ont pas perçu la différence ; ils continuent de le confondre avec son caractère et à projeter sur lui les images mentales qu'ils en ont toujours eues. C'est sans doute pour ça qu'aucun Éveillé n'a jamais pu libérer sa femme. Elle continue d'aimer ses qualités et de lui reprocher ses défauts comme elle l'a toujours fait en ne comprenant pas bien toutes ces personnes qui viennent le voir pour recevoir ses conseils : « S'ils savaient qu'il ne rebouche jamais le tube de dentifrice, démontrant par là le peu d'égards qu'il a pour moi, ils cesseraient sans doute de le considérer comme un sage. Lui, un sage, quelle plaisanterie ! A-t-on jamais vu un sage regarder un match de football en buvant une bière, et pousser des hurlements quand l'équipe nationale réussit à mettre un pauvre morceau de cuir entre deux ridicules poteaux ? Et s'ils le voyaient s'empiffrer quand il mange une pâtisserie ou pétarader si on a le malheur de toucher à son journal ! » Bref, il n'a aucune chance avec elle car toutes les discussions sérieuses qu'il essaiera de tenir finiront toujours par des reproches sur sa conduite au quotidien : « *Je trouve plein de gens qui ont reçu leur appel d'Éveil et ensuite continué à passer le reste de leur vie avec l'épouse avec laquelle ils étaient mariés avant l'Éveil. Et il semble aussi qu'en ces cas-là l'épouse ne reconnaisse pas l'Éveil de son mari (désolé, c'étaient toutes des histoires d'hommes), quand bien même tous ses élèves le révèrent comme un saint. Pensez-vous que c'est ce que veut dire la Bible quand*

*elle dit : "Aucun homme n'est prophète en son pays" ? Peut-être la délivrance est-elle trop graduelle pour être remarquée par quelqu'un avec qui vous êtes marié depuis vingt-cinq ans. Peut-être attendons-nous de nos sages qu'ils soient plus dignes que quelqu'un qui continue à roter et à péter, et ne sait toujours pas gérer son chéquier » (SNP 24).*

On peut se poser la question de savoir ce qui a poussé au départ l'Éveillé vers la notoriété, à donner des entretiens et à publier des livres. S'il a dû passer par cette étape d'acceptation du monde, pourquoi a-t-il d'un coup changé d'avis pour tenter de le rendre meilleur ? Il y a plusieurs réponses possibles. D'une part, il était peut-être dans une position où il ne pouvait, dès le départ, pas faire autrement ; par exemple s'il s'est retrouvé avec l'étiquette de successeur d'un grand instructeur, comme ça a été le cas de Ramesh Balsekar qui a succédé à Nisargadatta Maharaj parce qu'il était son interprète : *« Nisargadatta dut un jour s'absenter pendant sa causerie du matin. C'est moi qui traduisais ce matin là. Au moment de quitter la pièce il s'est retourné et a dit aux chercheurs et à ses disciples : "Continuez la conversation, il est autorisé à parler". Il m'a montré du doigt » (RB)*. D'autre part il se peut qu'il ait ressenti une telle joie d'être passé par l'Éveil qu'il ait eu envie de remercier le ciel en manifestant le souhait de partager son bonheur avec les gens : *« Il existe une émotion très profonde qui souhaite se traduire sous forme d'un enseignement tout aussi profond » (Sr)*. Nisargadatta Maharaj n'avait pas l'intention de vivre de la spiritualité ou d'écrire le moindre livre car il vivait du commerce des cigarettes ; bien des années plus tard, un chercheur de vérité américain a décidé de faire publier les entretiens de cet homme modeste et en a fait une star de la spiritualité : *« Au niveau où je me tiens, j'ignorais la valeur de ma connaissance de la réalité mais Maurice Frydman, qui avait vécu auprès de sages comme Ramana Maharshi, Krishnamurti et quelques autres, pouvait comparer et évaluer mes connaissances. Pour lui, il y avait dans ce que je disais un facteur commun avec ce qu'il avait déjà entendu. Voilà pourquoi il m'a dit "tout ce qui est dit ici à un visiteur est ensuite perdu et pourrait pourtant aider beaucoup de chercheurs de vérité. Je voudrais traduire et publier vos paroles pour que d'autres puissent vous connaître". Et donc il a écrit "I am That", "JE SUIS". C'est à la suite du livre de Maurice Frydman que l'on vient se réunir ici, mais tout cela n'a aucun effet sur moi et je n'ai rien fait pour que cela se produise » (NS I-3)*. On peut au passage se demander comment un homme de sa dimension a pu continuer à rendre ses congénères malades en leur vendant des cigarettes ! La réponse tient dans le fait qu'il était au-delà du bien et du mal : *« Le bien et le mal, basés sur l'Éveil, sont tous deux le bien ; le bien et le mal, basés sur l'égarement, sont tous deux le mal » (SeT)*. Son message consistait à dire que le monde phénoménal n'avait pas d'importance et qu'il se gérait tout seul. Il disait qu'une loi d'équilibre s'occupait très bien de régler les problèmes et qu'elle lui avait fait payer son commerce par la construction d'un urinoir sous ses fenêtres dont il prétendait

que c'était la cause de sa maladie : « *Pendant toute ma vie active, j'ai été fabricant de cigarettes, j'ai aidé des gens à se ruiner la santé. En face de ma porte, on a installé des toilettes publiques qui ruinent la mienne* » (JS 35), mais il fumait aussi beaucoup : « *Mon corps a conservé quelques habitudes qui peuvent aussi bien durer jusqu'à ce qu'il meure* » (JS 54 ; NM 24/12/78) ; il est mort d'un cancer généralisé. On ne peut, à ce propos, qu'être admiratif devant ce petit homme qui continuait d'aider les chercheurs de vérité à résoudre leurs problèmes existentiels alors que lui-même pouvait à peine parler à cause de sa terrible maladie.

Enfin, il peut y avoir été poussé par des amis ou des proches à qui il acceptait de prodiguer, à l'occasion, quelques bonnes paroles. Mais, la plupart du temps, il a fait sienne la devise finale des alchimistes : « *Savoir. Vouloir. Oser. Se taire* » (GO, FMc). « *Par l'exercice constant des facultés d'observation et de raisonnement, par la méditation, le néophyte gravira les degrés qui mènent au SAVOIR. L'imitation naïve des procédés naturels, l'habileté jointe à l'ingéniosité, les lumières d'une longue expérience lui assureront le POUVOIR. Réalisateur, il aura encore besoin de patience, de constance, d'inébranlable volonté. Audacieux et résolu, la certitude et la confiance nées d'une foi robuste lui permettront de tout OSER. Enfin, quand le succès aura consacré tant d'années laborieuses, quand ses désirs seront accomplis, le Sage, méprisant les vanités du monde, se rapprochera des humbles, des déshérités, de tout ce qui travaille, souffre, lutte, désespère et pleure ici-bas. Disciple anonyme et muet de la Nature éternelle, apôtre de l'éternelle Charité, il restera fidèle à son vœu de silence. Dans la Science, dans le Bien, l'Adepté doit à jamais SE TAIRE* » (FMc fin). Il existe sans doute, sur Terre, un grand pourcentage d'Éveillés dont tout le monde ignore la particularité ; ils se fondent dans le décor et n'échangent avec les autres que des paroles de politesse, ou le strict minimum, pour rester intégrés dans la société, illustrant de manière magistrale ce fameux proverbe : « *Pour vivre heureux, vivons cachés* ». « *Rare est l'homme réalisé qui révèle sa réalisation et ceux qui l'ont rencontré ont de la chance car c'est pour eux un bien durable* » (JS 29). « *Personne au monde ne saura qui vous êtes, mais quel besoin aurez-vous qu'on vous connaisse ou vous ignore ?* » (HW 16).

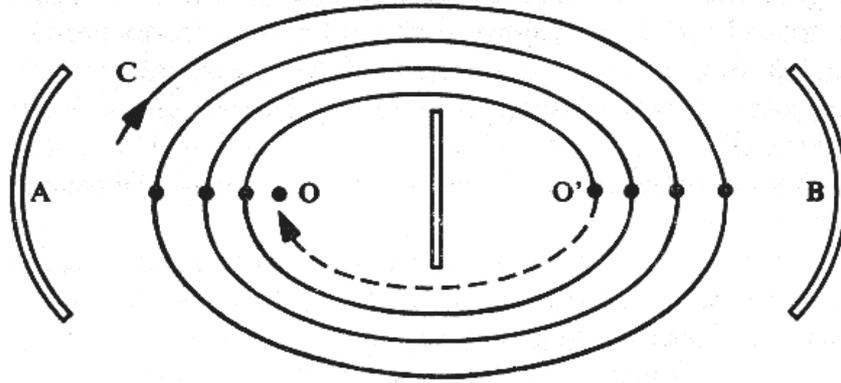
\*\*\*\*\*

Par ailleurs, notre chercheur de vérité n'en est pas encore à prendre conscience de l'arrêt ou non de ses pensées ; il doit, pour l'instant, accumuler des

connaissances intellectuelles concernant la voie en lisant des livres ou en assistant aux entretiens d'Éveillés. Il commencera à modifier son vocabulaire, sans avoir une idée juste des nouveaux mots qu'il utilise : *Éveil spirituel, Soi suprême, Conscience Impersonnelle, Absolu, avatar, illumination*, etc... plus les mots originaires de l'Inde : *Bouddha, samsâra, Nirvâna, karma, samâdhi, Brahman, âtman, Mâyâ, chakra, kundalini, Jnâni*, etc. Car s'il existe d'anciennes traditions occidentales conduisant à l'Éveil, comme l'alchimie, d'autres encore plus anciennes venant du Moyen-Orient ; les moins obscures viennent des Indes, voire de Chine ou du Japon. En conséquence, de nombreux Éveillés utilisent un vocabulaire provenant directement de ces pays ; sans compter l'effet de mode des années soixante-dix qui a servi à introduire les mêmes mots dans ce qui s'appelle maintenant le New-âge. Qui n'a pas entendu parler de karma ou de Nirvâna ?

Les plus importants de ces mots sont sans doute : *Soi suprême, Conscience Impersonnelle, Absolu, Bouddha, Brahman*, etc... qui sont plus ou moins des synonymes. L'étude de leur sens laisse penser qu'il n'y a qu'un seul Esprit pour tous les êtres et toutes les choses ; une sorte de panthéisme (assimilation de Dieu au monde), de panenthéisme (tout est en Dieu), voire d'animisme (au sens où une seule âme est principe de la pensée et de tous les êtres). Cela rejoint aussi certaines affirmations religieuses : « *Je suis celui qui suis* » (Ex. III-14, Judaïsme). « *Je suis celui qui est, qui était et qui sera* » (Ap. I-8, Christianisme). « *Je suis toi et tu es moi : où que tu sois, j'y suis, et je suis disséminé en toutes choses ; d'où que tu le veuilles, tu me rassembles, et en me rassemblant, c'est toi-même que tu rassembles* » (EE, Gnosticisme). « *Tu n'es pas toi mais Lui, et il n'y a pas de "toi"* » (AB, Soufisme). « *Je suis le Moi qui siège au cœur de toutes les créatures* » (BG X-20, Hindouisme). « *Tous les Bouddhas et tous les êtres ne sont autres que l'esprit un* » (EH, Bouddhisme). Tout ça veut dire à peu près la même chose : Il n'y a qu'une seule Conscience pour tous les êtres, elle seule EST à l'intérieur de chacun.

Un être humain ordinaire ne peut donc pas devenir un Éveillé dans le temps chronologique par une relation de cause à effet. Et c'est le temps chronologique lui-même qui doit être mis en cause car : d'un côté il est directement associé au mode d'existence du sujet du langage, tandis que son existence elle-même est remise en question lorsque le monde est "vu" à partir du silence. Ainsi, dans le cas qui nous intéresse, le verbe sort de ses trois étymologies pour se fixer dans l'éternel présent de l'« être ». Ça ressemble un peu à une spirale voisine du schéma lacanien de l'analyse :



Un schéma de l'analyse

« Nous avons ici deux points *O* et *O'*. Pourquoi *O* et *O'* ? C'est qu'une petite fille — une femme virtuelle, donc un être beaucoup plus engagé dans le réel que les mâles — a eu un jour ce très joli mot — "Ah ! Il ne faut pas croire que toute ma vie se passera en *O* et en *O'*". Pauvre chou ! Elle se passera, ta vie, en *O* et en *O'*, comme pour tout le monde. Mais enfin, elle nous dit là à quoi elle aspire. C'est en son honneur que j'appellerai ces points *O* et *O'*. La première phase de l'analyse est faite du passage de *O* en *O'* — de ce qui, du moi, est inconnu au sujet à cette image où il reconnaît ses investissements imaginaires. En *O*, je situe la notion inconsciente du moi du sujet. Le progrès du sujet dans son être doit finalement l'amener en *O*, par une série de points qui se répartissent entre *A* et *O*. Sur cette ligne, remettant cent fois l'ouvrage sur le métier, le sujet, avouant son histoire en première personne, progresse dans l'ordre des relations symboliques fondamentales où il a à trouver le temps, résolvant les arrêts et les inhibitions qui constituent le surmoi. Il y faut le temps » (L 05 et 12/05 et 07/07/54). La place du miroir, au centre entre *O* et *O'*, est aussi le lieu de l'œil de Dieu : « Le fait que l'œil est un miroir implique déjà en quelque sorte sa structure » (L 15/05/63). Le point *A* est le lieu du sujet du langage, et le point *O* celui du centre de l'être. Le chemin consiste donc, grâce au langage lui-même, à faire passer le centre de soi-même de *A* en *O*. Pour ça, on utilise le discours de l'Éveillé qui parle à partir de *O'*. Mais, ce qu'on comprend de ce discours nous le fait voir en *B* : « Les gens viennent et la conscience produit ces entretiens. Je m'adresse à vous en tant que conscience ; vous êtes la conscience divine. Je ne m'intéresse pas à vos affaires de ce monde. Mais vous m'écoutez du point de vue de l'entité corps-esprit ; évidemment. Je vous montre la vérité, mais vous ne pouvez la saisir ; personne ne le peut » (NM 09/02/81 ; NU 8). « — "Pouvez-vous me donner Cela que vous avez ?" — "Je peux vous le donner, mais pouvez-vous le prendre" » (ReM). « Lorsque U.-G. Krishnamurti est allé trouvé Ramana, il lui a posé cette question : "Ne peux-tu pas me donner ce que je suis ?" À quoi Ramana a répondu : "Si, tout de suite, mais es-tu en mesure de le prendre ?" Le fait est que c'est toujours là — cela n'est absent à aucun moment » (KR VIII). En réalité, l'Éveillé qui a acquis suffisamment de maturité pour être un enseignant spirituel n'est plus identifié à aucun centre et parle à partir du miroir. Au cours

de son chemin, le chercheur de vérité va donc tenter de s'approcher de O en suivant la spirale ; mais il s'agit d'un point limite qu'il peut seulement approcher sans jamais l'atteindre. Jusqu'à ce que se produise le basculement imprévu, ce qu'on appelle *l'Éveil* ; qu'on pourrait aussi appeler : « La fin de l'analyse ». Auquel cas bien peu de gens parmi ceux qui en ont suivi une ont réellement dû terminer vraiment leur analyse ; peut-être un sur dix millions. Dans tous les autres cas, il n'est rien arrivé d'autre qu'une diminution suffisante de leur souffrance pour qu'ils puissent mener une existence supportable, bénéficiant désormais pleinement de la douce torpeur généreusement dispensée par les eaux du Léthé.

Le chercheur de vérité vivait jusqu'à présent dans un monde de compétition entre les êtres vivants : « *Tu penses que tu es séparé de Moi, que tu vis dans un monde matériel, que ton corps de Chair engendre et héberge la douleur et le plaisir et qu'une influence maligne, appelée Démon, se manifeste dans le monde en s'opposant à Ma Volonté* » (VI VI-10). Et, maintenant, on lui dit qu'il n'y a qu'une seule Conscience qui anime tous ces êtres ; un peu à la manière d'un rêve dans lequel un individu forme toute la matière d'un univers, tous ses êtres vivants et toutes leurs pensées à partir de son unique mental : « *Ce monde est le rêve du créateur. La création du créateur est un rêve. Le créateur du rêve est lui-même irréel* » (R 18/12/97). Dans son rêve se trouvent de nombreux personnages dont il ignore les pensées et qui peuvent même lui être hostiles ; il est pourtant le créateur de ces personnages et de leurs pensées, il a donc créé ses propres ennemis. Il y a aussi des murs et des planchers solides qu'il ne peut traverser ; s'il se cogne dans un mur ça fait mal. Il est pourtant le créateur de ces murs, il pourrait passer au travers s'il le décidait, mais dans son rêve ça lui semble impossible ; il y a créé des lois qu'il ne peut transgresser : « *Tant que vous rêvez, les objets sont réels pour vous. Mais c'est lorsque vous retournez à l'état de veille que vous dites : "J'ai rêvé", mais votre relation avec la pomme rêvée ou la pomme vue dans l'état de veille est strictement la même relation sujet-objet* » (CM XIV).

Bien évidemment, il se dit que, s'il avait le pouvoir de choisir, il ne ferait que de beaux rêves ; ainsi, il semble incompréhensible que cette Conscience se satisfasse de ce monde qui ressemble davantage à un cauchemar. Il y a deux explications possibles, qui ne sont pas forcément contradictoires : La première consiste à dire que le monde est en train d'accoucher de l'Éveil à l'échelle de la planète ; ainsi, tous ces malheurs et ces injustices ne seraient que les douleurs de l'accouchement : « *Jusqu'à ce jour, la création toute entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement* » (Ro. VIII-22). « *Toutes les espèces souffrent, la création elle-même est souffrance* » (NM 21/08/80). Une seconde possibilité consiste à considérer que l'Esprit joue un scénario avec lui-même : « *L'Esprit est joueur et il se plaît à surmonter les obstacles* » (JS 92). Il se serait incarné dans la matière pour y subir les tribulations terrestres, à la façon de nos propres héros :

« *Le rêveur n'est pas différent du rêve ni des objets du rêve* » (PoJ 18/04/83). Avez-vous noté les similitudes de scénario de la plupart des films : Au début on nous présente les personnages, puis le héros se retrouve dans une passe difficile, où le méchant semble devoir l'emporter. À la fin, le héros gagne quand même ; bien souvent c'est le besoin que le méchant a de se justifier qui l'a finalement perdu. Souvenez-vous de ce moment où le méchant explique son plan pour dominer le monde au héros qui est à sa merci ; ensuite il le laisse face à un appareillage compliqué destiné à le tuer, ou aux mains de tortionnaires censés le faire mourir à petit feu mais qui vont, finalement, s'avérer incompetents. Et c'est là que le héros s'en tire et s'avance vers la victoire. Si le méchant était plus simple et direct, il tuerait le héros dès qu'il l'a à sa merci et le film ne pourrait pas se poursuivre ; plus personne n'irait au cinéma. Tout se passe comme si ce scénario était inscrit à l'intérieur de l'esprit de tous les scénaristes et de tous les spectateurs ; ne serait-ce pas parce qu'il s'agit du scénario de l'Esprit ? Si c'est le cas, nous en serions sans doute à l'étape où le héros est bien mal parti et où la victoire du méchant semble acquise.

Pour l'instant, le chercheur de vérité essaye de comprendre l'affirmation selon laquelle il n'y aurait qu'une seule conscience pour tous les êtres, avec son intellect ; et il n'a aucun moyen de la vérifier ou de l'infirmier par lui-même. Il doit faire confiance ou non aux paroles des Éveillés qui défendent ce point de vue. Mais, comment peuvent-ils eux-mêmes le savoir ? Vérifier cette affirmation par soi-même consisterait à être capable de penser et percevoir le monde dans plusieurs individus simultanément. Qui va croire que quelqu'un ait pu faire ça un jour ? Et quand bien même, si quelqu'un avoue l'avoir fait, comment être sûr qu'il dit la vérité ? Qu'il n'a pas eu une hallucination ? Par exemple, il nous est arrivé personnellement de nous trouver dans deux corps simultanément ; une seconde après, nous avons pris conscience qu'il fallait que ça cesse immédiatement si nous voulions conserver l'intégrité du cerveau d'origine : « Les extases viennent, puis s'en vont par nécessité, parce que le cerveau humain ne peut pas en supporter la tension longtemps. Une extase prolongée consumerait votre cerveau, à moins qu'il ne soit extrêmement pur et subtil » (JS 51). L'homme n'est pas fait pour supporter cette expérience, et cela nous est arrivé par accident, grâce auquel nous nous sommes trouvés dans l'obligation de croire à l'unicité de la conscience de tous les êtres. Mais, à qui d'autre peut servir cette expérience ? Personne ne peut se rendre compte de son sens concret sans l'avoir vécue lui-même ; il ne peut que décider de faire ou non confiance à nos paroles. Cela ne reste, dans tous les cas, qu'une information de seconde main. On n'est cependant pas obligé de la vivre pour atteindre l'Éveil. Il existe d'autres possibilités, parmi lesquelles un don que les Éveillés possèdent à différents degrés : l'empathie, la faculté qui consiste à ressentir profondément les pensées et les émotions d'une autre personne, de se mettre « à sa place ». Certains, comme U.-G. Krishnamurti semblent la posséder au point que, si un enfant

reçoit des coups près de lui, la marque des coups s'inscrit sur son propre corps (Re). Tout le monde possède cette faculté à différents degrés car elle est programmée dans le fonctionnement du cerveau mais, sauf dérèglement, elle ne doit pas dépasser un certain niveau *raisonnable* : « *La vue d'une personne qui souffre active les neurones de l'aire de la douleur dans notre propre cerveau. S.-J. Blakemore et ses collègues ont découvert qu'il suffit de voir quelqu'un être touché pour que les neurones miroirs soient activés. L'équipe londonienne a récemment montré à des volontaires des vidéos de personnes que l'on touchait soit du côté gauche, soit du côté droit de leur visage ou de leur cou. On a constaté que les mêmes aires cérébrales étaient activées chez les volontaires qui regardaient ces vidéos et chez ceux que l'on touchait aux mêmes endroits du visage ou du cou. S.-J. Blakemore avait eu l'idée de faire cette étude lorsqu'elle avait rencontré une femme de 41 ans, nommée C., qui exprimait cette empathie d'une façon excessive. La vue de quelqu'un dont on touchait l'épaule, par exemple, provoquait chez C. la sensation d'être touchée à l'épaule* » (PIS 01/06, CZ). C'est de cette faculté que profitent certains escrocs, par exemple en forçant des femmes à faire la manche avec des enfants qui ne sont pas forcément les leurs, afin d'engendrer un sentiment de culpabilité chez les personnes qui souhaiteraient ne pas donner. Une déficience inverse de cette faculté peut permettre à certains individus de commettre sans émotion des actes de violence, jusqu'à l'extrême des tueurs en série.

Mais l'empathie dont jouit l'Éveillé va au-delà de cette simple faculté, sans tomber dans l'excès dont était victime C. ; il ne s'agit pas d'activer le cerveau de façon à *simuler* les sentiments d'autrui, mais plutôt de profiter de l'unité de son être avec celui de l'autre pour établir une connexion directe, un peu à la manière de la propriété d'inséparabilité de la mécanique quantique : Lorsque deux particules ont interagi à un moment donné, toute action ultérieure sur l'une aura une répercussion instantanée sur l'autre. La conscience de l'Éveillé pourrait ainsi *ressentir* directement les modifications de la conscience d'un vis-à-vis face à des stimulations extérieures. Ce mode de fonctionnement devient avec le temps une simple perception supplémentaire sur l'état des personnes qui entourent l'Éveillé et, suivant le caractère de chacun, il est ensuite possible d'y prêter plus ou moins d'attention ; un peu comme une personne vivant sur un grand boulevard parisien qui s'habituerait au bruit de la circulation.

Si on ajoute à ce don le sentiment océanique qui consiste à ressentir subitement de tout son être l'unité profonde avec le monde entier dans une sorte d'extase, la réunion des deux peut suffire à ce qu'un individu accorde foi à l'hypothèse d'unicité de la conscience. L'Éveillé possède en outre une autre « preuve » de cet état de fait : il connaît la Conscience Impersonnelle de façon directe. Il sait donc, dans une suprême certitude (Av. III), qu'elle n'est pas liée à l'espace-temps mais que c'est plutôt l'espace-temps qui se déploie en elle : « *Je me connais tel que je suis. Je suis tout. Pour moi, c'est une certitude* » (JS 31). Ainsi, la notion de multiplicité étant une propriété de l'espace-temps, elle ne peut pas s'appliquer à

la Conscience qui, de ce fait, ne peut être qu'unique. L'Éveillé peut donc affirmer que la Conscience est unique sans l'avoir directement vécu, mais simplement en extrayant cette connaissance d'une perception directe de cette Conscience. Il est par ailleurs fort probable que ce soit cette connexion directe qui se trouve à l'origine de son don d'empathie, à l'image du principe de non-séparabilité de la mécanique quantique. Le physicien Alain Aspect a mis en évidence cette propriété sur des photons jumeaux en 1982 : Lorsqu'on produit simultanément deux photons de la même source, qu'on projette dans des directions différentes, le fait de modifier l'un des deux, en lui appliquant une certaine polarisation, aura pour effet de produire simultanément une modification sur l'autre, alors qu'il n'a lui-même subi aucune action. On peut interpréter ce résultat dans le sens d'une transmission d'information qui transcenderait l'espace et le temps : *« Alain Aspect a montré en 1982 que deux particules peuvent adopter simultanément un même comportement, comme si elles communiquaient plus vite que la lumière. Et la causalité a complètement disparu quand le Suisse Antoine Suarez a révélé en 2002 que cette "télépathie" existe même quand les particules n'ont pas le temps de communiquer »* (SV 07/05 : C.B.). Cette propriété a été utilisée récemment pour réussir la téléportation instantanée de particules élémentaires ; mais on est malheureusement encore très loin du télétransporteur de la série *Star Trek*, ou du film *La mouche*.

Toujours est-il que les progrès du chercheur de vérité seront directement liés, d'abord à la foi qu'il accorde à cette connaissance, et ensuite à la capacité qu'il va développer de la vivre à des degrés de plus en plus intenses ; sachant qu'il ne pourra jamais la pousser jusqu'au bout car c'est insupportable, au sens propre du mot. On peut par ailleurs imaginer que la possibilité qu'un seul sujet habite deux corps soit l'embryon d'une étape prochaine de l'évolution ; un jour, une sorte d'être surhumain pourrait se montrer capable de gérer plusieurs corps ayant chacun leur propre caractère. Ce serait alors l'équivalent de ce qui s'est produit quand des cellules isolées se sont un jour agglomérées entre elles pour former un organisme pluricellulaire. En poursuivant dans cette voie, pourquoi l'hypothèse Gaïa ne se manifesterait-elle pas concrètement un jour ? On peut même imaginer qu'un tel phénomène existe déjà à notre insu : pourquoi n'existerait-il pas un être qui serait présent dans plusieurs corps humains simultanément, chacun d'entre eux ignorant son existence et étant, d'une certaine façon, un de ses organes ? *« Il y a diversité de dons, mais le même Esprit ; diversité de ministères, mais le même Seigneur ; diversité d'opérations, mais le même Dieu qui opère tout en tous. Or, à chacun la manifestation de l'Esprit est donnée pour l'utilité commune. En effet, à l'un est donnée par l'Esprit une parole de sagesse ; à un autre, une parole de connaissance, selon le même Esprit ; à un autre, la foi, par le même Esprit ; à un autre, le don des guérisons, par le même Esprit ; à un autre, le don d'opérer des miracles ; à un autre, la prophétie ; à un autre, le discernement des esprits ; à un autre, la diversité des langues ; à un autre,*

*l'interprétation des langues. Un seul et même Esprit opère toutes ces choses, les distribuant à chacun en particulier comme il veut. Car, comme le corps est un et a plusieurs membres, et comme tous les membres du corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il de Christ. Nous avons tous, en effet, été baptisés dans un seul Esprit, pour former un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres, et nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit. Ainsi le corps n'est pas un seul membre, mais il est formé de plusieurs membres. Si le pied disait : Parce que je ne suis pas une main, je ne suis pas du corps, - ne serait-il pas du corps pour cela ? Et si l'oreille disait : Parce que je ne suis pas un œil, je ne suis pas du corps, — ne serait-elle pas du corps pour cela ? Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe ? S'il était tout ouïe, où serait l'odorat ? Maintenant Dieu a placé chacun des membres dans le corps comme il a voulu. Si tous étaient un seul membre, où serait le corps ? Maintenant donc il y a plusieurs membres, et un seul corps. L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi ; ni la tête dire aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous. Mais bien plutôt, les membres du corps qui paraissent être les plus faibles sont nécessaires ; et ceux que nous estimons être les moins honorables du corps, nous les entourons d'un plus grand honneur. Ainsi nos membres les moins honnêtes reçoivent le plus d'honneur, tandis que ceux qui sont honnêtes n'en ont pas besoin. Dieu a disposé le corps de manière à donner plus d'honneur à ce qui en manquait, afin qu'il n'y ait pas de division dans le corps, mais que les membres aient également soin les uns des autres. Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre est honoré, tous les membres se réjouissent avec lui. Vous êtes le corps de Christ, et vous êtes ses membres, chacun pour sa part » (1 Co. XII-4, 28).*

## - V - Être.

Le verbe « être » est le plus simple des verbes, celui qui est le plus utilisé en français et pourtant d'illustres philosophes s'y sont intéressés dont certains de très près. Tout le monde s' imagine connaître le sens de ce verbe sans pour autant s'apercevoir qu'il est la conjonction de trois notions différentes, ne serait-ce que par son étymologie « *En allemand comme en français, ce fameux verbe être est loin d'être un verbe simple, et même d'être un seul verbe. On a à peu près dégagé pour les langues européennes trois racines, celles qui correspondent à "sommès", à "est" et à "fut", que l'on rapproche de la racine "phusis" en grec, qui se rapporte à l'idée de vie et de croissance. Ce serait d'une espèce de réduction et d'indétermination jetée sur l'ensemble de ces sens, que surgirait la notion d'être* » (L 27/06/56). Il y aurait ainsi trois formes du verbe « être », utilisées dans ses différentes conjugaisons ; la troisième : *fut, fûmes, furent* est clairement identifiée et viendrait d'une racine indo-européenne signifiant *croître*, d'où vient aussi le grec : *φύσις, phusis, faire naître*, et : *φύτιος, phutios, qui engendre*, ainsi que le mot français *futur*. C'est loin d'être aussi simple pour les deux autres où, si l'on peut bien distinguer *suis* et *est*, on peut hésiter à ranger *sont* et *serait*. Ce verbe serait finalement la synthèse de trois sens bien distincts qui sont selon Heidegger : *être-présence, être-mis-en-lumière, rester-tel-qu'en-soi-même* (MH).

Il y a alors un sens *temporel* évident : « *Je suis l'alpha et l'oméga, dit le Seigneur Dieu, celui qui est, qui était, et qui vient* » (Ap. I-8). Quelque chose est là préalablement qui survient dans le présent tout en possédant d'emblée une certaine densité temporelle. On peut donc y déceler un déploiement dans un instant de temps suffisamment long pour que, grâce à la mémoire de son support corporel, l'être puisse s'inscrire dans une certaine durée. L'homme aurait de cette façon appréhendé la notion de cause à effet, observée entre autre dans l'agriculture, pour construire sa conception du temps : la graine plantée dans le passé est devenue une belle plante ; de même, celle qu'on plante aujourd'hui le deviendra à son tour dans le futur. On peut aussi penser à la question du Sphinx à Œdipe : « *Quel est l'animal qui a quatre pieds le matin, deux sur le midi et trois le soir ?* » Réponse : le bébé marche à quatre patte, l'homme se tient debout sur ses deux pieds tandis que le vieillard a besoin d'une canne comme d'une troisième jambe. C'est peut-être une des raisons qui font qu'on espère toujours que ça ira mieux plus tard. Dans la voie du chercheur de vérité, c'est le point

délicat où il se pose la question de son Éveil futur : « J'espère réussir dans peu de temps ». Malheureusement, l'Éveil consiste justement à sortir de cette dialectique : *« Celui qui espère dans le futur pour sa perfection finale, est enchaîné au passé et ne peut se libérer que lorsque son esprit ne s'absorbe plus dans les conséquences de ses actes »* (VI XIII-12). *« Vous dites : "il me faut du temps ; demain je comprendrai". Cette structure est née du temps et fonctionne dans le temps mais ce n'est pas dans le temps qu'elle parviendra à son terme. Si vous ne comprenez pas aujourd'hui, vous ne comprendrez pas demain. D'ailleurs, pourquoi voulez-vous comprendre ce que je dis ? En fait aucune communication n'est nécessaire. Quand le "vous" n'est pas là, quand le problème n'est pas là ce qui est, c'est la compréhension : c'est la fin du "vous", le "vous" s'en va. Vous n'écoutez plus celui qui décrit cet état et vous ne lui poserez plus de question sur la compréhension de cet état »* (Re). En gros, l'Éveil survient quand il est déjà là et se trouve entièrement dans ce paradoxe : on ne peut pas atteindre l'Éveil, et pourtant les Éveillés l'ont connu : *« L'Éveil ne peut pas être trouvé physiquement, parce que le corps n'a pas de caractères particuliers. L'Éveil ne peut pas non plus être trouvé mentalement, parce que l'esprit n'a pas de caractères particuliers. Il ne peut guère plus être trouvé spontanément, parce qu'une telle spontanéité ne serait autre que notre propre bouddhité originelle, intrinsèque et innée. On ne peut pas non plus y parvenir à l'aide du Bouddha, ni à l'aide de l'absence de caractères spécifiques atteindre ce qui n'a pas de caractères particuliers, ni avec la vacuité trouver la vacuité, ni sur une autre voie trouver la Voie. Car au fond l'Éveil n'est pas une chose qui se puisse trouver et cette "introuvabilité" elle-même est introuvable également. C'est pourquoi il est dit qu'on ne peut y trouver la moindre réalité »* (HW II-11).

Les différentes formes du verbe « être » dans le présent deux : *« je suis, nous sommes, ils sont »* et : *« tu es, il est, vous êtes »*, se partagent donc équitablement les pronoms personnels, et on peut se poser la question de leurs associations. Le linguiste Émile Benveniste se l'est lui-même posée et en a fait une étude intéressante : *« Il y a toujours trois personnes, et il n'y en a que trois. Pour les grammairiens arabes, la première personne est "celui qui parle", la deuxième "celui à qui on s'adresse", mais la troisième "celui qui est absent". Dans les deux premières personnes, il y a à la fois une personne impliquée et un discours sur cette personne. La "troisième personne" n'est pas une "personne", c'est même la forme verbale qui a pour fonction d'exprimer la "non-personne". Nous retrouvons ici la question des impersonnels, vieux problème et débat stérile tant que l'on persiste à confondre "personne" et "sujet". S'il ne peut y avoir plusieurs "je" conçus par le "je" même qui parle, c'est que "nous" est, non pas une multiplication d'objets identiques, mais une "jonction" entre "je" et le "non-je", quel que soit le contenu de ce "non-je". "Nous" se dit d'une manière pour "moi + vous", et d'une autre pour "moi + eux". D'une part, le "je" s'amplifie par "nous" en une personne plus massive, plus solennelle et moins définie ; c'est le*

"nous" de majesté. D'autre part, l'emploi de "nous" estompe l'affirmation trop tranchée de "je" dans une expression plus large et diffuse : c'est le "nous" d'auteur ou d'orateur. Dans le passage du "tu" à "vous", qu'il s'agisse du "vous" collectif ou du "vous" de politesse, on reconnaît une généralisation de "tu", soit métaphorique, soit réelle, et par rapport à laquelle, dans des langues de culture surtout occidentales, le "tu" prend souvent valeur d'allocution strictement personnelle, donc familière. Quant à la non-personne (3<sup>e</sup> personne), la pluralisation verbale, quand elle n'est pas le prédicat grammaticalement régulier d'un sujet pluriel, accomplit la même fonction que dans les formes "personnelles" : elle exprime la généralité indéfinie du "on". C'est la non-personne même qui, étendue et illimitée par son expression, exprime l'ensemble indéfini des êtres non-personnels. Dans le verbe comme dans le pronom personnel, le pluriel est facteur d'illimitation, non de multiplication. La distinction ordinaire de singulier et de pluriel doit être sinon remplacée, au moins interprétée, dans l'ordre de la personne, par une distinction entre "personne stricte" (= "singulier") et "personne amplifiée" (= "pluriel"). Seule la "troisième personne", étant non-personne, admet un véritable pluriel » (Be 1-XVIII). Dans cette longue tirade, si on réussit à bien la saisir malgré sa difficulté, on devine pourquoi sont liés : *tu* et *vous*, voire *il*, ainsi que : *je* et *nous*. Les premiers désignent l'être tel qu'on le projette à l'extérieur, tandis que les seconds désignent notre être propre : « je suis » parce que je me tiens là, debout, *stare*. Le problème est un peu plus délicat pour : *ils* ; la solution se trouve aussi dans le texte de Benveniste et vient de son association à : *on*. Le pronom « on » remplace « nous » dans le langage courant, il a ainsi une association avec la première personne ; mais, cependant, c'est un prénom de la troisième personne. Il a en outre une autre association avec la pluralité, dans des expressions du genre : « *on* dirait que... », ce qui signifierait, dans ce cas précis, que c'est l'humanité tout entière qui pourrait être désignée pour effectivement voir ce que la suite de l'expression est censée montrer du doigt : « *on* dirait que... » Dans le dictionnaire étymologique de Bloch et Wartburg, il est dit que « *on* » viendrait du latin *homo* développé en position atone. Si on veut connaître le sens du mot « atone », il faut savoir qu'en français, les pronoms *je* et *tu* sont atones, par opposition aux pronoms *moi* et *toi* qui sont toniques ; les premiers servent de *sujets* aux verbes, tandis que les seconds sont des désignations directes.

Par analogie, « on » représenterait *l'homme* lorsqu'il ne s'affirme pas lui-même en tant que sujet du langage ; d'une certaine façon, *l'homme* au sens : *humanité*, d'où la pluralité associée à ce mot dans : « *on* dirait que... » On pourrait aussi penser à un individu qui dirait : « *les gens* sont comme ça », à la différence près qu'il s'inclut dans le : « *on* dirait que... », alors que, d'habitude, on ne s'inclut pas dans : « *les gens* sont comme ça ». Ce serait plutôt : « *les gens*, et *moi-même*, sommes comme ça ». On retrouve donc, là, l'association usuelle entre *on* et *nous* car, à la place de *nous*, on dit quelquefois *on* qui est une troisième personne, réunissant en un bloc *je-nous-il* ; comme lorsqu'on dit : « *il* pleut », où l'on dit en

fait : « *je* prétends qu'il pleut ». On trouve aussi cette association chez les personnes qui se sont fait un nom célèbre et qui parlent d'eux sous ce nom comme s'il était autonome, ce qui a valu quelques caricatures à Alain Delon. Ces trois pronoms seraient ainsi associés au sens *rester-tel-qu'en-soi-même* du verbe être, tandis que la seconde association *tu-vous-ils* — en notant au passage que seule la troisième personne est dissociée de son pluriel : « *Seule la "troisième personne", étant non-personne, admet un véritable pluriel* » (Be 1-XVIII) — serait plutôt associée au sens *être-présence*. Ainsi le croyant se voit comme un petit être autonome : *je*, face à l'immense Être Suprême : *Tu*. Il y a là un retournement de langage déjà remarqué par Lacan : « *Le sujet, on ne lui parle pas. Ça parle de lui, et c'est là qu'il s'appréhende, et ce d'autant plus forcément qu'avant que du seul fait que ça s'adresse à lui, il disparaît comme sujet sous le signifiant qu'il devient, il n'était absolument rien. Mais ce rien se soutient de son avènement, maintenant produit par l'appel fait dans l'Autre au deuxième signifiant. Ce sujet, c'est ce que le signifiant représente, et il ne saurait rien représenter que pour un autre signifiant* » (Lpi).

On peut faire une autre remarque sur la troisième personne. Par un curieux subterfuge, elle est à l'origine du couple des opposés les plus radicaux : *oui* et *non*. Le dictionnaire étymologique de Bloch et Wartburg nous dit en effet que *oui* vient du latin « *hoc ille fecit* », *ce qui a fait cela*, dont il serait une abréviation : *o-il*, qui est le *oui* de la langue d'oïl<sup>1</sup>. Par opposition, le mot *nenni* a été formé à partir de *nen-il*. Les mots *oui* et *non* étaient donc au départ liés à la non-personne dans les associations *o-il* et *ne-il* ; sous-entendu : *il l'a fait*, et : *il ne l'a pas fait*. On peut donc considérer avec raison qu'affirmer un *oui* franc et massif signifie en réalité : « cela est », tandis que le *non* signifierait à l'opposé : « cela n'est pas ». Ces deux expressions contiennent le verbe *être* avec tout le sens de non-personne établi par la présence d'un sujet de l'énonciation sans qu'il y ait pour autant de sujet de l'énoncé : « *Il s'agit ici de cet être qui n'apparaît que l'éclair d'un instant dans le vide du verbe être* » (Lii). On peut aussi citer à ce propos la réponse de Julien Sorel à l'abbé Pirard dans *Le rouge et le noir* : « *"Loquerisne linguam latinam ?"* (Parlez-vous latin ?) *lui dit l'abbé Pirard, comme il revenait. — "Ita, pater optime"* (Oui, mon excellent père), *répondit Julien* » (SRN XXV) ; le mot latin *Ita* signifie : *ainsi, cela*, mais le verbe *être* est sous-entendu : *Ita est, c'est cela*. Lacan s'est lui aussi penché sur cette expression essentielle : « *La formule la plus simple à s'inscrire dans le langage, la parole la plus élémentaire est : "c'est cela". Pour un homme, cette formule a un sens explicatif ; il a vu quelque chose, n'importe quoi, qui est là, et "c'est cela". Quelle que soit la chose en présence de quoi il est, qu'il s'agisse du plus singulier, du plus bizarre, voire du plus ambigu, "c'est cela". Quand nous disons "c'est cela", nous impliquons que ce n'est que cela, ou que ce n'est pas cela, à savoir l'apparence à laquelle nous nous sommes arrêtés. Mais cela nous prouve*

<sup>1</sup> Différent de celui de la langue d'oc : l'occitan.

que tout ce qui est sorti dans la suite, "ce n'est que cela" comme le "ce n'est pas cela", était déjà impliqué dans le "c'est cela" de l'origine » (L 04/07/56). Il prend comme exemple l'arc-en-ciel qui est un nom désignant finalement du vide. Le fait de savoir ce qu'est matériellement l'arc-en-ciel ne nous sert à rien de plus que le fait de le voir ; l'arc-en-ciel peut donc finalement se réduire au *ce n'est que cela* de la perception. Pourtant, le langage nous informe simultanément du fait qu'un arc-en-ciel est un phénomène scientifiquement connu, dû à l'action de la lumière sur l'eau en suspension dans l'air. L'arc-en-ciel n'est donc pas en lui-même égal à son apparence et en conclusion : *ce n'est pas cela*. Nous entrons ainsi dans une opposition paradoxale entre le *oui* et le *non* qui se trouve être à l'origine de nombreux problèmes humains : « *Que votre parole soit oui-oui, non-non ; ce qu'on y ajoute vient du malin* » (Mt. V-37). Le chercheur de vérité doit ainsi apprendre à avoir un langage catégorique : Lorsqu'il dit *oui* ça doit être *oui*, même vis-à-vis de lui-même et de ses choix personnels ; et lorsqu'il dit *non* ça doit être *non*. Et en ce qui concerne ce que le destin lui apporte, ça doit être *oui* : « *Jésus-Christ n'a pas été oui et non, mais c'est oui qui a été en lui* » (2 Co. I-19). « *Pas de "oui mais"... Il n'y a pas de "mais". Si le "oui" est un vrai "oui" il libère "cela" qui est en vous. Le oui s'évanouit dans le néant et l'"état naturel" s'exprime. Si vous dites "Oui, mais" vous concédez une continuité à la structure mentale qui est morte ainsi qu'au désir d'expérience et à l'espoir. Le oui doit faire éclater toute la structure* » (Re). « *"Non" n'est pas nécessairement "Non" ni "Oui" nécessairement "Oui" ; mais, si vous manquez ne serait-ce que d'un dixième de pouce, la différence s'élargit jusqu'à mille kilomètres ; quand c'est "Oui", une jeune fille Naga atteint à la Bouddhité en un instant. Quand c'est "Non", le plus grand érudit des Zensho tombe en enfer tout vivant* » (Yo 45). Et ceci à tel point que Denise Desjardins a intitulé l'un de ses livres parlant de la Voie, *La stratégie du oui* : « *Que peut le "oui" ? Rien, s'il est passivité, résignation, répression du "non", accablement. Tout s'il est processus dynamique, vision juste* » (DDSO).

Freud rapporte par ailleurs l'observation d'un jeune enfant, le petit Hans, qui présente ce sujet sous un nouvel éclairage : « *L'enfant avait une bobine en bois avec une ficelle attachée autour. Il ne lui venait jamais, par exemple, l'idée de la traîner par terre derrière lui pour jouer à la voiture ; mais il jetait avec une grande adresse la bobine, que retenait la ficelle, par-dessus le rebord de son petit lit à rideaux où elle disparaissait, tandis qu'il prononçait son "o-o-o-o", fort et prolongé, qui, de l'avis commun de la mère et de l'observateur, n'était pas une interjection, mais signifiait "fort"<sup>1</sup> ; il retirait ensuite la bobine hors du lit en tirant la ficelle et saluait alors sa réapparition par un joyeux "da"<sup>2</sup>. Tel était donc le jeu complet : disparition et retour ; on n'en voyait en général que le premier acte qui était inlassablement répété pour lui seul comme jeu, bien qu'il ne fût pas douteux que le plus grand plaisir s'attachât au deuxième acte* » (Fpp 2).

<sup>1</sup> En français : "parti".

<sup>2</sup> En français : "voilà".

« *Quand l'enfant dit "Fort", c'est que l'objet est là, et quand il dit "Da" l'objet est absent. L'important n'est pas que l'enfant dise les mots "Fort/Da", ce qui, dans sa langue maternelle, revient à "Loin/Là" — Il les prononce d'ailleurs d'une façon approximative. C'est qu'il y a, dès l'origine, une première manifestation de langage. Dans cette opposition phonématique, l'enfant transcende, porte sur un plan symbolique, le phénomène de la présence et de l'absence. Le jeu "Fort! Da!" mis en lumière par Freud à l'origine de l'automatisme de répétition, rend manifeste la symbolisation primordiale. Il se rend maître de la chose, pour autant que, justement, il la détruit. Ainsi le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir* » (L 05/05/54, Ltp, LFp). Le langage s'installe dès lors grâce à cette première opposition de la présence et de l'absence qui va sous-tendre toutes les autres, jusqu'à l'opposition *oui/non* dont le sens étymologique n'est autre que : *il-l'a-fait/il-ne-l'a-pas-fait, c'est-cela/ce-n'est-pas-cela, c'est/ce-n'est-pas*.

Cette logique construite autour des deux pôles *oui/non* est appelée le dilemme ; le philosophe indien Nagarjuna a introduit au deuxième siècle une autre forme de logique bâtie autour de quatre pôles *oui/non/oui-et-non/ni-oui-ni-non* qui est quant à elle nommée tétralemme : « *Tout est vrai, non vrai, vrai et non vrai, ni vrai ni non vrai ; tel est l'enseignement de l'Éveillé* » (Tm XVIII-8). Bien que formulée un peu différemment la même logique était présente quelques siècles auparavant dans la philosophie d'Épicure citée par Lactance : « *Ou bien Dieu "veut" supprimer le mal mais "ne le peut", et alors il n'est pas tout-puissant ; ou bien il le "peut" mais "ne le veut" pas, et alors il n'est pas bon ; ou bien il "ne le veut" ni "ne le peut", et alors il est à la fois faible et mauvais ; ou bien il le "veut" et il le "peut", mais alors comment expliquer l'existence du mal ?* » (LC XIII-20). Aristote, quant à lui, n'aimait pas le tétralemme, il lui préférait le dilemme : « *La discussion avec cet adversaire est sans objet car il ne dit rien. Il ne dit ni "ainsi" ni "non-ainsi", mais il dit "ainsi-et-non-ainsi" ; et derechef, ces deux propositions conjointes sont niées, et il dit "ni-ainsi-ni-non-ainsi"* » (AM). Le tétralemme présente cependant un avantage au vu des récents développements des mathématiques où les deux termes supplémentaires possèdent des correspondants : l'*indéterminé* pour *ni-oui-ni-non*, et l'*indécidable* pour *oui-et-non*. Il existe plusieurs exemples célèbres d'indéterminés, par exemple le paradoxe du menteur dont l'origine est attribuée à Épiménide et qu'on retrouve dans un verset des Épîtres de Paul : « *L'un d'entre eux, leur propre prophète, a dit : Crétois toujours menteurs, méchantes bêtes, ventres paresseux* » (Tite I-12). Pour être un véritable paradoxe il faut le corriger comme l'a fait Eubulide de Milet au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. qui énonça : « *Un homme disait qu'il était en train de mentir* ». Si l'homme dit vrai alors il n'est pas en train de mentir, ce qui rend la phrase fausse mais alors il ment ce qui la rend vraie et on vient de voir que c'est impossible. Ce paradoxe entre ainsi dans la

catégorie des indéterminés : *ni-oui-ni-non*. Il existe aussi de très nombreux énoncés indécidables ; par exemple un énoncé concernant les nombres sera indécidable dès lors qu'il est consistant, ou compatible, avec la théorie axiomatique des nombres dite de Zermelo-Fraenkel, et qu'il en est de même de sa négation. C'est le cas de l'hypothèse du continu, résultat démontré en 1963 par Paul Cohen. Pour la résumer en quelques mots : Il y a une infinité de nombres entiers, ceux de la série 1, 2, 3, 4, 5, ..., etc. Il y a aussi une infinité de points sur une droite. L'hypothèse du continu affirme qu'il n'y a pas de cardinal infini intermédiaire entre ces deux là. On peut évidemment remarquer au passage que l'hypothèse du continu n'est réellement utile que pour alimenter la discussion de quelques spécialistes, et ce d'autant plus que même les mathématiques peuvent s'en passer. Pourtant, selon toute logique, soit il y en a un soit il n'y en a pas, ce qu'on ne saura probablement jamais !

Il existe des exemples plus concrets d'indécidables qui concernent directement notre sujet : le libre-arbitre et la réincarnation. L'homme est-il un être doué du libre-arbitre écrivant son histoire instant après instant, ou est-il une tête de lecture se déplaçant sur le film du monde déjà fixé définitivement sur une sorte de pellicule : *« Il y a eu chez les anciens philosophes deux opinions : les uns pensaient que tout arrive par le destin, si bien que ce destin introduisait la nécessité ; de cette opinion ont été Démocrite, Héraclite, Empédocle et Aristote ; les autres croyaient que les mouvements volontaires des âmes échappent au destin »* (CTD XVII). Autre indécidable : un individu se souvient d'une vie passée ; est-il la réincarnation de l'homme ayant réellement vécu cette existence ou est-il seulement un médium capable de lire la mémoire du passé et de se l'attribuer par erreur : *« Il est vrai que n'importe qui peut s'aligner avec les émanations vivantes qui prirent place en d'autres temps, et sentir qu'il a vécu, non pas une mais plusieurs vies. Mais c'est juste un alignement parmi des millions d'alignements possibles. Il s'agit là d'une interprétation erronée des faits »* (AT). *« Lorsque quelqu'un retrouve des souvenirs de vies passées, il retrouve en fait des fragments de la vie de quelqu'un d'autre. Cette autre personne n'était pas "lui" »* (Oe). La Conscience Impersonnelle est l'unique réalité qui anime et s'incarne dans tous les êtres vivants, en conséquence de quoi personne ne meurt et ne devient ensuite quelqu'un autre : *« Qu'as-tu à voir, Toi, le Parfait, l'Éternel, avec les incarnations passées ou futures ? Le Parfait peut-il ajouter quelque chose à sa perfection, ou l'Éternel sortir ou retourner dans l'Éternité ? Je Suis et Tu es Un avec Moi. Toujours tu l'as été et toujours tu le seras. Ton Je Suis Impersonnel, demeure et se réincarne dans TOUS les corps, dans le seul but d'exprimer Mon Idée. L'Humanité est Mon Corps. En Lui Je vis, Je Me meus et J'ai Mon Être. Moi et Toi qui sommes Un, nous réincarnerons dans l'Humanité comme le chêne se réincarne dans ses feuilles et dans ses glands, saison après saison, et de nouveau dans les mille chênes nés de leurs mille glands, génération après génération »* (VI XIII-17). Il y a cependant entre l'individu présent et celui dont il possède les souvenirs le même genre de rapport

qu'entre un adulte et l'enfant qu'il était ; dans les deux cas il ne s'agit que de mémoire, et quand on sait à quel point la mémoire est manipulée pour contenir des souvenirs illusoires, on peut être amené à se poser des questions !

S'incarner dans les êtres vivants serait donc une propriété naturelle du Soi : « *La création des corps est une fonction et elle est éternelle* » (Sp XLIII-6). L'Éveillé est cependant censé avoir vaincu le temps, ce qui n'a été possible que s'il est arrivé à la conclusion que le passé et le futur sont tous deux des indécidables ; il ne se sent donc pas concerné par les liens de cause à effet qu'il pourrait y avoir entre deux incarnations successives produites par la Conscience : « *Est-ce que cela me gêne qu'on ne puisse absolument pas savoir de quoi est faite cette "après-vie" ? Pas du tout ! L'expérience actuelle "d'être emporté au-delà de tout", comme une extension éveillée de la Source, est un tel enchantement que la fin par la mort de ce rêve d'illusion et de limitation ne peut qu'être une nouvelle découverte extraordinaire, attendant au détour de cet instant. Feron-nous à nouveau l'expérience de la Source dans la manifestation, ou bien retournerons-nous au repos ? J'adore les surprises* » (SNP 18).

Ça n'est donc pas si simple le langage ; l'être humain parle avec facilité, en utilisant convenablement des termes dont il ignore le sens profond. C'est ici que l'oracle delphique prend tout son sens lorsqu'il dit : « Connais toi toi-même, et tu connaîtras l'univers et les dieux » (ODP) ; on pourrait ajouter : « Comprends ce que tu dis, et tu te connaîtras par retour » ; « Qui comprend les mots ne parle plus avec les mots » (LT VIII-10).

\*\*\*\*\*

On peut ensuite s'intéresser à la première personne de la conjugaison du verbe *être* en s'appuyant sur deux célèbres sentences : « *Je suis qui je suis* » (Ex. III-14), et : « *Je pense donc je suis* » (DD). Il est possible d'écrire ces deux phrases avec une ponctuation différente, voire des mots ou des temps différents pour la première<sup>1</sup> : « Je suis celui qui suis », « je serai qui je serai », « je suis celui qui est », etc.

En changeant la ponctuation de la première pour : « Je suis qui ? Je suis », la seconde partie de la phrase devient ainsi la réponse à la question qu'elle pose au début ; le *nom de Dieu* est ainsi mis en relation directe avec la question : « Qui suis-je ? » qui est à elle-même sa propre réponse : « *Vous n'obtiendrez jamais de réponse à la question "qui suis-je ?"* » (M04/10/79). Dans cette question : « *le "je"*

---

<sup>1</sup> À cause d'un problème de traduction.

*n'est pas connu et on pourrait la poser de la façon suivante : Je ne sais pas ce que j'entends par "je". La question "qui suis-je ?" est posée par un "moi" dans un état de conflit, et découle directement du "Je Suis" » (JKE).*

La ponctuation de la seconde a été quant à elle refaite par Lacan lui-même : « *Je pense : "Donc je suis" » (LS&V), c'est alors le sujet du langage qui affirme son existence : « Je suis cette pensée en mouvement ». « Ce "Donc je suis" est une pensée. À seulement être tenu dans le temps, ce sujet du "je pense" révèle ce qu'il est : l'être d'une chute. Je suis ce qui pense : "Donc je suis", marquant que le donc, trait de la cause, divise inauguralement le "je suis" d'existence du "je suis" de sens. Dans cela qui pense (cogitans), je ne fais jamais que me constituer en objet (cogitatum) » (L 20/05/70, LS&V, Lii). À l'inverse, pour un Éveillé c'est le texte de l'Exode qui a valeur de vérité en le mettant sous la forme : « Je suis le "Je" de "Je suis" ». Les deux sentences prennent ainsi l'allure des deux extrêmes du chercheur de vérité, Lucifer déchu qui affirme : « *Je serai semblable au Très-Haut* » (Es. XIV-14), ce qui veut dire la même chose que : « *Je pense : "Donc je suis" » ; et l'Éveillé pour lequel : « Je suis יהוה (Yahvé) » (Zo II-22b), dont la traduction serait à peu près : « Je suis "Il" de "Il est" ». Le terme médian permettant le passage entre ces deux extrêmes est alors la question : « Qui suis-je ? » On obtient ainsi une nouvelle trinité :**

— D'abord on croit être *quelque chose*, comme lorsqu'on dit : « Je suis employé de banque ».

— Ensuite on sait que l'on est (SAC XI-26), mais on ignore de quoi il s'agit : « *Vous n'obtiendrez jamais de réponse à la question "qui suis-je ?" » (M04/10/79). Dans cette question : « Le je n'est pas connu et on pourrait la poser de la façon suivante : Je ne sais pas ce que j'entends par "je" » (JS 87).*

— À la fin « on est », naturellement.

C'est en passant par ces trois étapes, mais en sens inverse, que s'est formé le sujet du langage ; elles constituent ainsi l'âme individuelle suivant trois couches superposées : « *Premièrement : Je SUIS M'exprimant comme "Toi" Un de Mes Attributs Divins. Deuxièmement : Mon Idée de Toi, Un de Mes Attributs, étant exprimé en conditions Terrestres — ou soit Ton Âme. Et troisièmement : Ma Pensée te représentant en Image, formant le Temple de Ton Âme — ou le Corps de Ton Âme, dans lequel Tu demeures. Ces trois constituent la partie Divine ou Impersonnelle de Toi, l'immortel Trois-en-un, c'est-à-dire — Toi, Ma pensée latente, quoique déjà complètement formulée, formée à Mon Image et à Ma Ressemblance, mais non encore mise en activité ou en expression » (VI VIII-42, 45).*

Il faut maintenant saisir comment ces trois principes agissent dans la conscience de l'individu pour prêter vie au sujet du langage et trouver l'erreur de fonctionnement qui l'a fait se prendre pour le souverain quand il n'est qu'une simple fonction corporelle.

\*\*\*\*\*

Le chercheur de vérité continue d'assimiler son nouveau vocabulaire parallèlement à son adhésion croissante, sur le plan intellectuel, à l'idée d'une conscience unique : « *Il n'y a qu'une matière commune, bien que disséminée en une infinité de corps particuliers. Il n'y a qu'une vie unique, bien qu'elle se partage entre une infinité de natures et de corps limités. Il n'y a qu'une âme intelligente, malgré ses apparentes divisions. Il n'y a qu'un seul Dieu, qui est dans tout, une seule matière, une seule loi, une raison commune à tous les êtres doués d'intelligence, enfin une vérité unique, n'y ayant qu'un seul état de perfection pour des êtres de même espèce, et qui participent à la même raison* » (MA XII-30 ; VII-9). En même temps, il n'a pas entièrement renoncé à l'apparat des pouvoirs psychiques, comme la connaissance de l'avenir, la capacité de guérir ses semblables, la faculté d'influencer les êtres et les évènements, etc. Malgré tout, la manifestation de ces pouvoirs n'est pas totalement inutile ; elle lui sert à prouver qu'il existe un monde spirituel, au-delà des lois de la physique. Mais, si on pousse un peu plus loin l'analyse de ce qu'on peut en retirer, le tableau s'assombrit légèrement : « *Les vertus et les pouvoirs ne sont que des hochets pour l'amusement des enfants* » (JS 47).

Imaginez que chaque nuit vous rêviez les évènements qui vont se produire le lendemain ; nous pouvons en témoigner car ça nous est arrivé. Lorsqu'il s'agit d'une joie on en profite plus tôt et on se réjouit à l'avance en l'attendant, mais ça diminue tout de même un peu son impact lorsqu'elle se produit. Dans certains cas c'est tout de même intéressant ; par exemple, vous avez moins peur d'aller demander une augmentation à votre employeur si vous savez qu'il va accepter. Par contre, lorsqu'il s'agit d'un malheur, vous tentez de l'éviter par tous les moyens. Mais lorsque le processus du rêve prémonitoire est à son apogée, on ne rêve que des évènements incontournables ; quoi que vous fassiez pour passer à côté, le malheur arrive au moment convenu. Lorsque vous avez compris ça, vous cessez de lutter et vous attendez qu'il se produise avec résignation. Suivant l'intensité de la peine qui vous attend, votre journée peut devenir un enfer ; vous ne pensez plus qu'à ça jusqu'à ce que cela se produise. Il a été démontré qu'une peine mobilise, à intensité égale, si tant est qu'on puisse faire ce genre de comparaison, bien davantage votre cerveau qu'une joie : « *L'expérience psychologique démontre que la douleur est d'un cycle plus long à tous égards que le plaisir, puisqu'une stimulation la provoque au point où le plaisir finit* » (LK). « *La douleur n'est pas le contraire ou l'inverse du plaisir : leur relation est asymétrique. La satisfaction est une "expérience", la souffrance est une*

"épreuve". *Le plaisir signe la délivrance d'une tension, le rétablissement de l'équilibre économique. La douleur force le réseau des barrières de contact, détruit les frayages qui canalisent la circulation de l'excitation, court-circuite les relais qui transforment la quantité en qualité, suspend les différenciations, abaisse les dénivellations entre les sous-systèmes psychiques et tend à diffuser dans toutes les directions* » (DA 16). « *Les instants de plaisir ne sont que des îlots dans le flot de la souffrance. Comment le mental pourrait-il être heureux ?* » (JS 3). Ainsi, une existence à peu près équilibrée entre les joies et les peines laissera plutôt penser que le monde est beaucoup plus dur et cruel qu'il n'est bon et doux. Il est évident que ce déficit est suramplifié dans le cas d'une personne capable, chaque matin, de savoir ce qui va lui arriver dans la journée. À tel point qu'elle va très vite prier le ciel en hurlant pour que ce pouvoir disparaisse.

Le pouvoir de guérison semble beaucoup plus intéressant car on fait le bien autour de soi. Le problème vient du fait que, si ce don est assez développé, vous allez être suffisamment connu pour que votre carnet de rendez-vous soit complètement saturé. Si vous faites payer les consultations, vous pouvez être poursuivi pour exercice illégal de la médecine ; dans le cas contraire, vous n'aurez plus jamais un instant à vous. Quelqu'un serait-il prêt à assumer ça sachant qu'il risque de mettre, du même coup, un terme à sa carrière de chercheur de vérité ? Il est probable que jamais vous ne pourrez connaître l'Éveil : « *Le sage oriental a lui aussi le pouvoir de faire des miracles. Les guérisons amélioreraient bien sûr sa situation dans la société et chacun le tiendrait en haute estime. Cependant il y aurait pour lui un risque : celui d'en tirer de l'orgueil. Il est rare de voir un sage accomplir un miracle sans qu'il éprouve de l'orgueil* » (NM 22/09/79).

Il en est de même de tous les pouvoirs spirituels ; au-delà d'un certain niveau ils deviennent les richesses qui rendent plus facile le passage d'un chameau par le chas d'une aiguille (Mt. XIX-24), que l'aboutissement de la quête spirituelle.

Il y a cependant une exception à cette règle, il s'agit d'une faculté appelée : « synchronicité » ; c'est Carl Gustav Jung qui lui a donné ce nom là : « *J'emploie le concept général de synchronicité dans le sens particulier de coïncidence temporelle de deux ou plusieurs événements sans lien causal et chargés d'un sens identique ou analogue ; ceci par opposition au "synchronisme", qui ne désigne que la simple simultanéité des événements* » (Jung). Les deux événements en synchronicité n'ayant aucun lien de cause à effet mais ayant un lien virtuel, doivent véritablement se produire « simultanément ». Par exemple, vous vous promenez dans une rue déserte et tout à coup vous vous dites qu'il faudrait régler le problème du repas du soir, en vous posant la question du menu. Au même moment, un camion passe dans la rue et vous pouvez lire les inscriptions sur son côté : « Aux délices de l'Orient, traiteur chinois » ; l'évidence vous apparaît alors : vous aviez effectivement envie de manger chinois.

Cet exemple n'apporte pas une grande preuve de l'intérêt de la synchronicité mais si un individu vivait cette faculté à l'extrême, il n'aurait plus aucune question à se poser dans l'existence, car il saurait que la réponse lui sera toujours donnée le moment venu, comme par miracle ; c'est ça la véritable *omniscience* : non pas *tout savoir*, mais savoir uniquement tout ce qui est nécessaire dans l'instant présent : « *La perte de tout intérêt pour la connaissance aboutit à l'omniscience, qui n'est que le don de connaître ce qui doit être connu au bon moment pour agir sans erreur* » (JS 88). Malheureusement la perfection n'est pas de ce monde ; un Éveillé ne vit dans la synchronicité qu'à un degré correspondant à son caractère et à la façon dont il l'a cultivée lorsqu'il était sur la voie : « *L'identité du "Jnâni" avec l'Univers est si complète que dès qu'il répond à l'Univers, l'Univers lui répond également* » (JS 101). Il ne faut pas confondre synchronicité et simultanéité. Certaines personnes pensent que lorsqu'on s'en remet totalement à la providence, et à condition d'avoir éliminé toute forme de peur, alors il ne peut plus rien arriver de fâcheux : « *Ce qui nous manque, c'est une confiance fondamentale en Dieu, ou en la vie, peu importe le nom que l'on peut donner à cette force. Si cette force était reconnue, la peur ne pourrait pas exister* » (Eg). Il existe deux sortes de peur : la peur par anticipation dont un exemple est la peur de l'inconnu, qui est une sorte de peur de la peur ; et la peur instinctive, comme celle qui se manifeste chez les animaux. Dans le premier cas le langage intervient, pas dans le second : « *La peur physique existe parce qu'elle est utile à la survie de l'organisme vivant* » (DM II). Quant à la peur psychologique, il est possible de la faire disparaître ; ce qui ne veut pas dire qu'il faut faire n'importe quoi. Si vous habitez certains villages de France, comme c'est notre cas, vous devez avoir un lieu fermé pour garer votre voiture si vous voulez la retrouver entière le lendemain matin. Même en vivant sans peur psychologique, si on gare sa voiture dans la rue d'un tel village, on ne pourra plus l'utiliser le lendemain. Même s'il est inévitable que les coupables finissent par payer, il y aura toujours d'autres déséquilibrés pour les remplacer : « *Quiconque fait du mal à un homme innocent, pur et sans faute, son mal retombe sur lui comme de la poussière portée par le vent* » (SN 662). « *Parfois j'attire mes ennemis vers moi : ils me blessent, mais mon karma les amène ici. Et ainsi ils vont en enfer à cause de moi. Je suis celui qui cause leur perte* » (B. VI-47). Leurs malheurs n'auront pas de fin tant qu'ils n'auront pas pris conscience de leurs actes, et entamé le repentir et la réparation : « *Je te le dis en vérité, tu ne sortiras pas de là que tu n'aies payé le dernier quadrant* » (Mt. V-26). « *Un jour tu verras les méchants trembler à cause de leurs œuvres, et le châtiment les atteindra* » (Coran XLII-21). « *Si quelqu'un vous critique ou vous trahit, la personne en question doit assumer les conséquences de ses pensées et de ses actes ; vous n'avez même pas à bouger le petit doigt pour prendre votre revanche* » (Eg III-1-1). L'existence de notre chercheur de vérité doit cependant, si tout se passe bien, curieux paradoxe, devenir dans l'ensemble bien plus pénible qu'auparavant, du moins c'est ainsi qu'il la perçoit, mais il faut tenir compte aussi

du fait qu'il n'est plus sous l'effet de l'analgésique du Léthé. Pour qu'il ait la force de supporter ce destin difficile, sa vie doit en conséquence être ponctuée de moments magiques et de malheurs divers ; il risque fort de passer des joies les plus intenses aux désespoirs les plus noirs et ce pendant des périodes très courtes n'excédant pas quelques jours. À la fin, il ne lui reste qu'un grand vide existentiel, avec cette question ancestrale : « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mt. XXVII-46, Ps. XXII).

Il va ensuite tenter de calmer (et clamer) son mal-être en allant assister aux entretiens d'un Éveillé et il demande évidemment : « Comment se fait-il que le destin soit si dur ? » La réponse tombe, complètement différente de ce qu'il imaginait : « *Ce qui arrive dans le monde manifesté n'est qu'une suite d'incidents qui vous distraient de votre recherche. Considérez simplement que, quoi que vous en pensiez, les choses sont ce qu'elles sont, et elles ne sont rien d'autre que ça. Ainsi, n'essayez pas de changer le monde ; vous n'avez rien à changer, vous devez seulement prendre conscience du témoin qui assiste à tout ce scénario sans jamais en être affecté, un peu comme le spectateur n'est pas affecté, dans une salle de cinéma, par les scènes qui se déroulent sur l'écran. Vous vous apercevrez ensuite que vous n'êtes pas même ce témoin, mais la lumière qui permet à l'écran de s'animer* ». « *Vous voyez le film, mais vous n'appartenez pas au film. Ce que vous appelez votre existence appartient au film. Mais votre conscience n'appartient pas au film. L'écran est toujours le même, même si le film change tous les jours. Ce qui existe entre deux pensées, deux états et dans le sommeil profond, est l'écran de cinéma. Penser que nous pouvons diriger ou modeler nos vies à notre guise relève du film. Croire ou ne pas croire relève aussi du film. La seule réalité est d'être la lumière qui éclaire le film. Vous ne pouvez changer le film parce que tous les efforts pour le modifier relèvent du film. En fait le film se déroule et vous êtes le spectateur* » (TL XII, XXVI, XXIII ; CM VI).

Comme à l'accoutumée, le chercheur de vérité n'a réellement compris qu'une infime partie de la réponse ; mais l'Éveillé, vivant dans la synchronicité, a, sans le vouloir vraiment, laissé quelques mots forts qui vont s'inscrire dans la conscience de notre ami pour le porter au long des étapes suivantes de son chemin : « *Les mots d'un homme qui s'est réalisé ne manquent jamais leur cible* » (JS 83). Ici, ça pourrait être : « *Les choses sont ce qu'elles sont* » (JS 75, 82, 97 ; CT ; etc.). « *On "peut" non seulement accepter tout ce EST, mais on "doit" le faire ; ce qui EST... EST. Si quelque chose EST, il est inutile de s'énerver ; vous n'y changerez rien. Ce qui EST est ce qui existe maintenant, et personne ne peut le changer ; nous pouvons influencer l'avenir mais pas ce qui EST, le MAINTENANT. Si nous n'acceptons pas ce qui EST, le MAINTENANT, nous créons un conflit entre nous et ce qui EST. Cela coûte de l'énergie, de l'argent, et cela bloque l'intelligence. Ainsi, nous nous limitons complètement ; comment pensez-vous atteindre vos buts et résoudre vos problèmes si vous refusez d'accepter ce qui EST, ce n'est pas possible !* » (Eg III-2-2). « *Puisque chaque chose n'est rien*

*d'autre que ce qu'elle est, on ne peut qu'éclater de rire* » (Long Chen Pa). Ainsi, dès qu'il sera confronté à une situation qui le dépasse, il se concentrera sur cette sentence : « *Les choses sont ce qu'elles sont* ». Dans certains livres de sagesse orientale, on trouve des phrases du genre : « Lorsque tu as fait tout ce que tu pouvais faire. Si ça a marché, tant mieux. Et, si ça n'a pas marché, alors il n'y avait rien à faire ; aussi, pourquoi se lamenter contre l'impossible ? » Malheureusement, il est dans la nature humaine de ne jamais être satisfait de ce qu'on possède, pour toujours regretter ce qu'on ne peut avoir. Le chercheur de vérité n'échappe pas à cette règle mais il a désormais ce qu'on a appelé un mantra : « *Les choses sont ce qu'elles sont* ». « *Si un organisme corps-mental est à une étape de son évolution qui nécessite l'utilisation d'un mantra, alors un mantra sera utilisé. "Est-il bien d'utiliser un mantra ?" et "Quelle est la meilleure voie pour moi ?" sont des questions futiles parce qu'il n'y a pas de meilleure voie pour tout le monde. Chaque organisme corps-mental est programmé de telle façon que la Totalité l'envoie à un endroit où il reçoit ce qui est nécessaire. Si un organisme corps-mental est envoyé dans un ashram et y reçoit un mantra, c'est exactement ce dont a besoin cet organisme à ce moment. Il se peut qu'il soit destiné à répéter des mantras des millions et des millions de fois pendant vingt ans jusqu'à ce qu'il réalise que répéter des mantras ne mène nulle part. Alors, la Puissance suprême enverra cet organisme corps-mental à un autre endroit, si c'est sa destinée. Il se peut aussi que la destinée de cet organisme soit de répéter des mantras jusqu'à sa mort* » (RB). À chaque fois qu'il recommence à entrer dans cette erreur immémoriale, qui consiste à souffrir de ne pas posséder l'inaccessible, il lui suffit de répéter inlassablement son mantra et ça le calme. Seulement voilà, il va finir par s'y habituer et par l'intégrer dans son système de pensée. Le bénéfice va progressivement disparaître et il aura besoin d'un nouveau mantra pour remplacer l'ancien. Et ça pourrait durer à l'infini, ce qui explique pourquoi les proches d'un Éveillé ont très peu de chance d'entrer un jour dans l'Éveil : « *Il y a des gens qui ont fréquenté Nisargadatta Maharaj ou Ramana Maharshi pendant vingt ou trente ans sans que rien n'arrive* » (RB). Quant à notre chercheur de vérité, il devra à un moment ou un autre abandonner tous ses mantras s'il veut pouvoir un jour se lancer dans l'acceptation silencieuse ; mais nous n'en sommes pas encore là. Lorsqu'il s'est engagé sur la voie spirituelle, il ignorait ce qui l'attendait. S'il l'avait su d'avance, il aurait peut-être préféré ne jamais s'engager dans ce chemin tortueux ponctué de quelques joies très intenses mais surtout de beaucoup trop de souffrances, ces dernières étant omniprésentes : terrible feu secret des alchimistes. Il apparaît donc que ces joies ne servent finalement qu'à le relever lorsque ses trop nombreuses épreuves l'ont conduit au bout de lui-même, au bout du rouleau. Il est malheureusement impossible de revenir en arrière ; maintenant qu'il sait le peu qu'il sait, il ne peut plus l'oublier. Ça n'a l'air de rien mais l'existence ne peut plus jamais être la même lorsqu'on a intégré, même de façon partielle et imparfaite, un mantra du genre : « *Les choses sont ce qu'elles sont* ».

Mais, là où il en est, il n'a pas encore atteint le fond du désespoir : « *Seul celui qui a sondé les profondeurs et gravi les hauteurs de l'expérience humaine peut donner le toucher Divin* » (VI XVIII-18). Sa situation va donc continuer à se dégrader progressivement. Chaque fois qu'il va intégrer un peu mieux le message spirituel fondamental : « Il n'y a qu'une conscience pour tous les êtres, profondément silencieuse ; et c'est ce que vous êtes réellement. Vous vous en apercevez quand cesse l'identification au sujet du langage », il va se distinguer de plus en plus des humains ordinaires tout en restant malgré tout très éloigné de son but de devenir l'un des Éveillés qui délivrent ce message. Et ceci même si, d'une certaine façon, il n'y a pas plus de différence entre lui et l'un de ces êtres que la largeur d'un cheveu : « [Question :] *Pouvez-vous nous parler de la différence entre votre état et l'état de la plupart des gens ?* [Réponse :] *Il n'y en a guère : la largeur d'un cheveu* » (Re). « *Nous sommes plus près de lui que sa veine jugulaire* » (Coran L-16). « *La présence est totalement dénuée d'effort et elle est plus proche de moi que la respiration* » (TPC). « *Qu'y a-t-il de plus proche ? Le plus proche n'est ni votre corps, ni vos sens, ni votre pensée, car ce qui est le plus proche précède la pensée, précède les sens, précède le corps. Un mouvement infime, un écart d'un cheveu, vous en éloigne. Ce n'est pas une façon de penser, c'est une manière de percevoir ; soyez-la complètement. L'inconnu est le plus proche de nous, trop proche pour être perçu. Il est plus proche que l'acte de cueillir une fleur* » (TL VIII, XXIII ; CM XVIII). « *La Vérité est plus proche que le mental ou le corps, plus proche que la sensation "je suis". Vous ne la voyez pas parce que vous cherchez trop loin de vous-même, hors de votre être le plus profond* » (JS 74). Ça semble malgré tout insurmontable : « *Au moindre poil de différence, l'écart devient comme celui entre ciel et terre* » (Sh Seng-ts-an). « *La voie de Dieu est si étroite qu'un seul cheveu n'y trouve pas sa place* » (NA 108). « *L'Un est plus menu qu'un cheveu, l'Un n'est même pas visible, et pourtant cette divinité qui m'est chère est plus vaste que cet Univers* » (AVd X-8). Il va petit à petit se retrouver isolé de ses semblables, comme si ceux-ci commençaient à sentir qu'il est différent. Il va se voir marginalisé de plus en plus. Pourtant, depuis un certain temps, l'esprit missionnaire commence à le quitter. Il a évidemment besoin d'avoir des contacts avec les autres ; l'individu humain est un être social, la communication est nécessaire à son équilibre aussi bien affectif que physique. Des expériences ont montré qu'un bébé isolé a beaucoup moins de chances de survie qu'un bébé très entouré, sans compter que l'isolement aura pour conséquence que sa vie affective future en sera très profondément affectée : « *D'importantes modifications chimiques apparaissent autour de l'ADN des nouveaux-nés dès qu'ils entrent en contact avec leur mère. Les nourrissons tenus à distance par leur mère ont tendance à s'isoler, et à réagir de façon excessive au stress. Ils sont souvent angoissés et peuvent même présenter des signes de dépression* » (SV 04/05). « *René Spitz a montré que presque 90% des bébés élevés*

*dans le confort des orphelinats mais privés d'amour et de câlins finissaient par mourir » (PL2, Prologue).*

Le problème est que ça ne se passe pas tout à fait comme il souhaiterait ; les autres se conduisent comme s'ils sentaient qu'il a quelque chose de différent et l'évitaient instinctivement. Du moins c'est ce qu'il pense. En réalité c'est lui qui se marginalise des autres : il ne partage plus leurs centres d'intérêts et, même s'il ne passe plus son temps à essayer de leur apporter la Vérité avec un grand « V », il n'en reste pas moins que son désintérêt pour les conversations usuelles, pour ne pas dire futiles, se lit sur son visage comme s'il le criait à voix haute. Ainsi, il ne se rend pas compte que c'est cette manifestation de son refus du lien social qui est la cause de cette solitude qui commence à tant lui peser. Il se trouve donc dans cette situation paradoxale où il voudrait lier amitié avec ses semblables, en même temps qu'il ne supporte plus le manque de profondeur de leurs préoccupations courantes : *« À certains moments, quand nous sommes seuls, nous ressentons un manque. Ce manque est le manque crucial qui fait surgir tous les autres. Le besoin de combler ce manque, d'étancher cette soif, nous pousse à penser et à agir. Sans même la sonder, nous fuyons cette insatisfaction. Nous essayons de la combler d'abord avec un objet, puis avec un autre. Déçus, nous passons d'une compensation à l'autre, d'une guerre à l'autre » (CM 1).* L'Éveillé n'a plus ce problème car il ne souffre d'aucun vide existentiel, au point qu'il se sent toujours plein, rempli de la Conscience Impersonnelle. Ainsi, il est capable de vivre seul et, cependant, il se trouve la plupart du temps des personnes qui apprécient sa compagnie. Très peu s'il n'a aucune notoriété, ce qui lui suffit amplement, et beaucoup plus s'il a une renommée. Et, bien qu'il soit conscient du fait qu'il ne lui sert à rien de leur parler de l'Éveil, car ils finiront par trouver les parades psychologiques à ses paroles et, de même que la plupart de leurs préoccupations lui paraissent insensées, il leur témoigne toujours une grande bienveillance et ne se lasse jamais d'essayer de leur transmettre son savoir sans jamais se décourager.

Ce n'est malheureusement pas le cas du chercheur de vérité qui souffre, bien plus qu'il ne veut l'admettre, de son isolement croissant. Il va d'abord apprendre à jouer la comédie, à faire semblant de s'intéresser aux mêmes sujets que les autres, à faire semblant d'aimer prendre le café ou l'apéro, jusqu'à avoir tout le matériel adéquat chez lui pour recevoir, quand bien même il n'aimerait pas le café ou ne boirait pas d'alcool. Ce petit jeu lui semblera difficile au début, mais il finira par apprécier d'avoir quelques fréquentations pour briser sa solitude. Ainsi, petit à petit, il trouvera un juste milieu entre la comédie et la sincérité ; il apprendra à jouer de toute la palette du comportement social humain. Car le but est de bien le connaître pour, au fond de soi-même, l'abandonner définitivement et se montrer capable, sans effort, de donner l'apparence de son choix ; Castaneda appelle ça *traquer* : *« Les nouveaux voyants se mirent à pratiquer un contrôle systématique de leur comportement. Ils appelèrent cette pratique l'art de traquer. Don Juan me dit que ce mot, bien qu'on puisse le contester, était*

*propre, parce que traquer impliquait un genre particulier de comportement à l'égard des gens, un comportement que l'on pouvait qualifier de clandestin. Un nagual est une personne assez souple pour pouvoir incarner n'importe quoi. Mes actes sont sincères, mais ils ne sont que les actes d'un acteur »* (CFd 11, 3 ; CV 5). L'Éveillé ne se préoccupe pas plus que ça de ces mondanités ; il n'a plus « besoin » de faire semblant, mais : « *Lorsqu'il faut être dur, vous l'êtes parce que la situation exige cette réponse. Vous n'imposez pas la dureté, vous êtes un instrument de la situation »* (CT). « *Étant en apparence sournois et entêté, restez au fond de vous modeste et droit d'esprit »* (SM). Cette attitude est nécessaire car la majorité des gens ne se sent exister que dans l'opposition : « *C'est un fait d'observation qu'on ne devient conscient de soi que quand on est pris dans un conflit entre le plaisir et la souffrance »* (JS 59).

On est alors en plein dans la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel, précisée par Alexandre Kojève : « *L'être humain ne se constitue qu'en fonction d'un Désir portant sur un autre Désir, c'est-à-dire — en fin de compte — d'un désir de reconnaissance. L'être humain ne peut donc se constituer que si deux au moins de ces Désirs s'affrontent. Et puisque chacun des deux êtres doués d'un tel Désir est prêt à aller jusqu'au bout dans la poursuite de sa satisfaction, c'est-à-dire est prêt à risquer sa vie — et mettre, par conséquent, en péril celle de l'autre — afin de se faire "reconnaître" par l'autre, de s'imposer à l'autre en tant que valeur suprême, — leur rencontre ne peut être qu'une lutte à mort. Pour que la réalité humaine puisse se constituer en tant que réalité "reconnue", il faut que les deux adversaires restent en vie après la lutte. Or, ceci n'est possible qu'à condition qu'ils se comportent différemment dans cette lutte. Par des actes de liberté irréductibles, voire imprévisibles ou "indéductibles", ils doivent se constituer en tant qu'inégaux dans cette lutte. L'un, sans y être autrement "prédestiné", doit avoir peur de l'autre, doit céder à l'autre, doit refuser le risque de sa vie en vue de la satisfaction de son désir de "reconnaissance". Il doit abandonner son désir et satisfaire le désir de l'autre : il doit le "reconnaître" sans être "reconnu" par lui. Or, le "reconnaître" ainsi, c'est le "reconnaître" comme son Maître et se reconnaître et se faire reconnaître comme Esclave du Maître. L'homme qui veut se faire reconnaître par un autre ne veut nullement le reconnaître à son tour. S'il réussit, la reconnaissance ne sera donc pas mutuelle et réciproque : il sera reconnu mais ne reconnaîtra pas celui qui le reconnaît. Mais, pour que cette reconnaissance puisse le satisfaire, il faut qu'il sache que l'autre est un être humain. Or, au prime abord, il ne voit en lui que l'aspect d'un animal. En refusant de risquer sa vie dans une lutte de pur prestige, l'Esclave ne s'élève pas au-dessus de l'animal. Il se considère donc lui-même comme tel, et c'est comme tel qu'il est considéré par le Maître. Le rapport entre le Maître et l'Esclave n'est donc pas une reconnaissance proprement dite. Le Maître est reconnu par quelqu'un qu'il ne reconnaît pas. Et c'est là l'insuffisance — et le tragique — de sa situation. Le Maître a lutté et risqué sa vie pour la reconnaissance, mais il n'a obtenu qu'une reconnaissance*

*sans valeur pour lui. Car il ne peut être satisfait que par la reconnaissance de la part de celui qu'il reconnaît être digne de le reconnaître. L'attitude de Maître est donc une impasse existentielle. L'homme satisfait sera nécessairement Esclave ; ou plus exactement, celui qui a été Esclave, qui est passé par l'Esclavage, et qui a "supprimé dialectiquement" sa servitude. Il reconnaît dès le début le Maître, il lui suffira donc de s'imposer à lui, pour que s'établisse la reconnaissance mutuelle et réciproque, qui seule peut réaliser et satisfaire l'homme pleinement et définitivement. L'Esclave a compris la "vanité" des conditions données de l'existence. Il n'a pas voulu se solidariser avec la condition de Maître, et il ne se solidarise pas non plus avec sa condition d'Esclave. Il n'y a rien de fixe en lui. Il est prêt au changement ; dans son être même il est changement, transcendance, trans-formation, "éducation". Seul l'Esclave peut transformer le Monde qui le forme et le fixe dans la servitude, et créer un Monde formé par lui où il sera libre. Le Maître, par contre, ne peut jamais se détacher du Monde où il vit, et si ce Monde périt, il périt avec lui » (KH)<sup>1</sup>.*

Tout le monde est un peu construit, à différents degrés, autour de cette problématique. Ce sont les psychanalystes qui l'affirment avec raison : l'interdit de l'inceste transforme le désir pour la mère en une multitude de désirs de substitution qui, même s'ils sont satisfaits, laissent l'individu face à son vide existentiel car le désir initial, celui qu'ils servent à masquer, reste à jamais insatisfait : « *Ce qu'on entend par la mère, c'est la concupiscence. Si, entrant, fût-ce dans la mesure d'une seule pensée, dans le Plan du Désir pour y chercher les objets de la concupiscence : vous n'y voyez que le caractère vide de toutes choses, et si vous sachiez être sans attachement à quoi que ce soit : vous "tuez" la mère* » (Lc 36). Ce désir pour la mère est sans doute lui-même le substitut d'un désir encore plus primitif que les Éveillés appellent le désir ultime, dont l'objet est un grand inconnu voire, comme le dit Lacan, qu'il n'a carrément pas d'objet (LDC) et qui ne serait pas sans rapport avec le rejet de la jouissance. On touche là à l'origine de ce qui a un jour transformé un animal en être humain, la prise de conscience et l'entrée dans le langage, voire la création d'un langage, pour différencier l'homme de la femme avec tout ce que ça implique : « *Le principe du plaisir, c'est cette barrière à la jouissance et rien d'autre. Que cette barrière soit métaphorisée dans l'interdit de la mère, ce n'est après tout que contingence historique, et le complexe d'Œdipe lui-même n'est là qu'appendu* » (L 23/04/69). Les Éveillés disent de ce désir qu'il est : désir de la « *mort du désir* » (Sct II). Citons pour conclure cette très belle et très poétique tirade de Lacan : « *S'il me fallait vous rappeler le caractère constitutif de l'incidence du symbolique dans le désir humain, il me semble qu'à défaut d'une juste accommodation sur la plus commune et quotidienne expérience, un exemple saisissant pourrait en être trouvé dans la formule suivante, dont ni l'immédiateté, ni l'omniprésence ne peuvent échapper à aucun. Il s'agit de la formulation de ce désir qui est peut-*

<sup>1</sup> Le texte original de Hegel a grosso modo le même sens, mais il est loin d'être aussi clair (Heg I-IV-A).

*être le plus profond de tous les désirs humains, le plus constant en tous cas, ce désir difficile à méconnaître à tel tournant de notre vie à chacun, et, en tous les cas, de la vie de ceux auxquels nous accordons le plus d'attention, ceux qui sont tourmentés par quelque malaise subjectif. Ce désir s'appelle, pour le dire enfin, le désir d'autre chose* » (L 08/05/57). En réalité, on peut considérer que la fin de ce désir existe mais qu'elle est au-delà des mots, ce n'est donc pas un objet. Il s'agit sans aucun doute possible, de la seule évidence qu'on puisse associer au silence : le retour à la Conscience Impersonnelle, le but du jeu.

Ainsi, l'homme ordinaire ne peut pas connaître la plénitude ; il ne peut qu'en avoir un aperçu, lorsqu'une demande vient juste d'obtenir une réponse. À ce moment là se crée un très court moment de grâce, une pause silencieuse : un désir est mort et le suivant n'est pas encore apparu : « *Le désir est toujours illusoire, pourquoi ? Parce qu'il s'adresse toujours ailleurs, à un reste, un reste constitué par cette relation du sujet à l'Autre qui vient s'y substituer* » (L 15/05/63). Freud a poussé cette observation à l'extrême en affirmant que toute vie n'aspire finalement qu'au repos : « *Le but de toute vie est la mort et, en remontant en arrière, le non-vivant était là avant le vivant* » (Fpp 5). « *La mort est tout ce que l'on désire* » (CI 14). « *La mort !... est du domaine de la foi. Vous avez bien raison de croire que vous allez mourir, bien sûr. Ça vous soutient. Si vous n'y croyiez pas, est-ce que vous pourriez supporter la vie que vous avez ? Si vous n'étiez pas solidement appuyés sur cette certitude que ça finira, est-ce que vous pourriez supporter cette histoire ? Néanmoins, ce n'est qu'un acte de foi ; le comble du comble, c'est que vous n'en êtes pas sûrs !* » (LL). Toute existence se trouve ainsi ballottée jusqu'à son terme entre instinct de survie et pulsion de mort, voire : « *instinct de mort* » (LFP III), ou encore, d'un autre point de vue : « *entre principe du plaisir et principe de réalité* » (L 25/11/59). Le principe de réalité met fin au plaisir par une sorte de rappel à l'ordre. Pour prendre un exemple simple : le plaisir de manger des sucreries prend fin lorsque, soit l'organisme est écœuré, soit, et c'est le cas le plus fréquent, lorsque la raison intervient à temps par crainte de la maladie, par exemple du diabète, ou bien de prendre du poids et ne plus plaire. La première, concernant la maladie, n'est rien d'autre qu'une parcelle de la peur de la mort ; quant à la seconde, perte de beauté, elle est associée à la perte de la jeunesse ce qui nous conduit finalement au même point. Il y a ainsi un pont entre le principe de réalité et l'instinct de survie.

En outre, le mot « réalité » est judicieux car les seules réalités de l'homme sont les deux certitudes qu'il est vivant et qu'il va mourir. En fait, comme l'être humain n'habite pas sa propre vie, dans le sens où il confond le symbolique et le réel, il n'est confronté qu'à la seule réalité de sa mort. Ça lui fait tellement peur qu'on peut en lire les conséquences dans de nombreux us et coutumes ; par exemple, la peine la pire qu'on puisse infliger à un être humain consiste à le tuer, c'est ce que font les hors-la-loi mais c'est aussi ce que pratiquent certaines justices officielles : « *Le châtement n'est qu'un crime légal* » (JS 98). De même,

les monstres des films d'horreur sont soit des humanoïdes ayant des caractéristiques animales, l'autre terreur de l'homme, soit des êtres à l'aspect maladif, le plus souvent à la fois morts et animés. On peut aussi rappeler qu'un des premiers signes de différence entre l'homme et l'animal a été l'apparition des sépultures, refus de la disparition définitive des êtres aimés : « *Le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir. Le premier symbole où nous reconnaissons l'humanité dans ses vestiges, est la sépulture, et le truchement de la mort se reconnaît en toute relation où l'homme vient à la vie de son histoire* » (LFp). L'Éveillé se place quant à lui à l'opposé de cette coutume : « *Mon corps, qu'il soit incinéré, qu'il soit enterré, qu'il soit abandonné dans les champs, qu'il nourrisse un chien émacié, ça m'est égal* » (Ikkyû).

Par ailleurs, l'existence se trouve presque entièrement investie dans la recherche du plaisir, au point de le confondre avec le bonheur alors qu'ils ont plutôt tendance à être antinomiques, dans le sens où un abus de plaisir engendre inévitablement une carence de bonheur et que c'en est même le symptôme : « *Toute recherche du plaisir est née de la souffrance et se termine dans la souffrance* » (JS 23) ; tandis que tout bonheur authentique signe la fin de la recherche effrénée du plaisir. Le bonheur authentique ressemble davantage à la santé dans le sens où, à quelques rares exceptions près, on sait qu'on est en bonne santé quand on ne sent pas de douleur particulière. De même, on sait qu'on est en état de bonheur quand on ne sent pas de malheur particulier : « *Un corps sain, un esprit sain vivent sans que leur propriétaire les remarquent, ou à peine ; occasionnellement, à cause de douleurs ou de souffrances, ils demandent de l'attention et de la lucidité. Le bonheur authentique n'existe que dans l'inconscience totale à soi-même. C'est négativement qu'on l'exprime le mieux, par des phrases telles que : "Rien ne va mal chez moi, je n'ai rien qui puisse me tourmenter"* » (JS 12, 94). Le bonheur n'est donc pas une sensation intense mais plutôt une absence de sensation, ce qui n'est pas le cas du plaisir qui est perçu comme : « agréable ». Comment cela se passe-t-il ? L'effet se ramène physiologiquement au déversement de substances chimiques qui engendrent un fonctionnement particulier du cerveau. C'est ce qui rend les drogues si plaisantes et en même temps si propices à la dépendance car elles permettent d'atteindre directement la cible avec une intensité presque impossible à obtenir par des voies plus naturelles. C'est ainsi qu'on pourrait considérer que l'ivresse est la quintessence du plaisir ; et il est curieux qu'un homme ivre, quel qu'en soit la raison : alcool, drogue ou extase mystique, puisse entrer très facilement en communion avec un autre homme ivre alors qu'il inspirera l'horreur à une personne à jeun. C'est le principe de réalité qui pousse cette dernière à avoir ces sentiments car elle relie l'attitude de l'homme ivre à la maladie et à la mort : excès de plaisir. Il y a aussi une part d'*interdit de la jouissance* : « *Le prochain, c'est l'imminence intolérable de la jouissance. L'Autre est un terrain nettoyé de*

*la jouissance* » (L 12/03/69). Il existe une chenille qui secrète une drogue rendant les fourmis ivres au point qu'elles ne s'occupent plus de leur communauté ni même de leurs propres besoins, ce qui conduit irrémédiablement à la disparition de la fourmilière. On a aussi réalisé des expériences en introduisant une électrode dans le centre du plaisir de rats, et en leur apprenant à le stimuler à l'aide d'une pédale ; il s'est trouvé que les rats préfèrent appuyer avec frénésie sur la pédale que se sustenter, au point de finalement mourir de faim. Le plaisir poussé à son extrême est donc étroitement lié à la mort, au sens physique du terme.

Il est en outre impossible de définir l'ivresse avec des mots ; seul celui qui l'a connue lui-même sait de quoi il s'agit, mais ce n'est pas pour autant qu'il peut comprendre de quelle façon ce phénomène se déroule en lui. L'ivresse, selon son intensité, désoriente tous les repères ; le mental ne peut donc plus faire autrement qu'accepter de passer au second plan pour laisser fonctionner les facultés d'attention. C'est un peu le même principe que la pratique d'un sport extrême sauf qu'ici, on bénéficie en plus d'une voluptueuse anesthésie des terminaisons nerveuses. S'il est toutefois reconnu que lorsqu'un certain niveau d'effort est dépassé le corps se gratifie d'une décharge d'endorphine, l'intensité de l'activité ne permet pas d'en prendre conscience. Lorsque l'ivresse dépasse un certain seuil, comme lors de la prise de LSD, il peut y avoir un point de rupture complet avec le mental qui laisse alors la place à un fonctionnement voisin de celui d'un Éveillé : « *Nous lui administrâmes 200 µg de LSD par voie intramusculaire. Quelques heures plus tard, il murmurait des phrases apparemment désordonnées qui, à certains moment, semblaient jaillir de textes bouddhiques et, à d'autres, d'écrits juifs ou chrétiens : "Un monde et un univers... Tout est un... Rien et tout... Tout et rien... Maladie... Souffrance... C'est la chose vraie ou non... Des formes inférieures et des formes supérieures... Ainsi, je suis immortel... C'est vrai !"* » (Rhm V). « *Quelques amis, de retour du Mexique me mirent dans la main deux doses de LSD, et plus jamais je ne fus le même. J'eus des visions, je vis des royaumes spirituels. Ensuite une ouverture se fit, immense, dans laquelle je mourus, me dissolvant dans un monde mouvant : agonie et extase, j'étais parti. Je sus qu'en fin de compte toute vie est un pèlerinage spirituel, un voyage de retour à cette compréhension* » (Ko I).

Il faut aussi savoir que, si l'Éveillé ne semble pas perturbé par son propre état d'esprit, c'est parce qu'il s'est produit au bout d'un long chemin d'épreuves qui, s'il n'a pas été directement la cause de son Éveil, a malgré tout produit les conditions favorables à ce qu'il se manifeste. L'Éveillé a ainsi pu supporter la transformation grâce à de nombreuses années d'entraînement et de réflexion. Mais notre homme ivre de LSD se retrouve dans la situation d'une ampoule de lampe de poche qu'on brancherait sur le secteur. La plupart du temps, on peut décharger le trop-plein d'énergie causé par cette drogue grâce à de nombreuses heures de fou rire ininterrompu, ce qui permet d'éviter le pire. Malheureusement lorsque cette méthode est inefficace, on peut être amené à subir des états

pathologiques pouvant aller d'un simple « flippe » à des angoisses terribles nécessitant l'intervention d'un service psychiatrique. Dans certains cas, comme celui de Timothy Leary, la personne est assez forte pour supporter cette rupture et elle vit alors une expérience qu'elle ne pourra plus jamais oublier. Selon sa culture personnelle, elle tentera ensuite d'utiliser des mots pour digérer lentement les révélations qu'elle aura reçues. Timothy Leary en a tiré un livre dans lequel il préconise l'usage du LSD pour tous ; mais heureusement qu'il n'a pas été suivi dans cette voie car, outre le danger pour la santé physique et mentale, c'est une expérience dans laquelle on entre et de laquelle on sort, ce n'est donc pas l'Éveil mais un simulacre : « *Les drogues ne procurent que des expériences et ce dont je parle — l'état naturel — n'est pas une expérience. Le LSD donne, en quelque sorte, l'impression qu'il y a là quelque chose à gagner sur le plan de la conscience. Mais ce ne sont là que des expériences ordinaires* » (Re). « *Les hallucinogènes, même les meilleurs, se révélaient être un chemin trop limité ; ils n'apportaient aucun moyen systématique pour vivre l'esprit éveillé et le cœur ouvert* » (Ko I). « *Il n'est pas de drogue sur cette planète qui puisse vous ouvrir les yeux de façon permanente sur ce que vous êtes réellement. En général, le mieux qu'elles puissent faire, dans des circonstances idéales, est d'entrouvrir un instant cette porte de la perception pour ensuite vous la claquer au nez. Cela met vraiment l'accent sur la limitation. Vous avez goûté à un échantillon de l'immense joie que la conscience peut apporter, puis vous avez été chassé du banquet le ventre creux et les mains vides. Si le trip et l'expansion de la conscience pouvaient durer toujours, vous préféreriez cela à faire face à la réalité à jeun ? Mais toutes les drogues ont un facteur de sécurité intégré — l'accoutumance. Tôt ou tard, la drogue ne marche plus, à moins d'en augmenter la dose et la fréquence. Tôt ou tard, vous finissez par sombrer et vous griller jusqu'à la moelle* » (SNP 26). D'un autre côté, n'en déplaise aux bien-pensants, la Conscience Impersonnelle a mis ce produit dans le monde pour qu'il serve ; et s'il ne doit servir qu'à un seul chercheur de vérité et le transformer en Éveillé, on peut considérer que c'est déjà suffisant du point de vue de la nature qui n'hésite pas à utiliser le principe du Massacre des Innocents (Mt. II-16) : Pour qu'un seul soit élu, il est écrit que de nombreux autres doivent mourir. C'est pour cette raison qu'il vaut mieux éviter de tenter le diable, il y a infiniment plus de chances de faire partie des Innocents massacrés que d'être l'unique élu. C'est ce qui arrive au héros du roman, ou du film, « Dune » qui doit mettre sa main dans une boîte piégée afin de découvrir s'il est l'élu car tous les mâles ayant fait cette expérience sont morts ; seul l'élu peut survivre et il y arrive en se concentrant sur ce magnifique mantra : « *La peur tue l'esprit* ». C'est ici le contraire des paroles du Grand-Prêtre Caïphe, qui veut assassiner Jésus : « *Il est dans votre intérêt qu'un seul homme meure et que la nation entière ne périsse pas* » (Jn. XI-50). Faut-il détruire la boîte piégée et ne jamais connaître l'élu, ou bien accepter le sacrifice inutile de quelques arrogants ? Même si dans les sociétés civilisées on préférerait choisir de protéger les individus contre leur propre inconscience,

dans la nature l'être humain n'a pas le choix : le Massacre des Innocents est une réalité imparable.

En outre, si les paroles de Caïphe paraissent plus sensées, elles ne servent qu'à masquer son intérêt personnel. On peut comparer ça aux amendes pour excès de vitesse : S'il est vrai que quelques vies ont été sauvées, le véritable but est de remplir les caisses de l'état. Sinon comment expliquer que les contrôles soient effectués non pas aux véritables endroits dangereux, mais plutôt là où il est facile de piéger les automobilistes ; comme dans ce village où la vitesse est limitée à 30 km/h à cause de la présence d'une école, mais qui est contrôlé l'été lorsqu'elle est fermée et qu'il n'y a plus personne. Caïphe qui dit : « Il faut que la nation entière ne périsse pas », c'est aussi le chef de la brigade qui dit : « Allons sauver des vies en faisant sauter les permis des dangereux malfaiteurs qui roulent à 35 km/h dans cet endroit désert ». C'est comme ça ! On aimerait pouvoir dire que les êtres humains ne se distinguent en cela pas des primates, mais en réalité ils sont bien pires : dès qu'une incarnation de Lucifer a un pouvoir sur les autres, elle jouit d'en abuser ; comme pour donner raison à Lacan dans son introduction de la notion de pulsion sadique en tant que nécessité d'imposer sa parole à l'autre, dans le but inconscient de suppléer à la jouissance avec un grand « J » car elle est tabou. Les êtres parlants s'interdisent tout seuls de jouir, les Maîtres au sens de Hegel encore plus que les autres !

C'est le principe du Massacre des Innocents qui est le plus répandu dans la nature ; par exemple des millions de spermatozoïdes sont émis pour qu'un seul réussisse à féconder l'ovule. Tous les autres meurent mais leur rôle a été déterminant ; sans eux jamais l' élu n'aurait réussi à atteindre son but. C'est ainsi que l'homme, élu des espèces macroscopiques, a pris possession de la planète, n'ayant que dédain pour les autres et n'hésitant pas à les réduire en esclavage pour les utiliser selon son bon plaisir. Il y a bien quelques personnes sensibles à ce problème mais, même elles, se soucient peu d'expulser un rongeur de son territoire pour y bâtir leur maison. Et c'est normal ; si le rongeur était le plus fort, il n'hésiterait pas davantage à détruire une maison pour creuser son terrier. Ça devient grave lorsqu'on n'en est pas conscient car il peut y avoir des dérives comme par exemple, la torture des animaux destinés à tester les cosmétiques ou encore, dans l'antiquité, l'esclavage humain. La grande différence entre l'esclavage antique et celui d'aujourd'hui tient en ceci qu'à l'époque les gens trouvaient ça normal, tandis que les esclavagistes d'aujourd'hui savent bien qu'ils font quelque chose de mal par simple cupidité.

Ainsi, la nature n'est pas économe ; elle teste des milliers de formes de vie pour qu'une seule s'en sorte, profitant au passage des acquis apportés par les autres. On peut utiliser l'imagerie des alchimistes et considérer le monde comme une gigantesque bouilloire en ébullition : sous l'effet du feu interne de la vie, le principe vivant, tel un liquide, entre en ébullition et produit des millions de bulles qui se propagent, chacune contenant un organisme vivant potentiel. En

s'éloignant du centre chaque bulle refroidit et se coagule, créant ainsi une forme de vie. L'image la plus saisissante permettant de se faire une idée juste de ce processus est la grappe de raisin, qui ressemble vraiment à une ébullition coagulée. Lorsque la chaleur n'a pas été suffisante, les organismes s'agglomèrent ensemble et forment une croûte solidaire autour du centre ; c'est ainsi que les végétaux restent « collés » à leur support. Tandis qu'une chaleur suffisante produira des « bulles » autonomes : les animaux. C'est ainsi qu'un alchimiste écrit clairement, ce qui est assez rare pour le souligner : « *Les quatre Éléments ont poussé leur force et leurs vertus dans le centre de la Terre. L'Archée de la Nature, en distillant, les sublime à la superficie par la chaleur d'un mouvement perpétuel ; car la Terre est poreuse et le vent, en distillant par les pores de la Terre, se résout en eau, de laquelle naissent toutes choses. Toutes choses sont produites d'un air liquide, c'est-à-dire d'une vapeur que les éléments distillent dans les entrailles de la Terre par un continuel mouvement ; et sitôt que l'Archée l'a reçu, il le sublime par les pores et le distribue par sa sagesse à chaque lieu. Cette vapeur sort continuellement du centre à la superficie et, en allant, elle purge les lieux. Mais, en hiver, quand la froideur de l'air vient à resserrer la Terre, cette vapeur onctueuse vient aussi à se congeler ; et ainsi sont produites les herbes, les fleurs, et autres choses semblables* » (NL IV). D'une certaine façon, à l'instar d'un grain de raisin, on pourrait effectivement considérer un animal terrestre comme une croûte solide, la peau, qui contiendrait de l'eau enfermée à l'intérieur de son corps ; l'ensemble étant constitué de 60 à 70% d'eau.

On pourrait aussi considérer qu'à l'image des théorèmes de thermodynamique, il devrait y avoir une sorte d'équilibre énergétique : Au fur et à mesure que la matière se refroidirait, l'énergie dissipée serait récupérée sous forme de force vitale. Il arriverait alors un moment où cette force vitale serait suffisamment importante pour, d'une certaine façon, exploser dans un support matériel ; et c'est ainsi qu'apparaîtrait la vie dans l'Univers. Le refroidissement de la matière se poursuivant, la force vitale continuerait d'augmenter jusqu'à être trop intense et on assisterait alors au *foisonnement* de la vie. Par exemple : les parasites apparaissant sur les arbres seraient comme des étincelles d'énergie vivante qui exploseraient à leur surface. On peut aussi imaginer que l'énergie vitale brûle le corps qu'elle habite et ce serait là la cause des phénomènes de vieillesse et de mort. Le corps serait ainsi comme un bâton d'encens brûlé par la force vitale : « *Dans l'analogie du bâton d'encens, celui-ci est le corps et la fumée, le mental. Vous voyez d'abord le bâton et la fumée ; mais quand vous remarquez le point d'incandescence, réalisez qu'il possède le pouvoir de consumer des montagnes de bâtons et de remplir l'univers de fumée* » (JS 56). L'odeur émise par ce bâton correspondrait ainsi à l'âme individuelle qui serait en cela similaire à un *parfum*. On peut même penser que les cas de cancer et les nouvelles maladies se multiplieraient parce que, l'Univers continuant de refroidir, l'intensité de la force vitale devient trop instable, produisant des explosions anarchiques de cellules à

l'intérieur même d'un corps devenu dès lors incapable de se défendre. Parallèlement à ce phénomène, il existe un principe d'organisation par le bruit qui permettrait d'expliquer comment ce chaos d'énergie pourrait aussi produire de l'ordre. La grande question consisterait alors à savoir lequel entre l'ordre et le foisonnement va l'emporter sur l'autre ? Autrement dit, en cas de réponse optimiste, le cancer, comme tout le reste, devrait finir par être maîtrisé. C'est ainsi que pourrait se dérouler le plan de la Conscience Impersonnelle : les efforts d'organisation que doit produire le monde matériel pour accueillir l'énergie vitale sans cesse croissante correspondrait aux fameuses douleurs de l'enfantement évoquées par Saint-Paul (Ro. VIII-22). On se trouverait là avec une nouvelle trinité : la matière, le Père ; l'énergie vitale, le Fils ; et le lien qui les unit : l'Esprit.

La satisfaction d'un besoin naturel est toujours une source de plaisir : se reproduire, manger, éliminer les déchets, dormir, pratiquer de l'exercice, etc. Il est curieux qu'il y ait une confusion de langage entre ressentir l'un de ces besoins et avoir un désir d'une nature différente ; on dit : « J'ai envie d'aller aux toilettes », comme on dit : « J'ai envie de jouer au flipper ». L'explication tient sans doute au fait que l'assouvissement d'un besoin naturel serait la matrice qui aurait servi de modèle au principe de satisfaction du désir en général.

En outre, la réalisation d'un besoin naturel est suivie, elle aussi, d'un moment de paix intense. Le meilleur exemple en est l'orgasme de l'homme. Que préfère-t-il entre le court moment qui précède l'éjaculation, instant de paroxysme, l'éjaculation elle-même, plaisir de la décharge, ou bien la détente qui s'en suit. Tout désir est un peu construit selon ce même schéma : le processus qui conduit à sa réalisation atteint un paroxysme, une tension extrême, juste avant sa satisfaction. Son accomplissement est accompagné d'une décharge émotionnelle importante, et il est immédiatement suivi d'une période de paix et de silence qui est en fait le véritable objet du souhait initial. Mais la courte paix procurée par cette fin laisse malheureusement place à un goût d'inaccompli pour la simple raison que le désir qui vient d'être réalisé n'était qu'un désir de substitution incapable de réellement satisfaire l'individu : *« Au cœur du désir, de l'expérience du désir, il y a ce qui reste quand le désir est, disons, satisfait, ce qui reste à la fin du désir, fin qui est toujours une fausse fin, fin qui est toujours le résultat d'une méprise »* (L 13/03/63). *« Il est vrai qu'une fois obtenu l'objet désiré, le désir nous laisse un bref moment de répit, un moment libre de toute intention, libre de l'ego, du connaisseur et du connu. C'est seulement ensuite que le "moi" fournit une béquille à cette expérience, la transforme en un "je suis heureux", en relation sujet/objet. L'unique désir est celui du non-désir. Votre espoir ultime est d'être sans désir, votre aspiration réelle est la paix. Dans les diverses situations de votre vie, vous recherchez cet état de non-désir, à travers différents objets, mais vous n'êtes pas sûr que ceux-ci tiennent leurs promesses. Vous voyez cela lorsque vous regardez ce qui arrive au moment où un objet convoité est obtenu,*

*vous pouvez effectivement jouir d'une paix momentanée. Vous êtes dans le non-désir mais aucun objet ne peut jamais en être la cause, c'est votre authentique nature non duelle. Ensuite, le "je" entre en scène : je suis heureux car j'ai acheté une nouvelle maison, ou j'ai rencontré un nouvel ami, etc. Un temps vient où cela ne vous comble plus et vous recommencez à chercher. Ce cercle vicieux continue jusqu'à ce que vous compreniez que cet état de non-désir n'a absolument rien à voir avec un objet. Il est en vous » (IS ; CM). À l'image de ce principe c'est la paix qui suit la fin de l'acte sexuel qui est en général la plus appréciée mais après un court moment de tranquillité elle est immédiatement suivie, chez les couples récents, du désir de recommencer car il ne reste plus aux deux partenaires qu'un goût d'inachèvement. Chez les couples plus anciens, le désir de recommencer est tué par la force de l'habitude et chacun a dû apprendre à gérer seul l'absence de plénitude qui suit l'affaire ; on appelle ça l'équilibre et le compromis, ou encore : la fin des illusions de jeunesse. Il en va de même de tous les désirs ; la tranquillité qui suit leur satisfaction laisse très vite place à l'inachèvement. C'est pour ça que l'homme ordinaire est condamné à passer éternellement d'un désir à l'autre car s'il entre dans le repos avec la fin d'un désir, il a immédiatement besoin d'en créer un autre pour se sentir exister. Finalement, c'est dans l'opposition à son désir qu'il perçoit son existence ; lorsque cette opposition cesse, il se retrouve seul face à son vide existentiel et si ça dure trop longtemps, ça lui devient insupportable : « Lorsque nous voulons quelque chose ou quelqu'un, nous nous sentons intensément en vie parce que pour nous, la vie, c'est "avoir". Pour la personnalité, pour l'ego, ce désir, cette impulsion d'avoir est vécue de façon positive. Elle apparaît comme une très bonne chose. "Je veux pour "moi". Je veux cela pour "moi". Lorsque nous pensons à cette chose merveilleuse qui nous intéresse — une nouvelle maison, une nouvelle voiture — cela nous "excite". Et c'est cette excitation même qui déforme notre perception. Ce que j'essaie de mettre en lumière, c'est que certains objets dans notre conscience peuvent "paraître" bien plus que ce qu'ils sont vraiment. Et lorsque ces objets présents dans notre conscience semblent être plus que ce qu'ils sont vraiment, cela signifie que nous voyons "plus que ce qui existe objectivement". Nous voyons la voiture, nous voyons la personne que nous voulons posséder, mais puisque l'une ou l'autre sont l'objet de notre désir, nous voyons plus que ce qui existe en réalité. Et ce "plus" a très peu à voir avec l'objet lui-même. Ce "plus" a très peu de choses à voir avec la voiture ou avec l'individu que nous trouvons attirant. Si nous nous observons en profondeur, nous constatons que le "plus" que nous voyons n'est que le fruit de notre imagination, que nous avons "surimposé" à la réalité. Et c'est ce "plus" que nous ajoutons qui fait vibrer notre être et battre notre cœur un peu plus fort » (ACP). Ainsi l'absence de désir porte le nom d'ennui lorsqu'elle n'est pas trop longue puis de dépression lorsqu'elle dépasse une certaine durée : « La dépression, c'est l'apparition du vide, la vacuité. Il y a dépression lorsque le vide se fait dans la personne, que plus aucune forme, aucun être humain, aucune pensée ne peut encore apporter*

*le bonheur ; la vie perd tout son sens* » (KR VIII). Est-ce parce qu'il est déprimé qu'un individu n'a envie de rien, ou est-ce parce qu'il n'a envie de rien qu'il est déprimé ? Est-ce la cause ou le symptôme ? Malgré ça : « *Le désir dont il s'agit, le désir inconscient, se maintient impassible dans sa stabilité, transmettant les exigences de ce que Freud appelle, à tort ou à raison, le passé* » (L 12/03/69). Celui qui n'a plus envie de rien possède quand même en lui ce désir inassouvi mais il ressemble à ces personnes ou ces animaux qui, face au danger, au lieu de fuir attendent de le subir comme paralysés voire *fascinés*.

L'Éveillé est relativement à l'abri de ce genre d'inconvénient bien que, comme tout le monde, son cerveau ait été programmé dans son enfance pour fonctionner dans cette problématique. Cette programmation n'est pour lui que son caractère, tandis que les autres s'identifient totalement à elle ; il sait comment ça fonctionne et ne s'en inquiète pas outre mesure. Comme son état naturel est d'être mentalement silencieux, le rythme est beaucoup plus lent que chez les autres personnes. Il a des désirs comme tout le monde, mais la différence consiste dans le fait qu'il ne met pas un point d'honneur à les réaliser ; s'ils peuvent l'être il est heureux mais dans le cas contraire il n'y a pas scandale. En outre, il sait jouir de l'instant qui suit la mort de l'un d'entre eux ; ce qui chez les autres est vide existentiel est chez lui plénitude de la conscience : « *Le vide lumineux se met à resplendir* » (SM). Il est capable de rester sans pratiquer aucune activité, ni physique ni mentale, pendant un temps relativement long même si cela doit, finalement, dépendre du tempérament des uns et des autres.

Il lui arrive aussi de connaître des périodes de dépression mais il s'agit le plus souvent de fatigue mentale ; ce sont d'ailleurs les gens qui ne savent pas reposer leur cerveau qui finissent par faire des dépressions durables : « *Le cerveau des gens déprimés est trop actif. Manque de concentration, fatigue... Ces symptômes de la déprime pourraient êtres dus à une activité excessive du cerveau* » (SV 10/05 : F.H.). Par exemple, après un travail long et fastidieux accompagné de manque de sommeil il est comme les autres, il connaît la dépression qui accompagne le surmenage. Il sait alors qu'il lui suffit d'attendre de récupérer physiquement et que tout rentrera dans l'ordre à ce moment là ; ça ne le tourmente pas vraiment et il ne passe pas son temps à pleurer sur son sort. Il peut aussi être affecté par la perte d'un être cher et subir la dépression qui accompagne le deuil. Ce n'est pas un surhomme ; si son cerveau a été programmé pour vivre d'une certaine façon auprès d'une personne aimée, la disparition de cette dernière va désorienter son fonctionnement selon le temps passé avec elle comme ce serait le cas de n'importe qui. Il subira à ce moment là ce qui arrive à tout le monde : un grand vide affectif suivi d'une dépression. Mais encore une fois, il saura pourquoi ces émotions se manifestent en lui et elles passeront plus facilement ; il laissera le temps au temps sans aucune inquiétude en ce qui concerne l'issue finale de son malaise qu'il sait provisoire : « *La mort de mon fils était une perte personnelle et il y avait un chagrin*

*intense ; ceci est la réaction du cerveau à un évènement extérieur. Mais il n'y a pas eu de réaction à cette réaction sous forme d'un deuil prolongé. Quand un vieux compagnon est mort, le cerveau de l'organisme corps-mental appelé Ramana Maharshi a réagi à cet évènement en faisant venir des larmes dans ses yeux. Donc, après l'illumination l'organisme continue de réagir aux évènements extérieurs » (RB).*

L'Éveillé ne partage plus son existence entre la recherche du plaisir et la pulsion de mort ; il se contente d'essayer de passer le temps le plus agréablement possible, ce qui est déjà une activité difficile, en attendant simplement la fin de son existence : *« Les gens sont venus ici et j'ai parlé. Pourquoi ai-je parlé ? Parce que le temps de la vie doit être utilisé. Même cela n'est que simple divertissement. Il faut bien faire quelque chose ; c'est une distraction pour passer le temps, la vie. On appelle cela offrir la connaissance, mais quel est le jeu ? Une partie de cartes, un divertissement » (NU 8).*

Certains diront alors : *« Il n'a qu'à se suicider ! »* Ce à quoi il répondra : *« Le fruit tombe-t-il avant d'être mûr ? »* Il continue donc de vivre pour une raison connue seulement de ceux qui ont vécu une mort symbolique, par exemple dans une expérience de mort imminente : EMI ou NDE, *near death experiment*, outre-Atlantique ; c'est ainsi qu'on appelle le fait d'être revenu d'un état de « mort clinique » avec des souvenirs étranges comme d'être passé dans un tunnel jusqu'à atteindre une grande lumière etc. Le fait de ne pas craindre la mort et de l'attendre tranquillement n'est en outre pas une négation de la vie, cela n'entraîne en aucun cas le souhait de mettre fin à ses jours : *« La peur de la mort ne s'est jamais manifestée en moi. J'ai souvent songé combien la mort devait être une expérience absolument merveilleuse. On pourrait dire qu'il y a quelque part un souhait de la mort, un souhait d'être libéré de ce corps, une aspiration à la mort et non une peur de la mort. J'ai lu un texte de Ramana Maharshi dans lequel il dit aussi que le sage non seulement n'a pas peur de la mort, mais que parfois il la désire. Je ne suis donc pas le seul, semble-t-il, à éprouver ce subtil désir de la mort » (RB).* Les malheureux qui se suicident ont au contraire à la fois peur de l'existence et peur de la mort ; leur acte n'est pas un vrai désir de mourir mais plutôt de mettre fin à leur souffrance existentielle, en même temps qu'ils s'imaginent punir ceux qu'ils estiment responsables de leur mal-être : *« Regarde, tu m'as tué ; c'est ce qu'il y a de pire sur Terre ».* *« Qui commet le suicide ? Le suicide est un concept du moi. Et comme ce concept n'a aucune réalité, qui commet le suicide ? On doit prendre conscience que l'on s'est identifié à ce "moi" qui désire se suicider, que l'on s'est identifié à une non-réalité » (TL XXIV).* *« Une telle promptitude à mourir coule de la même source que la volonté de vivre » (JS 31).* Et ce n'est pas le bon moyen car ils ne sont absolument pas conscients qu'ils ne seront plus là pour savourer leur victoire face à l'adversité. De deux choses l'une : soit la mort est vraiment la fin de tout et il n'y a rien qui lui survive, auquel cas le suicidaire ne commettrait pas son acte s'il en prenait

véritablement conscience ; soit il existe un principe conscient qui survit, peut-être l'âme individuelle, et le suicidaire emmènerait alors ses problèmes avec lui de l'autre côté : « *Vous ne pourriez même pas vous suicider. Vous ne pouvez que tuer le corps, vous ne pouvez pas arrêter le processus mental, pas plus que vous ne pouvez en finir avec la personne que vous croyez être* » (JS 46). Dans les deux cas le calcul est mauvais et si l'on en croit les Bouddhistes Tibétains, le suicidaire devra renaître dans notre monde pour régler ces fameux problèmes insurmontables. Ont-ils tort ou raison ? Il n'existe que quatre indices de la survie de l'âme individuelle : les Saintes Écritures, les contacts médiumniques, les NDE et les souvenirs qu'ont certaines personnes d'une vie antérieure, comme c'est censé être le cas du Dalaï-Lama. En ce qui concerne les Écritures, c'est une affaire de foi, pas une preuve ; dans les contacts médiumniques il y a des choses troublantes, mais rien qui ne puisse avoir une autre explication comme, par exemple, un simple phénomène de voyance ; les gens qui ont vécu une NDE sont persuadés d'avoir franchi les portes de la mort mais, si on y regarde de plus près, ce ne sont pas des morts qui sont revenus à la vie mais plutôt des gens qui sont toujours restés vivants ; quant aux souvenirs de vies passées, ça peut prouver effectivement que la mémoire d'un individu reste enregistrée quelque part et qu'il est possible d'y accéder, mais rien ne prouve que l'individu qui accède à cette mémoire soit réellement celui à qui elle a appartenu. C'est donc la foi qui est prédominante dans cette affaire : « *Quand on demanda à un maître Zen ce qui arrivait lorsqu'on mourait, il répondit : "Je ne sais pas" — "Mais n'êtes-vous pas un maître Zen ?", poursuivit celui qui l'interrogeait. "Si, répondit-il, mais pas un maître Zen mort"* » (Ko 17). En ce qui concerne l'Éveillé, il a pris conscience de la valeur relative de toute forme d'opinion ; aussi, s'il sait de façon directe que la Conscience Impersonnelle, qui n'est pas née, ne peut pas mourir, le reste ne dépend que de son expérience personnelle. Si un Éveillé vivait une NDE, il saurait effectivement à quoi s'en tenir sur la nature de cette expérience ; pour ne citer que quelques exemples d'opinions divergentes : l'auteur de la Bhagavad Gîtâ admet la réincarnation (BG IV-5, VII-19), U.-G. a plutôt tendance à la nier (Re), bien qu'il soit quelquefois plus nuancé : « *Il y a réincarnation pour ceux qui y croient. Il n'y a pas réincarnation pour ceux qui n'y croient pas. Toute la notion de réincarnation n'est bâtie que sur le fondement de vos croyances* » (UG 2). Nisargadatta Maharaj dit que : « *Nous devenons le concept que nous entretenons au moment de la mort. Il prendra une forme concrète d'après sa nature. La vie avant la mort n'est qu'imagination, comme la vie qui la suit. Le rêve continue. Le souvenir des désirs passés insatisfaits emprisonne une énergie qui se manifeste dans la personne. Quand cette charge d'énergie est épuisée, la personne meurt. Les désirs non satisfaits sont transférés sur la naissance suivante. Je ne dis pas que c'est la même personne qui renaît. Elle meurt, et pour de bon. Mais ses souvenirs restent, ainsi que ses désirs et ses craintes qui fournissent l'énergie à une nouvelle personne* » (NM 21/08/79 ; JS 56, 76) ; car : « *L'idée même de quelque chose se perpétuant vie après vie est*

*fausse* » (NM 02/01/80). Satyam Nadeen n'y croit pas : « *Si jamais je disais à tous ces chrétiens que je pense que Jésus s'est redissous dans l'Être au moment de sa mort pour ne jamais revenir sur la planète Terre ou en quelque autre endroit, je soupçonne que je m'attirerais une fin semblable à celle qu'il rencontra en son temps* » (SNP 14). Les Bouddhistes Zen, comme à leur habitude, transforment ça en paradoxe par l'intermédiaire d'un tétralemme : « Dire que la réincarnation existe est une illusion. Dire que la réincarnation n'existe pas est une illusion. Dire que la réincarnation ou bien existe ou bien n'existe pas est une illusion. Dire que la réincarnation à la fois existe et n'existe pas est une illusion ». « *Dire que "le Tathagata renaîtra après la mort" n'est pas correct. Dire "qu'il ne renaîtra pas" n'est pas correct. Dire "qu'il renaîtra et ne renaîtra pas à la fois" n'est pas correct. Dire "qu'il ne renaîtra ni ne restera sans renaître" n'est pas correct* » (Ags). En prêtant toutefois attention à la différence entre une logique à quatre minterms<sup>1</sup> : « *oui-non* »/« *non-oui* »/« *non-non* »/« *oui-oui* » (la logique n'ayant que les deux minterms « *oui* »/« *non* » étant appelée : dilemme), et celle du tétralemme qui a aussi quatre pôles, mais légèrement différents : « *oui* »/« *non* »/« *oui-et-non* »/« *ni-oui-ni-non* ». Certains auteurs affirment que les pôles les plus opposés dialectiquement sont ceux du *oui* et du *ni-oui-ni-non* d'une part, et ceux du *non* et du *oui-et-non* d'autre part. Si par ailleurs Nagarjuna affirme dans son traité du milieu : « *Tout est vrai, non vrai, vrai et non vrai, ni vrai ni non vrai ; tel est l'enseignement de l'Éveillé* » (Tm XVIII-8) ; il veut seulement dire par là que, dans le silence, il n'y a pas de langage, donc pas de logique. Et, en ce qui concerne la réincarnation, c'est un indécidable appartenant plutôt à la catégorie *vrai-et-faux* : « *Lorsque quelqu'un retrouve des souvenirs de vies passées, il retrouve en fait des fragments de la vie de quelqu'un d'autre. Cette autre personne n'était pas "lui"* » (Oe). La Conscience Impersonnelle est l'unique réalité, c'est elle qui anime tous les êtres vivants : « *Lorsqu'on est parvenu à l'Éveil, les êtres vivants sont des Bouddhas* » (SeT), tandis que les personnalités, avec leurs histoires et leurs souvenirs, ne sont que des fonctions qu'elle utilise. Mais, il n'est pas question pour l'Éveillé de se torturer l'esprit avec ce genre de considérations.

Il existe une croyance analogue, qui est ancrée dans tout individu au point d'en devenir une conviction intime : l'être humain est persuadé qu'il a réellement été l'enfant dont l'existence est inscrite dans sa mémoire mais l'était-il réellement ? Lorsque nous étions cet enfant nous disions « je » en parlant de nous-même, et lorsque nous disons « je » aujourd'hui, nous parlons de la même chose ; Jean Klein nous a confirmé cette façon de voir au cours d'un entretien : « *Cherchez ce qui connaît votre enfance et le reste, et qui n'a pas changé, qui est présence présente et vie* » (JK 31/03/84). De la même façon, un individu qui se souvient d'une vie passée a le souvenir d'une personne qui disait « je » lorsqu'elle était en

<sup>1</sup> Une logique à quatre minterms est présente chaque fois qu'on combine deux propositions, ou assertions, ne pouvant être que soit vraies, soit fausses. Il y a ainsi quatre minterms : « faux-faux », « faux-vrai », « vrai-faux », « vrai-vrai ». Le premier terme de chaque minterm désigne l'état de la première proposition tandis que le second terme désigne l'état de la seconde proposition. Par exemple, le minterm « vrai-faux » correspond au fait que la première proposition serait vraie tandis que la seconde serait fautive.

vie. Dans les deux cas, il est convaincu que c'est le « je » de l'époque qui dit encore « je » dans le présent. Au bout du compte, de quoi parlons-nous lorsque nous disons « je » ? C'est quelque chose qui ne change jamais ; si on vous coupait un bras ou une jambe, ce serait le même « je » dont vous parleriez ; si vous deveniez subitement amnésique, bien que ce soit plus difficile à accepter pour certaines personnes, vous parleriez quand même de la même chose. Illustrons cette dernière affirmation par l'expérience suivante : L'amnésique parle, il dit « je » ; on suppose qu'alors, en une seconde, tous ses souvenirs lui reviennent, à la fin de quoi il dit : « Je me rappelle ». Les deux « je » séparés par une seule seconde sont-ils les mêmes ? Il nous semble évident que oui. Ce « je » ne dépend ni de votre âge, ni de l'état de votre corps, ni de vos souvenirs ou de votre histoire personnelle. Ce « je » est immuable et vous êtes incapable de vous souvenir de son apparition ; sa trace se perd en même temps que vos souvenirs dans votre toute petite enfance. Nous avons posé les questions suivantes à une petite fille de cinq ans : « Est-ce que tu as toujours su parler » ; réponse : « Oui » ; « Te souviens-tu d'une époque où tu ne savais pas parler » ; réponse : « Non ». La plupart des gens ne savent pas vraiment de quoi ils parlent quand ils disent « je », convaincus qu'ils sont de parler au nom du sujet du langage : « *Il y a le sujet qui est le sujet de l'énoncé. Il est assez facile de le repérer. "Je", ça veut dire celui qui est en train de parler actuellement au moment où je dis "je". Mais le sujet n'est pas toujours le sujet de l'énoncé, car tous les énoncés ne contiennent pas de "je", même quand vous dites "il pleut", il y a un sujet d'énonciation, il y a un sujet même s'il n'est plus saisissable dans la phrase. Tout cela permet de représenter bien des choses. Le sujet qui nous intéresse, sujet non pas en tant qu'il fait le discours, mais qu'il est fait par le discours, et même fait comme un rat, c'est le sujet de l'énonciation. L'articulation du langage met d'abord en question ce dont il s'agit quant au sujet de l'énonciation. Le sujet de l'énonciation ne se confond absolument pas avec celui qui dit à l'occasion de lui-même "je", comme sujet de l'énoncé. Quand il a à parler de lui, il s'appelle "je". Cela veut dire simplement "moi qui parle". Le "je" tel qu'il apparaît dans un énoncé quelconque n'est que ce que l'on appelle un "schifter". Les linguistes prétendent qu'il est aussi sujet de l'énonciation. Quoi qu'ils disent, c'est tout à fait faux. C'est tellement faux que le faux, nous le touchons du doigt depuis que nous le connaissons. Il y a des énonciations dont le sujet, vous pouvez toujours le chercher. Il n'est en tout cas pas là pour celui qui est capable de dire "je". Le sujet de l'énonciation ne s'énonce que comme "il", tandis que ce qui apparaît, non pas seulement de la demande, mais du rapport de la demande à la chaîne de l'énonciation, apparaît comme "je" et comme "tu" » (LPo, LM, L 27/11/68). Le Je parlé, prononcé dans une phrase, est le sujet du langage tandis que le sujet de l'énonciation : celui qui est en train de parler, bien que s'attribuant à lui-même le nom Je, il n'est pas ce nom : « Moïse dit à Dieu : J'irai donc vers les enfants d'Israël, et je leur dirai : Le Dieu de vos pères m'envoie vers vous. Mais, s'ils me demandent quel est son nom, que leur répondrai-je ? Dieu dit à Moïse : Je suis*

*celui qui suis (ce que Je est). Et il ajouta : C'est ainsi que tu répondras aux enfants d'Israël : Celui qui s'appelle "Je suis" m'a envoyé vers vous » (Ex. III-13). Dieu n'est donc pas le nom Je ; il est celui qui dit : Je m'appelle Je.*

Serait-ce au moment de l'acquisition du langage que le *Je* est apparu ? Pour le savoir il faudrait par exemple se faire hypnotiser ou faire une expérience de régression ; dans les deux cas, personne n'a jamais réussi à remonter jusqu'à l'apparition de ce « je ». Pourtant, certains ont poussé très loin cette expérience, au point de remonter dans les testicules de leur père ou encore dans des vies antérieures, voire jusqu'à un brin d'herbe ou une pierre. Seul celui qui a vécu ce type d'expérience peut décider de leur valeur ou non en ce qui le concerne ; pour les autres, ce ne sont que des informations de seconde main et rien ne peut les obliger à y croire. Toujours est-il que nous sommes en présence de quelque chose qui nous est très intime, qui s'avère être immuable, et dont nous ignorons tout de son apparition ou sa disparition. On peut être ensuite amené à se poser une autre question : s'il est évident que ce « je » est présent dans nos rêves, est-il cependant toujours présent dans le sommeil profond ? Nous connaissons la réponse pour l'avoir vécu nous-mêmes mais, encore une fois, ça ne peut pas servir de preuve à une tierce personne. Le « je » est effectivement présent mais, habituellement, la mémoire ne fonctionne pas : « *Ce qui est vous n'a pas de mémoire, ce qui est vous n'est que dans maintenant* » (NS II-3). C'est ainsi qu'au réveil, il n'en reste aucune trace ; la mémoire se remet à fonctionner et le cerveau fait la liaison avec les derniers souvenirs, qui peuvent éventuellement être ceux d'un rêve sans se formaliser outre mesure du trou, au sens propre : de mémoire, qui n'est plus considéré qu'en tant que ponctuation, comme une simple virgule. Tout au plus en reste-t-il une remarque du style : « J'ai bien dormi ! » curieuse réminiscence de la sérénité qui habite l'être réel, simplement présent pendant le sommeil profond, sans conscience d'un quelconque passé : « *Trouvez ce qui jamais ne dort ni jamais ne s'éveille, et dont la pâle réflexion est notre sensation du "je"* » (JS 5). « *Ce que tu es ne s'endort ni ne se réveille — le sommeil et le réveil y apparaissent en tant qu'états — cela ne connaît pas l'endormissement. Le mot anglais "awareness" connote une qualité d'Éveil non soumis à l'endormissement, qui subsiste même dans le sommeil profond* » (KR I). « *Je me demande pourquoi les gens ont si peur de la mort. Dans le sommeil profond, on est pratiquement mort. Dans le sommeil profond, Michael n'existe pas et si la mort devait alors survenir, Michael n'en saurait rien. L'état de sommeil profond est semblable à l'état où la Conscience n'était pas consciente d'elle-même, l'état qui précède l'apparition de la Conscience. L'état qui vous fait peur est celui qui précède votre naissance. Et c'est l'état qui suivra la mort de l'organisme corporel. Cet état existe toujours. C'est le substrat de toutes choses. Cet état est représenté dans notre vie quotidienne par le sommeil profond. Dans le sommeil profond, les sens ne fonctionnent pas et la sensibilité individuelle, la Conscience identifiée qui est Michael, est absente. Et cet état est quelque chose que nous*

*attendons avec impatience chaque jour. Quand vous comprendrez ce que je veux dire, il ne pourra plus y avoir aucune peur* » (RB).

Il nous est arrivé par deux fois, sans doute par accident, que notre mémoire ne s'éteigne pas complètement lors de ces phases de sommeil profond. Comme les sens ne fonctionnaient plus et que nous n'étions pas en train de rêver, il ne restait rien d'autre que ce « je » : une absence totale de tout sauf de notre présence ; une sorte de vide, pire que le noir mais plein de nous-mêmes : « *Dans le sommeil profond, je suis conscient d'être inconscient* » (JS 11). Le fait que la mémoire ne fonctionne habituellement pas dans ces moments là est sans doute une conséquence du fait que ça ne présente aucun intérêt pour la survie de l'espèce. Cette expérience risquerait même d'être pour le moins déstabilisante, voire très effrayante, pour une personne non préparée : « *L'individu ne peut supporter le vide. L'intellect ne peut subsister dans le vide, il n'y a pas d'intellect dans le vide. Le vide est le maître du moi : il n'agit pas, il se contente d'être vide, vacuité, sans plus. Le vide est si léger qu'il en devient insupportable. C'est pourquoi tu luttas et te démènes pour le combler* » (KR II). Il est en effet impossible d'imaginer le vide absolu, on ne peut qu'imaginer quelque chose, ne serait-ce qu'un espace : « *Il n'y a pas de vide dans l'Univers. Seul le non-être est vide* » (P II). « *Si on a l'idée du vide, alors cela s'appelle s'attacher au vide* » (Hh 12). Or dans le vide de l'être pur il n'y a pas d'espace et le temps est figé ; on n'y perçoit pas de lumière ni même de noir car il a besoin d'un espace pour être perçu comme absence de lumière : « *Si nous savions un bout de réel, nous saurions que la lumière n'est pas plus obscure que les ténèbres, et inversement* » (L 16/03/76). « *Dans cette pure lumière de l'Éveil, il n'y a rien, pas même l'idée du rien* » (JS 77). Ce n'est pas une expérience facile ; elle n'est en outre pas réellement utile pour devenir un Éveillé : « *Dans le sommeil profond, toute représentation est abolie, mais vous êtes présent. Évidemment, nous ne pouvons percevoir d'objet à ce moment là, et c'est un état comme un autre dans lequel nous entrons et nous sortons ; lorsque nous y sommes plongé, nous oublions même le percipient ultime, la conscience qui, elle ne dort jamais* » (IS). Il semble que ce soit plutôt à la frontière du sommeil que se trouve la possibilité de fracture : « *Lorsque le sommeil n'est pas encore venu et que le monde extérieur s'est déjà effacé, au moment où cet état devient accessible à la pensée, la Déesse suprême se révèle* » (ViT 75). On peut à ce propos citer une remarque intéressante de Nisargadatta Maharaj : Il se pourrait très bien que l'Univers tout entier soit apparu dans le silence par un procédé analogue à celui qui permet à un rêve, avec toute sa complexité, d'apparaître à partir de cette absence quasi totale liée au sommeil profond : « *Le rêve ou l'état de veille sont tous deux une conviction d'agir dans un certain espace. Le rêve dure quelques minutes, la vie quatre-vingt ou cent ans, mais le processus est le même. L'Univers se déploie de la même façon que vous recréez le monde à votre réveil* » (NS I-5, II-10 ; JS 54).

C'est ainsi qu'un suicidaire est incapable d'avoir la moindre idée de ce que serait pour lui la disparition de ce « je », dont il ignore la véritable nature, sinon il serait tellement terrorisé qu'il renoncerait immédiatement à son projet. Par contre, il serait tout aussi terrorisé de savoir que ce même « je » a toutes les chances de survivre et qu'il devra, à ce moment là, lui rendre des comptes. Les chantres de la réincarnation prétendent en outre qu'il lui sera sans doute nécessaire de revenir pour finir d'accomplir ce qu'il a voulu fuir. C'est peut-être vrai, qui peut savoir ? En réalité, si le suicidaire connaissait la nature réelle de ce « je », il ne voudrait plus commettre son acte.

Toujours est-il que si, comme nous l'affirmons, la Conscience Impersonnelle est unique, c'est le même « je » qui devrait habiter dans l'âme individuelle de tous les être vivants, dans le sens où Saint-Paul dit : « *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ?* » (1 Cor. III-16). « *Il ne faut pas négliger ce corps, il est la maison de Dieu. Dieu ne peut exister que dans le cœur de l'homme. Vous êtes le principe éternel, au-delà du temps et de l'espace, qui anime ce corps* » (NM 10/01/81 ; NU 9). « *Je Suis celui qui anime ton corps, qui fait penser ton esprit, battre ton cœur* » (VI III-17). « *Il est l'âme de tout ce qu'il a créé* » (JH 258a). Et Dieu est unique : « *Dieu notre Dieu est le seul Dieu* » (De. VI-4). « *L'"Être" est le Dieu de "Nous", il est le seul "Être"* » (AdDe. VI-4). « *Notre corps, nos émotions, nos pensées sont des véhicules à travers lesquels le divin s'exprime* » (IS). On peut dès lors se poser une question amusante : Si on est effectivement le « je » commun à tout le monde entre autre dans le sommeil profond, pourquoi se réveille-t-on toujours présent dans le corps du même individu ? La réponse est un petit trésor d'humour noir : rien ne le prouve ; lorsque le corps revit au petit matin, il se trouve habité par ce « je » qui lui redonne vie et stimule sa mémoire : « *Nous mourons chaque soir ; quand vous êtes dans le sommeil profond, le monde n'existe pas pour vous. Et nous naissons chaque matin ; chaque matin vous créez le corps-pensée, chaque matin vous créez le monde* » (TL X). « *Pharaon est conçu et mis au monde chaque jour* » (CJ 20-1). Ainsi, c'est votre mémoire qui vous fait supposer que vous êtes le même que lorsque vous vous êtes couché. Imaginez maintenant qu'on vous échange pendant la nuit avec quelqu'un d'autre ; au réveil vous vous souviendriez avoir toujours été cette autre personne, vous seriez programmé pour fonctionner avec son caractère et vous mèneriez sa vie sans vous poser la moindre question. C'est donc la mémoire qui fait la continuité et qui vous laisse supposer que vous êtes le même que l'enfant dont vous vous souvenez. En réalité, la Conscience se trouve habiter tous les matins de multiples corps ayant chacun une mémoire propre et, la plupart du temps, une programmation qui leur laisse croire qu'ils sont la continuité de celui de la veille ; alors qu'il n'en est rien. Mais ça n'a pas d'importance car ce n'est qu'un fonctionnement, et il fonctionne très bien comme ça ; il suffit donc de le savoir, rien de plus. Ainsi, le problème de la réincarnation ne se pose plus ; si le destin a voulu que vous fassiez partie de ce très petit nombre de privilégiés qui possèdent dans leur mémoire les

souvenirs d'un individu du passé, vous êtes autant la suite de cet individu que vous êtes la suite de l'enfant dont vous avez le souvenir. Le reste est une affaire d'opinion et de vocabulaire ; vous pouvez décider à votre gré qu'il s'agit d'une vérité ou bien au contraire d'une illusion. On est en présence du cas *oui-et-non* du tétralemme.

Nous avons quant à nous décidé de croire qu'il est dans la nature de la Conscience Impersonnelle de s'incarner dans des corps : « *Ce nom, cet esprit et ce corps créent l'action. Par cette action, ou karma, un autre nom, un autre esprit, et un autre corps naissent après la mort* » (TD). Et ce pour une raison inconnue, tout comme il est dans la nature du sommeil profond d'être ponctué par des rêves. On peut d'ailleurs remarquer que, la plupart du temps, ces rêves n'ont pas de lien entre eux ; pas plus que n'en auraient des existences individuelles successives. Mais c'est une simple opinion personnelle. Ainsi, selon nous, ce « je » va habiter les âmes individuelles d'une façon continue, allant même jusqu'à utiliser la mémoire et l'expérience d'une forme particulière qui meurt, pour en faire renaître une autre qui poursuive ce destin individuel ; ce n'est pas tout à fait la réincarnation mais c'en est un équivalent. Nous aurions pu tout aussi bien décider que nous apparaissions à chaque instant dans un éternel présent avec une mémoire nouvelle contenant les informations destinées à avoir l'attitude la plus juste possible dans cet instant indéfiniment renouvelable : « *Selon le dicton : "Le soufi est le fils de l'instant"* » (NA 69). Aucune de ces deux façons de voir n'est en soi meilleure que l'autre ; nous trouvons la première plus attrayante et surtout moins compliquée que la seconde, c'est tout. Nous pourrions tout aussi bien choisir n'importe quelle opinion intermédiaire entre les deux, une sorte de voie du milieu ; l'être humain possède une entière liberté de choix en ce qui concerne les sujets sur lesquels on ne peut rien savoir ; le secret consiste simplement à ne pas aller s'imaginer qu'on possède la vérité absolue. Ici dans la première on dit que le temps existe et dans la seconde qu'il n'existe pas : « *Dans l'Éternité de Mon Être, le Temps n'existe pas* » (VI VIII-15). Ce sont des mots, des concepts de langage, tandis que la nature réelle du temps dépasse le langage. Il suffit d'y réfléchir un peu : ce qu'on appelle le passé n'est en fait qu'une stimulation de la mémoire qui a lieu dans le présent : « *La pensée du passé est une pensée présente* » (CM XIX), tandis que le futur n'est rien d'autre que l'hypothèse que ce qui a conduit du passé au présent va se reproduire : « *Quand vous parlez du passé, c'est aussi maintenant. Il n'y a pas de passé, passé et futur n'ont aucune réalité. Ce que nous appelons le passé est une pensée présente, le temps comme l'espace sont une manière de penser un état d'esprit* » (IS). « *Une pensée contient les kalpas (durée de vie d'un univers) innombrables. Les kalpas innombrables sont une pensée* » (Sh Tao-sin). « *Une pensée ? Dix mille ans ! Discours et paroles cessent ; plus de passé, futur, présent* » (ST 61, 70). « *Le passé est scories, le futur est imaginations. Tous deux forment le cadavre du connu. Lorsque le présent est vécu dans la dimension du*

connu, le couvercle du cercueil est déjà refermé. Le présent est inconnu et mystère, le bambou plie au vent, la rivière coule. Le passé existe dans le présent, dans le corps de l'homme comme dans celui de la Terre. Certains disent que le monde meurt et renaît à chaque infime instant. L'inscription du passé est dans le corps présent, mais chaque instant est totalement neuf et non lié » (NRT). « Il y a sur le présent "l'empreinte de la réalité", ce que n'ont ni le passé ni le futur. Mais il n'y a rien dans l'évènement présent qui le rende différent du passé ou du futur. Car le passé fut réel l'espace d'un instant et le futur le deviendra. Qu'est-ce qui rend le présent si différent ? Ma présence évidemment. Je suis réel parce que je suis toujours maintenant, dans le présent, et ce qui est avec moi, maintenant, participe de ma réalité. Le passé est dans la mémoire, le futur dans l'imagination. Il n'y a rien dans le présent lui-même qui le fasse ressortir comme réel. Ce peut être un fait banal, répétitif, comme le battement d'une horloge. Bien que nous sachions que chaque battement est identique aux autres, le battement présent est entièrement différent du précédent et du suivant qui sont, eux, remémorés ou attendus. Une chose qui fixe mon attention dans le maintenant m'est présente parce que je suis toujours présent ; c'est ma propre réalité que je communique à l'évènement présent » (JS 3). Si on considérait un homme qui passerait son existence en étant toujours absorbé par la tâche qu'il est en train d'accomplir, qui habiterait toujours le présent, la question pourrait se poser de savoir s'il est ou non dans cet Éveil. En réalité, le silence n'accomplit aucune tâche, n'est absorbé par rien et n'habite nulle part, pas même l'instant présent. D'une certaine façon, — on dit *une certaine façon* car il est facile d'affirmer aussi le contraire —, il y a deux sortes d'« instant présent » ; il y a celui qui est habité par un sujet du langage, et il y a celui qui est au-delà de toute notion même qu'il s'agirait du présent : « *Il n'y a ni passé ni présent* » (LP 13). Un tel homme se trouverait probablement dans celui qui est habité ; on pourrait dans ce type de problème torturer le langage jusqu'à prouver qu'il est vrai de dire des phrases du genre : « Ce qui est, c'est ce qui n'est pas. Et ce qui n'est pas, c'est ce qui est ». On peut par ailleurs, et bien que ça ne soit pas facile, se débarrasser des notions de passé et de futur en prenant conscience qu'il ne s'agit que de pensées ; mais il est beaucoup plus difficile de se débarrasser de la notion de présent : « *Les affaires du passé sont déjà passées, donc n'y pensez pas, alors l'esprit du passé s'effacera de lui-même — cela s'appelle "absence d'affaires du passé". Les affaires de l'avenir ne sont pas encore arrivées, donc ne les souhaitez pas, ne les cherchez pas, alors l'esprit de l'avenir s'effacera de lui-même — cela s'appelle "absence d'affaires de l'avenir". Les affaires du présent sont déjà présentes ; connaissez seulement le sans-attachement dans toutes les choses, le sans-attachement est ne susciter ni haine ni amour, si on est sans attachement, l'esprit du présent va s'effacer de lui-même — cela s'appelle "absence d'affaires du présent". Les trois temps ne peuvent avoir prise sur vous, donc on peut aussi appeler cela "absence des trois temps" » (Hh). La victoire sur les trois temps est aussi symbolisée par la résurrection de Jésus après les trois*

jours dans la tombe qui représentent la trinité *hier-aujourd'hui-demain* :  
 « *L'éternel présent s'ouvre dès qu'il n'y a plus hier ni demain* » (KR VI).

Si nous avons effectivement vécu le passé, au moment où nous le vivions c'était alors le présent ; de même nous espérons que nous allons vivre le futur mais lorsque ça arrivera, ce sera encore le présent. En conclusion tout se passe toujours dans le présent, y compris le fait de penser au passé ou au futur :  
 « *Voici donc ce qu'on peut dire des trois temps : Ils ne sont pas par eux-mêmes et ne sont pas liés, et d'un autre côté ils sont liés et sont par eux-mêmes. Veut-on supposer le présent sans l'existence du passé ? L'un ne peut subsister sans l'autre, car le présent naît du passé, et du présent sort l'avenir. Si nous voulons aller au fond des choses, nous raisonnons ainsi : Le temps passé est rentré dans ce qui n'est plus ; le futur n'est pas, tant qu'il n'est pas devenu présent ; le présent, à son tour, cesse d'être lui du moment qu'il demeure. Ce qui ne dure pas un moment et n'a pas de centre fixe peut-il s'appeler présent, lorsqu'on ne peut pas même dire qu'il existe ? De plus, le passé s'adaptant au présent et le présent au futur, ils deviennent un. Il y a entre eux identité, unité, continuité. Ainsi le temps est continu et distingué, tout en étant un et identique* » (Sp IX-41). Le présent possède cependant une qualité intrinsèque que le passé ne possède plus et que le futur ne possède pas encore : la vie. Le principe vivant n'a pas de passé et il n'a pas de futur, il n'existe qu'au présent ; à tel point qu'on ne peut les distinguer l'un de l'autre : le présent EST la vie, et on a l'impression que c'est la vie elle-même qui fait qu'on perçoit, voire qu'il existe, un mouvement dans le présent et c'est ce mouvement lui-même qui est à l'origine de la notion de temps. Mais il ne faut pas pour autant croire que ce mouvement consisterait dans le fait que l'instant présent se déplacerait du passé vers le futur. Il faut plutôt inverser le point de vue : le passé et le futur seraient de pures créations mentales dues à la perception de ce mouvement tandis que le présent serait quant à lui parfaitement immobile : « *Dans l'Univers, il n'y a ni passé ni futur. Il n'existe que le moment. Dans l'Univers, il n'existe que de l'énergie, et l'énergie n'a que le ici-et-maintenant, un éternel présent ici-et-maintenant* » (CAr 13). « *Le temps n'est pas celui que nous connaissons* » (PC). « *L'espace et le temps ne sont que de l'énergie en mouvement* » (IS). « *Chrysippe définit le temps : intervalle du mouvement, au sens où on l'appelle parfois mesure de la rapidité et de la lenteur ; ou encore : l'intervalle accompagnant le mouvement du monde* » (Sp I-106). « *La notion de temps ne peut se dire encore parfaitement définie ! Et elle ne le sera peut-être que lorsque les physiciens auront appris à s'en passer. Or, ce tour de force est justement possible ! Par exemple, pour mettre en équation l'oscillation d'un pendule, on mesure l'angle du pendule en fonction de celui de l'aiguille d'une montre. On s'est passé du temps. La notion que nous avons du temps qui coule n'est satisfaisante qu'au niveau macroscopique ; elle n'est plus valable à très petite échelle, dès que l'on quantifie l'espace et le temps. Pour les physiciens, tout phénomène procède d'une cause qui est elle-même l'effet d'une*

*cause, etc. Mais cette façon d'aborder le temps ne fonctionne qu'à notre échelle. Car en mécanique quantique, le temps n'existe pas* » (SV 07/05 : C.B.).

Un maître Zen a mis cette propriété en évidence dans le dialogue suivant : « *Tong-chan rencontre Yun-men pour rechercher le Tch'an. Men lui demande : "D'où viens-tu ?" Chan dit : "De Tch'a-t'ou". Men dit : "Où étais-tu cet été ?" Chan dit : "À Pao-t'seu en Hou-nan". Men dit : "Je pourrais te donner soixante coups de bâton". Le lendemain, Chan arrive encore à la cellule de son maître et lui demande : "Hier vous m'avez fait grâce de soixante coups de bâton. Je ne sais pas où est mon erreur". Men dit : "Espèce de sac de riz ! Tu voyages ainsi en Kiang-tsi et en Hou-nan !" À ce moment, Chan réalise la grande illumination* » (Sh Appendice). Il a pris conscience en une fraction de seconde que ses voyages passés n'étaient qu'une pensée ; avec une seule pensée vous pouvez franchir l'Univers de part en part. Seul existe le présent. Le disciple aurait pu remporter la seconde joute verbale s'il ne s'était pas trouvé sous le choc produit par son Éveil soudain car ce qui s'est passé la veille n'est pas autre chose non plus qu'une pensée dans l'esprit du maître. Il existe un autre dialogue voisin de celui-ci entre Houei-neng et Huai-jan : « *À son arrivée et après les salutations d'usage, le patriarche s'informa d'où il venait. — "De Sou Shan", répliqua-t-il. — "Quelle est la chose qui vient ? Comment est-elle venue ?" demanda le patriarche. — "Dire qu'elle ressemble à quelque chose est faux", répliqua-t-il* » (Hn). Ici, le maître a été plus indulgent en donnant une précision supplémentaire au disciple qui se ramène finalement à : « *Qu'est-ce qui est là, devant moi ?* »

Il y a deux niveaux de dialogue avec un Éveillé : le conventionnel et l'authentique : « *Tous les discours du monde, mondains ou transcendants, sont un immense état de libération* » (Huai-t'ang). Avec le conventionnel il est normal de parler des souvenirs de vacances, de ce qui s'est passé la veille, etc. Deux personnes ont un échange social, une conversation mondaine utilisant le langage appris dans l'enfance. Avec l'authentique, comme lors un combat de mots entre un maître Zen et son disciple, il faut toujours être au plus près du réel. Le langage étant par nature impropre à ce genre d'exercice, l'un des deux doit se trouver pris au piège d'un paradoxe assez rapidement ; le plus habile l'emporte. Un chercheur de vérité n'a pratiquement aucune chance face à un Éveillé mais certaines fois le disciple se conduit suffisamment bien pour que le maître authentifie son Éveil : « *Alors qu'il expliquait un koan à une jeune fille de seize ans nommée Satsu, Hakuin lui dit : "Comprends-tu maintenant ?" Elle répondit : "Pouvez-vous s'il vous plaît m'expliquer à nouveau ?" Juste au moment où il ouvrait la bouche elle l'interrompit et dit : "Merci pour la peine que vous prenez", salua et sortit de la pièce. Hakuin effondré s'écria : "J'ai été renversé par ce terrible petit bout de femme !"* » (MS). Il a perdu le combat de mots car il s'est placé dans la perspective du passé, même récent. Ainsi, le dialogue entre Tong-chan et Yun-men aurait pu se dérouler de la façon suivante : « *Men demande : "D'où viens-tu ?" Chan dit : "Je suis là". Men dit : "Où étais-tu cet été ?" Chan dit : "Montrez moi l'été et je vous dirai où j'étais" ».*

La première de ces deux réponses évoque les paroles de Ramana Maharshi juste avant sa mort : « *Je suis ici, où donc irais-je ?* ». Ou encore, à la place de : "Je suis là", Chan aurait pu répondre par une phrase, très connue dans le Bouddhisme Zen, qui ramène aussi à l'ici-et-maintenant : « *De la naissance à la mort seulement ceci !* »

Voici, à titre d'exemple, une histoire Zen qui ressemble à une histoire mondaine : « *Un jour, Tch'ang-cha se promenait dans la montagne pour le plaisir et s'en retourna au monastère. Parvenu à la porte du monastère, il vit le Supérieur de la salle d'exercice qui lui demanda : — "Précepteur, où êtes-vous allé ? D'où revenez-vous ?" — "Au début, j'ai marché en suivant les végétations parfumées, puis je m'en suis retourné en poursuivant les fleurs éparpillées". — "Il me semble que vous avez beaucoup exprimé le cœur du printemps". — "Mais je préfère le cœur du printemps à l'automne où la rosée recouvre les nélumbos" » (RFv 36). Il faut savoir qu'il existe de nombreuses pages d'interprétation de ce dialogue, considéré comme un koan ; les meilleures conclusions semblent être celles où il est dit que le Maître a simplement pris plaisir à se promener et le Supérieur avait juste été poli. Mais, il ne faut pas conclure à la légèreté à l'absurdité de cette histoire ; si c'est un koan Zen sur lequel se sont penchés de nombreux disciples, il faut y réfléchir à deux fois avant de conclure trop hâtivement : « *Que signifie pour moi venir ou aller ? Ce sont encore des mots. Je suis. D'où puis-je venir, et pour aller où ?* » (JS 23).*

Par ailleurs l'énergie vivante serait consciente d'elle-même à travers ce mouvement lié au présent. Elle serait de plus en plus consciente d'elle-même à mesure que ce mouvement se perpétuerait et qu'il amènerait la vie dans des formes de plus en plus sophistiquées. L'homme serait actuellement sur la Terre son meilleur outil de perception d'elle-même et parmi les hommes ce serait à travers les Éveillés qu'elle posséderait la vision la plus nette. Le plan de la Conscience Impersonnelle pourrait même consister simplement à se percevoir elle-même de mieux en mieux : « *Le sens ultime de la Création fut la Connaissance, et le Créateur aima à être connu, comme on le sait par cet entretien intime de David : "Il demanda : Ô Seigneur, pourquoi as-tu créé ? Dieu répondit : Ô David, j'étais un Trésor caché ; j'ai "aimé" à être connu ; j'ai créé pour être connu". Et d'après une autre tradition, il dit : "J'ai "voulu" être connu" » (NA 56). « La Source est complètement consciente et bienheureuse, mais, en cet état de repos Elle ne peut Se connaître comme le Sujet, excepté à travers un objet qui, dans ce cas-ci, serait la totalité de la réalité manifestée » (SNP 6).*

Il ne faut cependant pas croire que ça lui soit une nécessité, c'est juste un jeu qui se joue dont elle est simple spectatrice. Il ne faut pas non plus croire qu'une forme de vie qui réalise mieux ce plan soit « supérieure » à une autre car la Conscience Impersonnelle, qui EST la vie de tous les êtres, est la même dans les deux cas : « *La connaissance "je suis" ne varie jamais, qu'elle soit insecte, ver*

*de terre, être humain, ou avatar. La conscience fondamentale est identique chez tous les êtres* » (NM 28/03/80). De ce point de vue il n'y a pas d'évolution : « *La vie est en soi suffisante, elle s'explique de soi-même et elle forme un tout* » (CHP). Si on appelle évolution le fait de mieux réussir à s'en sortir dans le monde, alors les êtres les plus évolués sont les virus et les bactéries, car certains d'entre eux sont immortels. Considérons un individu qui a une grosse inflammation de la gorge. Son mécanisme de défense programmé consiste à tousser pour se débarrasser d'une partie des microbes responsables de son mal. Ce faisant, il joue leur jeu car il leur permet d'aller infecter quelqu'un d'autre tout en n'étant pas guéri lui-même. Ainsi la toux est un mécanisme qui, au lieu de lui nuire, sert le prédateur microscopique. Il peut arriver un moment où le contaminé ne supporte plus sa douleur et achète en conséquence du sirop contre la toux. Ce sirop n'est en fait pas destiné à le guérir mais seulement à l'apaiser car c'est son propre corps qui produira la guérison. Le microbe résiste en effet très bien aux désinfectants légers qui sont présents dans le sirop ; ils ne font que le ralentir. Par contre le principe le plus apprécié dans le sirop est l'analgésique car il met fin à la douleur et à la toux qu'elle produit. Malheureusement l'analgésique ne guérit pas le malade, il ne fait que le soulager ; ce faisant, il ne permet plus l'évacuation du prédateur mais c'est là que le désinfectant se substitue à cette fonction. Autrement dit, le sirop ne soigne pas le patient, il l'empêche seulement de contaminer les autres. Pour résumer : le premier mécanisme de défense du corps joue le jeu du prédateur, tandis que la réponse immédiate de la médecine consiste non pas à soigner le malade mais à protéger les personnes saines qu'il va croiser. Heureusement que la nature a prévu de faire produire à l'organisme des anticorps destinés à éliminer définitivement le problème. Quoique ! Il peut dans bien des cas se créer plutôt une sorte de compromis dans lequel le microbe ne disparaît pas complètement mais se contente de ne plus causer que des dégâts mineurs presque imperceptibles. Ce dernier profitera alors du moindre moment de faiblesse de l'organisme, le plus souvent lorsqu'il prend de l'âge, pour se transformer en maladie chronique.

Et après ça l'humanité se croit meilleure que le microbe alors qu'elle n'est finalement que son troupeau de bétail. Pourtant ce constat difficile prend un autre sens si on le considère du point de vue des gènes. Il est fort possible qu'un code génétique étranger soit toléré jusqu'à un certain point à l'intérieur de l'organisme tant qu'il ne met pas en danger la fonction de duplication des gènes dans la procréation. Si celui-ci dépasse ses prérogatives, il est très vite ramené à la raison voire carrément éliminé. Lorsque l'âge vient, la fonction de procréation n'est plus utile donc le contrôle sur le prédateur se relâche, avec toutes les suites malheureuses que l'on imagine facilement. C'est ici que la médecine intervient pour pallier aux insuffisances physiques du corps vieillissant, mais pourquoi ? N'y aurait-il pas là au bout du compte un phénomène culturel qui veut que la société humaine ait besoin de ses anciens pour améliorer les conditions de vie générales : les jeunes gens restent de plus en plus longtemps chez leurs parents

et fondent des familles beaucoup plus tard. Le premier mariage a perdu son aspect irrévocable et ne fait plus, bien souvent, qu'être le point de départ d'une succession de familles recomposées. En outre, la nécessité matérielle que les deux parents travaillent, donne un nouveau rôle éducateur aux grands-parents. Autant de raisons qui font que la transmission génétique a désormais besoin des personnes âgées pour s'accomplir dans de bonnes conditions. Et en même temps que ce phénomène a pris de l'ampleur, l'intelligence humaine a mis au point les moyens pour le rendre possible par l'amélioration des conditions de vie des anciens. C'est pour le moins curieux mais ça semble être l'une des stratégies de la vie considérée comme globalité : « *La vie s'exprime à travers notre corps. Nous sommes un canal* » (TL XXIII).

À part ça, que pourrait-on appeler évolution : le fait qu'un être humain soit plus intelligent qu'une poule ? L'être humain sait résoudre des problèmes logiques inaccessibles à la poule mais le plus évolué des deux est-il celui qui torture l'autre avec les machines construites grâce à cette logique ? Quant aux poules qui ne sont pas torturées, elles sont nourries, logées, soignées, et dans ce cas qui est au service de l'autre ? « *Nous sommes tous semblables aux animaux. Nous ne sommes pas différents, et nous ne sommes pas créés pour des desseins plus grandioses que le moustique qui suce notre sang* » (UG 7). « *La supériorité de l'homme sur la bête est nulle ; car tout est vanité* » (Ecc. III-19). « *Quelle que soit la supériorité supposée des capacités de l'homme sur le chimpanzé, le fait qu'il aille plus loin dans la praxis est lié à la dominance chez lui du sujet qui parle. Du fait qu'il parle, il croit atteindre au concept, c'est-à-dire il croit pouvoir saisir le réel par un signifiant qui commande ce réel selon sa causation intime* » (L 19/06/63). « *La connaissance "je suis" est la même pour toutes les créatures animées, qu'il s'agisse d'un insecte, d'un ver, d'un être humain, ou même d'un avatar, la plus haute forme d'être* » (NU 2). Nous nous imaginons que le fait de rouler dans des voitures et de regarder la télévision nous rend supérieurs aux animaux mais cela ne nous sert finalement qu'à satisfaire nos besoins fondamentaux, d'une façon beaucoup plus compliquée que nos ancêtres, et à nous créer des loisirs destinés à nous occuper le reste du temps ; l'être humain passe le plus clair de son temps à ingurgiter et régurgiter des discours interminables et vides de sens : « *Le discours scientifique a engendré toutes sortes d'instruments qu'il nous faut, du point de vue dont il s'agit ici, qualifier de gadgets. Il n'y a aucune espèce d'aire privilégiée dans le champ humain défini comme celui des gens qui sont pourvus du pouvoir singulier de manier le langage. Qu'ils soient civilisés ou pas, ils sont capables des mêmes entraînements collectifs, des mêmes fureurs. Ils sont toujours restés à un niveau qu'il n'y a nullement lieu de qualifier comme plus haut ou plus bas, comme affectif, passionnel ou prétendus intellectuel, ou développés comme on dit. Tous ont à leur portée exactement les mêmes choix, qui sont susceptibles de se traduire dans les mêmes succès et les mêmes aberrations* » (L 13/03/73, LD). D'une

certaine façon, en utilisant le langage des alchimistes, tous ces gadgets issus de la science ne sont finalement que des coagulations du langage. L'homme pourrait aussi croire qu'il est supérieur parce qu'il est capable d'élever les animaux pour s'en servir en tant que prédateur ; mais alors, dans ce cas, les gènes, les bactéries et les virus, dont le sida, seraient supérieurs à l'homme.

Par ailleurs que fait un cheval des journées qu'il passe dans un pré : il mange l'herbe, reste immobile pendant des heures, fait quelques mètres, mange à nouveau de l'herbe, etc. Lorsque c'est la bonne saison il copule. Des petits naissent et lorsqu'ils savent s'alimenter tout seuls, leurs mères reprennent leur liberté. À côté de ça, ce sont les jeux de l'enfance qui apprennent aux jeunes les gestes dont ils auront besoin pour survivre plus tard ; plus leur existence future est simple, moins il y a besoin de jeux. Ceux d'un félin sont donc obligatoirement plus sophistiqués que ceux d'un cheval. C'est l'homme qui a évidemment la période préparatoire la plus complexe car il va devoir se faire une place dans un univers à la fois plus riche et plus rigide que ce qui existe dans le monde animal. Mais si on y regarde à deux fois, que fait réellement l'homme ? Il apprend à remplacer les personnes trop âgées afin que la ruche humaine perdure. Il fait en quelque sorte son « terrier » dans la société humaine. D'une certaine façon ce sont la famille d'un individu, sa maison, sa voiture, les magasins qu'il fréquente, sa caravane et son lieu de vacance, qui constituent dans un même ensemble ce fameux terrier. Chaque jour il le quitte pour aller exercer sa profession, ce qui revient au même que ce que font les animaux qui partent à la chasse ; sauf qu'au lieu de ramener du gibier, il ramène des chiffres au bas d'un morceau de papier appelé *relevé de compte* : « *Le ver de terre, l'insecte, ou le rat creusent eux-mêmes le trou où ils vivront. Il en est de même des êtres humains - ils ont leur propre mode de fonctionnement* » (NM 29/03/80). Tous ces gadgets inventés par l'homme ne servent finalement qu'à assurer l'existence de cette « ruche », telle une superstructure qui aurait sa propre autonomie. En même temps que la technologie évolue, les individus composant cette société vivent plus vieux et en meilleure santé ; ils deviennent capables de servir la ruche plus longtemps. Mais par ricochet la structure vieillit en même temps que sa population ; elle devrait donc finir par mourir elle aussi, à l'image de tout ce qui vit sur Terre. D'une certaine façon cette ruche est vivante et elle possède des organes ; en particulier ceux qui détiennent réellement le pouvoir, à l'instar de Michel Piccoli dans le film « Le sucre », forment son cerveau. Et à l'image de Lucifer, ils affirment encore plus que les autres : « *Je serai semblable au Très-Haut et j'élèverai mon trône au-dessus des cieux* » (Es. XIV-14). C'est ainsi qu'avec le temps, la structure est devenue la tour de Babel : « *Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel* » (Ge. XI-4). Mais, si l'intellect humain le pousse à se conduire comme Lucifer en affirmant sa suprématie individuelle, il existe en contrepartie un principe qui le pousse à devenir chercheur de vérité et à faire s'écrouler sa superbe : « *L'Immortel aussitôt chargea les souffles de l'air d'une grande violence et ces vents jetèrent à bas la*

*grande tour et excitèrent entre les hommes une mésentente mutuelle. Voilà pourquoi les mortels donnèrent le nom de Babylone à la ville* » (Or 101, 103). Il se produit alors l'inverse de ce qui arrivera plus tard lors de la Pentecôte : « *C'est pourquoi on l'appela du nom de Babel, car c'est là que l'Éternel confondit le langage de toute la Terre, afin qu'ils n'entendent plus la langue les uns des autres, et c'est de là que l'Éternel les dispersa sur la face de toute la Terre* » (Ge. XI-7, 9). C'est ainsi que les humains deviennent des entités individuelles, *dispersés sur la Terre*, incapables de comprendre le langage de leur voisin, chacun seul dans son coin. Non pas qu'il parle une autre langue mais simplement les mots qu'il prononce ne sont pas traduits de la même façon. Par exemple l'un dit : « Je ne peux pas venir te voir ces temps-ci car j'ai beaucoup de choses à faire » ; l'autre entend : « J'ai autre chose à faire que venir te voir ces temps-ci », sous-entendu : car je n'ai pas de temps à perdre avec toi. L'un dit : « Dieu est composé de trois personnes consubstantielles » ; l'autre entend : « Il y a trois Dieux ». Dans un tel monde de malentendus, une simple information peut devenir un motif de guerre ; quant au discours des Éveillés, personne n'est plus capable de le comprendre : « *Je me demande combien de personnes sont à même d'assimiler correctement ces entretiens ? Très peu... une sur un million* » (NM 14/01/80).

Par analogie il est fort probable que la Conscience Impersonnelle mette, à un moment donné, un grain de sable dans les rouages de la superstructure jusqu'à la faire crouler, à l'image de l'arcane seize du tarot : « La Maison-Dieu ». On peut aussi penser à l'étape alchimique du vaisseau qui s'ouvre en deux : « *À l'extrémité de sa carrière, l'investigateur apercevra un signe, le seul, celui dont l'apparition indique le succès et confirme la perfection du soufre par la fixation totale du mercure ; ce signe consiste dans la rupture spontanée du vaisseau* » (Fdp II). On peut aussi penser à toutes les pierres brisées par la mort de Jésus : « *Le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent* » (Mt. XXVII-51). À l'intérieur des tombeaux il y a les ressuscités ; à l'intérieur de la tour il y a l'or alchimique : « *Ce tableau représente une Tour, qu'on appelle Maison-Dieu, c'est-à-dire la Maison par excellence ; c'est une Tour remplie d'or* » (GbT). Ainsi, lorsque la *coque* de la société humaine se brisera, il est fort probable qu'elle laisse apparaître le trésor qui se cachait en son sein, à savoir le principe Christique.



En conclusion que fait l'homme qui puisse lui laisser penser qu'il a un destin supérieur à celui du cheval dans son pré ? Posséder une technologie capable d'aller sur la Lune, de faire sauter la planète, de réaliser un film comme Matrix ; est-ce une preuve valable d'une quelconque supériorité ? Toutes ces merveilles ne sont en réalité que le résultat d'un nombre incalculable de désirs de substitution, le vrai désir consistant à mettre fin à cette course effrénée pour enfin trouver le repos dans sa vraie nature. Dès le départ le cheval passe ses journées tranquille à contempler cette véritable nature sans même savoir qu'il le fait ; quelle ironie du sort !

Tout ceci aura malgré tout produit quelque chose que l'homme n'avait pas prévu : la superstructure ou superorganisme, dont l'image la plus saisissante serait celle d'une immense tour vivante, les étages supérieurs étant occupés par les véritables puissants de ce monde, peut-être une société secrète, sans doute les actionnaires majoritaires des grandes banques mondiales et multinationales. Il est même possible que parmi ces « maîtres », il y ait des aliens humanoïdes ayant l'apparence de vampires ; pourquoi pas puisqu'il faut que ce soit là que se trouve Lucifer en personne ! Mais s'il est écrit dans le destin du monde que la ruche connaisse l'Éveil global, la « tête » doit tomber, comme celle de Jean-Baptiste. Et de même que dans le jardin des Oliviers Jésus n'a pas le choix et accepte de finir crucifié sur le lieu du crâne ; de même le superorganisme sacrifiera sa tête lorsque le moment sera venu, n'en déplaise à ses représentants.

Ça se résume finalement à ceci que : la supériorité de l'homme sur l'animal n'est rien d'autre que le fait que l'homme sait qu'il lui faut retrouver sa vraie nature qu'il a perdue en chutant dans le sujet du langage, tandis que l'animal ne l'a jamais perdue. Mais c'est ainsi que commence le jeu cosmique. À travers l'homme la Conscience Impersonnelle joue à se retrouver ; l'animal n'est qu'un des jalons qui ont permis à la nature de mettre en place le terrain de jeu : « *Le divin se réjouit de sa propre expression. C'est le jeu divin en lui-même, sans but* » (CM XVII).

\*\*\*\*\*

Nous avons eu quant à nous la chance de vivre une expérience dans laquelle le temps n'existait plus, c'est-à-dire de fonctionner à 100% selon un mode selon lequel le « je » apparaît à chaque instant présent, et ce pendant toute un après-midi. Nous avons éclaté de rire en regardant une montre et en avons conclu que l'attitude la plus juste consistait à ne plus rien faire ; nous sommes donc restés ainsi, dans l'immobilité physique et mentale la plus totale. Nous avons eu à ce moment là l'intuition que nous étions dans le même état d'esprit qu'un chien couché sur un canapé qui laisse uniquement le temps passer, entièrement absorbé par l'écoute du moindre changement de son champ perceptif. C'est là que se trouve la raison profonde qui fait que nous ne sommes pas supérieurs aux animaux : l'état le plus élevé que puisse atteindre l'être humain est la communion avec la Conscience Impersonnelle dans le silence mental. Mais les animaux ont aussi accès à cette expérience ; la seule différence réside dans le fait qu'ils n'ont pas la faculté de l'inscrire dans le temps à l'aide du langage et ne peuvent pas se placer comme *témoin* de leur présence en tant qu'être. Nous sommes arrivé ensuite jusqu'au point où nous ne ressentions même plus les sensations corporelles ; ainsi, si l'expérience ne s'était pas arrêtée d'elle-même, nous serions mort de faim. Et ça aurait été l'attitude juste ! Il existe un livre qui raconte l'histoire d'un saint qui était tellement en communion avec Dieu que ce sont ses disciples qui le nourrissaient à la petite cuillère pour qu'il ne meure pas de faim car il restait en permanence parfaitement immobile. Nisargadatta Maharaj dit de son côté que l'illusion de ce monde est perpétuée par l'essence de nourriture (NM 02/04/80) et que pour y mettre fin il suffirait d'arrêter de s'alimenter : « *De la nourriture sortent tous les êtres ; lorsqu'ils sont nés, ils grandissent avec la nourriture. Elle est mangée par toutes les créatures et elle mange toutes les créatures. Différent de l'âme de l'essence de nourriture, il y a un esprit qui se tient dans le souffle vital* » (TU). « *Après avoir annoncé sa mort prochaine, mon gourou cessa de se nourrir tout en ne changeant rien à sa routine quotidienne. Le onzième jour, à l'heure de la prière, alors qu'il chantait et tapait des mains avec vigueur, il mourut subitement ! Comme ça, entre deux mouvements, comme une chandelle qu'on souffle* » (JS 40). « *Quand Bhausahab Maharaj a voulu quitter son corps, il a arrêté de manger et de boire. Il avait terminé sa tâche qui était de donner la compréhension aux chercheurs, alors il voulait mourir. Un jour il chantait les "bhajans" en frappant dans les mains et alors qu'il disait "Narayana" (Seigneur), il quitta son corps* » (R 14/12/98). Ces exemples prôneraient donc l'arrêt de la prise de nourriture pour un meilleur retour à Dieu ; on peut citer de nombreux exemples de mystiques qui ne

mangeaient qu'une hostie par jour sans pour autant souffrir de la faim ni de la soif, comme : saint Walpurga, Angèle de Foligno, Catherine de Sienne, Élisabeth von Reute, saint Lidwine de Schiedam, Catherine de Gênes, Catherine de Racconigi, Nicolas de Flüe, Benoîte Reneurel, Marie Fürtnner, sœur Espérance de Jésus, Joséphine Durand, Louise Latteau, Marie-Julie de La Fraudais, Rosa ego, Domenica Lazzari, Teresa Higginson, Marthe Robin, Thérèse Neumann, Marie-Roselina Veira (MR II-2). Certains d'entre eux étaient l'objet d'une étroite surveillance médicale et quand bien même un seul de ces cas serait authentique, ça suffirait à ce qu'il y ait miracle. Nous étions quant à nous, au cours de notre expérience de sortie du temps, dans un état qui nous permettait de ne plus manger mais aurions-nous survécu ? S'il était vrai que l'arrêt de la nourriture conduisait à Dieu alors pourquoi continuer à se nourrir ? Nisargadatta Maharaj, bien qu'affirmant que la fin de l'alimentation conduirait à la fin de l'illusion, ne se privait pas lui-même de nourriture ; pourquoi ?

Si le plan de la Conscience Impersonnelle consistait à son propre retour immédiat dans le silence absolu, ce monde n'existerait pas et il n'y aurait pas de jeu. Quelqu'un nourrissait le saint parce que cela faisait partie du jeu et malgré son discours Nisargadatta Maharaj continuait de s'alimenter car le jeu devait continuer. Il en parlait en prenant l'exemple d'un potier qui fabrique un vase ; lorsque l'ouvrage est achevé, il abandonne sa roue mais celle-ci continue de tourner jusqu'au terme de l'élan qu'elle a reçu : « *Conscient d'être dans toutes les conditions le Sujet universel, le "yogin" ayant achevé sa tâche jouit d'une félicité absolue, bien qu'il continue à demeurer dans son corps, tout comme la roue du potier continue à tourner un moment encore après que la cause incitatrice de son mouvement n'est plus* » (AbP 81). « *Il est inhérent à la réalisation de sa vraie nature de s'intégrer complètement à la société humaine* » (TL XXIV). C'est aussi pour cette raison que notre expérience de sortie du temps a eu une fin et il n'est en outre absolument pas nécessaire de vivre ça pour devenir un Éveillé. Certains Éveillés ont connu des expériences miraculeuses de diverses sortes qui n'ont pas directement de lien avec le silence lui-même et qui, d'un certain côté, furent des récompenses aux efforts et au sérieux fournis pour réussir à atteindre l'Éveil mais qui furent surtout des tremplins grâce auxquels ils ont pu rebondir et reprendre la route lorsqu'ils étaient tombés à un tel point de désespoir qu'ils n'avaient plus la force de relever seuls la tête. Il y a ce genre de moment dans certains films d'aventure : c'est lorsque tout semble perdu pour le héros que survient le miracle. Par ailleurs, le fait que de tels évènements soient possibles donne un formidable élan d'espoir en ce qui concerne le sort du monde.

On peut citer à titre d'anecdote une seconde façon de mettre fin à l'illusion, à savoir ne plus procréer : « *À la question de Salomé : "Jusques à quand la mort prévaudra-t-elle ?" Le Seigneur répondit : "Aussi longtemps que vous, femmes, enfanterez"* » (EEg). « *Certains Avatars et Jnâni ont compris ce qu'était réellement ce "Je suis", ils ont compris qu'il a besoin d'un corps pour pouvoir se manifester et que le corps est le résultat des rapports sexuels. Ayant compris*

*cela, au lieu de demeurer au sein de cette révélation sans s'identifier au monde manifesté, ils ont cru bon de donner des conseils à ceux qui ne peuvent être que conceptuels — la manifestation est conceptuelle. Ils leur ont dit : "Qu'il n'y ait plus de relations sexuelles !" Plusieurs avatars ont dit cela, et que s'est-il passé ? Cette pluie a-t-elle cessé ? Les populations ont-elles commencé à décroître ? Non. La nature a poursuivi sa marche... ! Il s'agit simplement de comprendre, il n'y a pas lieu d'intervenir » (NM 27/06/80). Il est inutile de vouloir lutter contre le pouvoir des gènes, on ne peut qu'être spectateur. N'est-il pas étonnant que dans les pays riches où l'on vit bien, la natalité baisse alors qu'elle est forte dans les pays pauvres où l'on manque de nourriture ? Il semble s'établir un curieux équilibre : là où les chances de survie sont bonnes il n'y a pas besoin que la vie prolifère trop, tandis que là où elle ne tient qu'à un fil il vaut mieux assurer la présence d'un grand nombre d'individus pour être sûr que certains réussiront à leur tour à transmettre leurs gènes.*

Ce sont par ailleurs les caractères des uns et des autres qui règlent les rapports entre les individus mais il vient s'y ajouter la plupart du temps un besoin de se sentir exister par opposition au vide existentiel, et ça vient tout compliquer. Si les rapports sociaux n'étaient basés que sur les caractères, il n'y aurait pas de problèmes : Je connais ton caractère et je sais que je peux supporter ses défauts si je veux jouir de ses qualités ; ainsi, je peux te fréquenter. Si je sais que je ne peux pas supporter tes défauts alors je fais en sorte que nos rapports restent superficiels, ce n'est pas plus compliqué que ça. Mais en aucun cas je ne te fais de reproche en te traitant d'égoïste et en aucun cas je ne te demande de changer pour me faire plaisir car je sais que c'est impossible ; comme dit le proverbe : « *Chassez le naturel, il revient au galop* ». « *L'impeccabilité du guerrier, c'est de laisser vivre les autres et de les accepter tels qu'ils sont* » (CAp 6). Il arrive bien sûr à des gens de changer certains points de leur caractère mais ils l'ont fait de leur propre initiative et uniquement parce que ce point particulier de leur programmation les dérangeait eux-mêmes, et non pas quelqu'un d'autre. La réaction habituelle d'un être humain qui apprend que son caractère déplaît à une tierce personne consiste en général à considérer celle-ci comme une imbécile. N'est-ce pas ce qui arrive à tous ces jeunes gens qui accusent la société de leur mal-être sans voir qu'ils sont eux-mêmes à l'origine de leur état en refusant de se plier aux règles ? À quelques exceptions près les règles de vie commune sont le résultat de milliers d'années d'évolution de la société humaine. Elles peuvent évidemment être parfois contraignantes ; par exemple, les habitants d'un immeuble qui doivent se lever tôt le lendemain ont toutes les raisons de s'énerver si un voisin met de la musique à fort volume jusqu'à une heure tardive. Dans cette situation un caractère encore vert va se révolter contre cet état de fait en se plaignant qu'il n'a aucune liberté et que tous les autres sont des vieux cons. Il ne comprendra pas qu'ensuite on le regarde passer avec une certaine hostilité ; il va plutôt trouver d'autres caractères encore verts pour former un groupe plus

puissant et se venger contre la société qui l'opprime. Si on l'interroge il répond : « Nous, les jeunes, nous voulons qu'on nous traite comme ceci ou comme cela », comme si sa pensée était universelle et qu'il faisait partie d'une race supérieure sachant mieux que tout le monde ce qui est bien : « Ma musique est géniale, c'est un grand privilège que je donne la chance à tout le camping de pouvoir l'écouter » ; et comme s'il était normal qu'il privilégie ses désirs à ceux des autres : « *Ce phénomène s'enracine dans la plus petite enfance, où j'ai qualifié l'enfant de "Sa majesté des couches" : refus des rythmes, alimentation à la demande, quête incessante de relations, et d'activités. Puis vient l'enfance. Dès que l'enfant est confronté à une contrainte dans une activité, il abandonne cette activité. Il impose ses volontés, ses jeux, ses heures de coucher. Il acquiert son pouvoir par des comportements caractériels, insultes, cris, premières violences. Devenu adolescent, il n'hésite pas à affermir son pouvoir par la menace, le conflit systématique, le chantage. Au final, ces enfants, qui ont tout eu, tant sur le plan affectif que matériel, sont malheureux tant leur vulnérabilité aux contraintes du réel est grande. Dans la tyrannie infantile, je suis surtout choqué par la perte de ce que j'ai appelé le lien soi-autrui : les enfants, puis les adolescents, ne tiennent plus compte de l'existence d'autres individus, de l'adage un peu galvaudé, mais ici opportun : "La liberté de chacun s'arrête là où commence celle des autres" » (C&P 10).*

Malheureusement, comme presque tout le monde, il a besoin d'opposition à son désir. Il est dans la position de celui qui est prêt à lutter à mort pour obtenir la reconnaissance et qui ensuite méprise ceux qui lui donnent cette reconnaissance en ayant peur de lui ; c'est le type exact de la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel. Et plus il se montrera violent pour le réaliser malgré l'opposition, plus il sera mal dans sa peau, entrant ainsi dans une spirale infernale. Car jamais il n'obtiendra ce qu'il veut vraiment, ne le sachant pas lui-même : « *L'adolescence ne fait qu'exacerber ce qui est latent depuis la toute petite enfance. Soit le principe de réalité est bien intégré et l'adolescent vivra — ou ne vivra pas — une phase d'opposition et de singularité salutaire pour s'affirmer en tant qu'individu. Soit il n'a intégré que le principe de plaisir, personne n'a enfreint son apparente omnipotence, et il s'enferme dans des pathologies de refus de la réalité de plus en plus graves. Il peut s'opposer aux interdits et aux lois par des actes délictueux. Il peut s'enfermer dans des addictions multiformes pour fuir le réel devenu une expérience insupportable. Il peut être tenté par le suicide qui signerait non pas l'envie de mourir, mais le souhait de ne plus supporter une vie trop frustrante » (C&P 10). Et même si sa révolte et sa violence lui permettent de jouir de la société de consommation comme un prédateur, son état mental ne fera qu'empirer et le faire entrer dans une confusion de plus en plus insupportable : « *Produire du mal en y croyant, c'est subir pour rien les tourments du "samsâra" (monde du sujet du langage) » (JB Houang-po). C'est ainsi qu'on a pu voir à la télévision un reportage dans lequel un délinquant avouait qu'il dépensait en une seule fois et en frivolités l'argent tiré de son butin tellement il**

lui brûlait les doigts ; pour une seule et unique raison disait-il : « *C'est de l'argent volé !* » Il n'y a pas de limite à ce que ce type de malheureux est prêt à faire pour trouver de l'opposition. Certains crèvent les yeux des chiens et des chats errants avant de les enduire d'essence et de les brûler vifs, ignorant que plus ils poussent loin cette escalade et plus ils perdent leur dignité humaine ; ils ne savent pas à quel point la souffrance qu'ils dispensent autour d'eux n'est rien en comparaison de celle que leur attitude va leur coûter. C'est pourquoi n'importe quel délinquant gardera une reconnaissance éternelle à celui qui aura réussi à le faire rentrer dans le rang : « *Au foyer d'action éducative où je travaillais lorsque je finissais mes études de psychologie, je défendais la nécessité de juguler l'agressivité des jeunes délinquants récidivistes que nous recevions et de renforcer notre approche éducative. Le plus souvent, j'obtenais la même réponse : derrière le comportement violent du délinquant, beaucoup de souffrance et de détresse. J'ai souvent observé ces vraies "dyssocialités" dont parlait le psychologue et neuropsychiatre Roger Mucchielli, des individus qui manifestaient une volonté de réifier l'autre, de tyranniser autrui pour anéantir le principe de réalité et éviter la moindre frustration jugée insupportable. Ainsi, l'agressivité de l'adolescent ne signe pas forcément un malaise interne "insoupçonnable", il peut aussi traduire un mal bien plus délétère : l'omnipotence qui l'oblige à anéantir constamment celui ou celle qui refuse son principe de plaisir et sa toute puissance* » (C&P 10). Malheureusement bien peu ont la chance de rencontrer une personne capable d'un tel miracle. Et ce qui se passe pour ce caractère encore vert, se passe aussi pour tous les hommes ordinaires bien qu'à une échelle moindre et beaucoup plus tolérable, comme les abus de pouvoir pratiqués de nos jours par certains policiers, qui furent beaucoup plus intolérables dans un passé pas si lointain et qui le sont toujours dans quelques autres pays qu'on dit pourtant *civilisés*. C'est l'homme qui fait la fonction, et pas la fonction qui fait l'homme ; quand la névrose est au pouvoir, le pouvoir sert la névrose : « *On nous raconte les excès les plus extraordinaires exercés à l'endroit de victimes dont on peut être surpris de l'incroyable survie. Mais il n'est pas un seul de ces excès qui ne soit, non seulement commenté, mais fomenté d'un ordre. Le plus étonnant est qu'il ne provoque aucune révolte. Mais, après tout, nous avons, nous aussi, pu constater par des exemples historiques que ça peut se passer comme ça. Dans ces troupes qui se sont trouvés poussés vers les fours crématoires, on n'a apparemment jamais vu quelqu'un se mettre tout à coup à simplement mordre le poignet d'un gardien* » (L 26/03/69). C'est pour ça qu'aucune révolution n'est possible ; comme disait Lacan à un étudiant de mai 68 : « *Vous voulez remplacer les Maîtres par d'autres Maîtres* ». « *Le pouvoir terrestre n'est pas de longue durée et il est soumis à une foule de changements. Il ne serait d'aucune utilité pour un homme de se révolter contre lui, car un pouvoir succède toujours à un autre pouvoir, et c'est ainsi que cela se passera jusqu'à l'extinction de la vie humaine* » (NN X-13). En attendant, pour supporter tout ça, les êtres humains des pays riches se gavent de somnifères et

d'antidépresseurs, et ce dans toutes les couches de la société, des prisons jusqu'aux ministères, des chômeurs jusqu'aux grands patrons.

Et malgré ses nouveaux grands principes et son désir d'en sortir, notre chercheur de vérité n'échappe pas à la règle générale. Pire, il a de plus en plus souvent l'impression d'être assis entre deux chaises ; c'est-à-dire à la fois de comprendre l'inanité de ce mode de fonctionnement et en même temps de ne pas pouvoir faire autrement que le subir lui-même.